P.D.

U d'/of OTTAWA
39003002340395

CAB 33
Rasp'n C

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

M. LE COMTE

XAVIER DE MAISTRE.

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS.

EXPÉDITION NOCTURNE.

Astre brillant! . . . . . m'écriai-je dans l'extase délicieuse qui me ravissait.

Gravé par Dendre Imprimé Paris et [illegible] Richelieu, N° 47 bis

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

M. LE COMTE

XAVIER DE MAISTRE,

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE PAR L'AUTEUR,

ET ACCOMPAGNÉE DE TROIS BELLES GRAVURES.

Tome Premier.

VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE.

EXPÉDITION NOCTURNE AUTOUR DE MA CHAMBRE.

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
University of Ottawa

PARIS.

DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, ÉDITEURS,

rue Saint-Louis, n° 46,

ET RUE RICHELIEU, N° 47 bis.

M DCCC XXVIII.

Universitas
BIBLIOTHECA

PARIS. — IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

PQ
2342
.M3
1828
v.1

VOYAGE

AUTOUR

DE MA CHAMBRE.

VOYAGE

AUTOUR

DE MA CHAMBRE.

CHAPITRE PREMIER.

Qu'il est glorieux d'ouvrir une nouvelle carrière, et de paraître tout-à-coup dans le monde savant, un livre de découvertes à la main, comme une comète inattendue étincelle dans l'espace!

Non, je ne tiendrai plus mon livre *in petto;* le voilà, messieurs, lisez. J'ai

entrepris et exécuté un voyage de quarante-deux jours autour de ma chambre. Les observations intéressantes que j'ai faites, et le plaisir continuel que j'ai éprouvé le long du chemin, me faisaient désirer de le rendre public ; la certitude d'être utile m'y a décidé. Mon cœur éprouve une satisfaction inexprimable lorsque je pense au nombre infini de malheureux auxquels j'offre une ressource assurée contre l'ennui, et un adoucissement aux maux qu'ils endurent. Le plaisir qu'on trouve à voyager dans sa chambre est à l'abri de la jalousie inquiète des hommes; il est indépendant de la fortune.

Est-il en effet d'être assez malheureux, assez abandonné, pour n'avoir

pas un réduit où il puisse se retirer et se cacher à tout le monde? Voilà tous les apprêts du voyage.

Je suis sûr que tout homme sensé adoptera mon système, de quelque caractère qu'il puisse être, et quel que soit son tempérament; qu'il soit avare ou prodigue, riche ou pauvre, jeune ou vieux, né sous la zone torride ou près du pôle, il peut voyager comme moi; enfin, dans l'immense famille des hommes qui fourmillent sur la surface de la terre, il n'en est pas un seul; — non, pas un seul (j'entends de ceux qui habitent des chambres) qui puisse, après avoir lu ce livre, refuser son approbation à la nouvelle manière de voyager que j'introduis dans le monde.

CHAPITRE II.

Je pourrais commencer l'éloge de mon voyage par dire qu'il ne m'a rien coûté; cet article mérite attention. Le voilà d'abord prôné, fêté par les gens d'une fortune médiocre; il est une autre classe d'hommes auprès de laquelle

il est encore plus sûr d'un heureux succès, par cette même raison qu'il ne coûte rien. — Auprès de qui donc? Eh quoi! vous le demandez? C'est auprès des gens riches. D'ailleurs de quelle ressource cette manière de voyager n'est-elle pas pour les malades? Ils n'auront point à craindre l'intempérie de l'air et des saisons. — Pour les poltrons, ils seront à l'abri des voleurs; ils ne rencontreront ni précipices, ni fondrières. Des milliers de personnes qui avant moi n'avaient point osé, d'autres qui n'avaient pu, d'autres enfin qui n'avaient pas songé à voyager, vont s'y résoudre à mon exemple. L'être le plus indolent hésiterait-il à se mettre en route avec moi pour se procurer un plaisir qui ne

lui coûtera ni peine ni argent ? — Courage donc, partons. — Suivez-moi, vous tous qu'une mortification de l'amour, une négligence de l'amitié, retiennent dans votre appartement, loin de la petitesse et de la perfidie des hommes. Que tous les malheureux, les malades et les ennuyés de l'univers me suivent! — Que tous les paresseux se lèvent en *masse !* — Et vous qui roulez dans votre esprit des projets sinistres de réforme ou de retraite pour quelque infidélité ; vous qui, dans un boudoir, renoncez au monde pour la vie; aimables anachorètes d'une soirée, venez aussi : quittez, croyez-moi, ces noires idées; vous perdez un instant pour le plaisir sans en gagner un pour la sagesse : daignez

m'accompagner dans mon voyage; nous marcherons à petites journées, en riant, le long du chemin, des voyageurs qui ont vu Rome et Paris; — aucun obstacle ne pourra nous arrêter; et, nous livrant gaîment à notre imagination, nous la suivrons partout où il lui plaira de nous conduire.

CHAPITRE III.

Il y a tant de personnes curieuses dans le monde ! — Je suis persuadé qu'on voudrait savoir pourquoi mon voyage autour de ma chambre a duré quarante-deux jours au lieu de quarante-trois, ou de tout autre espace de tems ; mais comment l'apprendrais-je

au lecteur, puisque je l'ignore moi-même? Tout ce que je puis assurer, c'est que, si l'ouvrage est trop long à son gré, il n'a pas dépendu de moi de le rendre plus court; toute vanité de voyageur à part, je me serais contenté d'un chapitre. J'étais, il est vrai, dans ma chambre avec tout le plaisir et l'agrément possibles; mais, hélas! je n'étais pas le maître d'en sortir à ma volonté; je crois même que, sans l'entremise de certaines personnes puissantes qui s'intéressaient à moi, et pour lesquelles ma reconnaissance n'est pas éteinte, j'aurais eu tout le tems de mettre un *in-folio* au jour, tant les protecteurs qui me faisaient voyager dans ma chambre étaient disposés en ma faveur!

Et cependant, lecteur raisonnable, voyez combien ces hommes avaient tort; et saisissez bien, si vous le pouvez, la logique que je vais vous exposer.

Est-il rien de plus naturel et de plus juste que de se couper la gorge avec quelqu'un qui vous marche sur le pied par inadvertance, ou bien qui laisse échapper quelque terme piquant dans un moment de dépit, dont votre imprudence est la cause, ou bien enfin qui a le malheur de plaire à votre maîtresse?

On va dans un pré, et là, comme Nicole faisait avec le Bourgeois Gentilhomme, on essaie de tirer quarte lorsqu'il pare tierce; et, pour que la vengeance soit sûre et complète, on lui

présente la poitrine découverte, et on court risque de se faire tuer par son ennemi pour se venger de lui. — On voit que rien n'est plus conséquent, et toutefois on trouve des gens qui désapprouvent cette louable coutume! Mais ce qui est aussi conséquent que tout le reste, c'est que ces mêmes personnes qui la désapprouvent et qui veulent qu'on la regarde comme une faute grave, traiteraient encore plus mal celui qui refuserait de la commettre. Plus d'un malheureux, pour se conformer à leur avis, a perdu sa réputation et son emploi; en sorte que, lorsqu'on a le malheur d'avoir ce qu'on appelle *une affaire*, on ne ferait pas mal de tirer au sort pour savoir si on doit la finir suivant

les lois ou suivant l'usage, et, comme les lois et l'usage sont contradictoires, les juges pourraient aussi jouer leur sentence aux dés. — Et probablement aussi c'est à une décision de ce genre qu'il faut recourir pour expliquer pourquoi et comment mon voyage a duré quarante-deux jours juste.

CHAPITRE IV.

Ma chambre est située sous le quarante-cinquième degré de latitude, selon les mesures du père *Beccaria;* sa direction est du levant au couchant; elle forme un carré long qui a trente-six pas de tour, en rasant la muraille de bien

près. Mon voyage en contiendra cependant davantage ; car je la traverserai souvent en long et en large, ou bien diagonalement, sans suivre de règle ni de méthode. — Je ferai même des zigzags, et je parcourrai toutes les lignes possibles en géométrie, si le besoin l'exige. Je n'aime pas les gens qui sont si fort les maîtres de leurs pas et de leurs idées, qui disent : « *Aujourd'hui, je ferai trois* » *visites, j'écrirai quatre lettres, je fi-* » *nirai cet ouvrage que j'ai commencé.* » — Mon ame est tellement ouverte à toutes sortes d'idées, de goûts et de sentimens ; elle reçoit si avidement tout ce qui se présente !... — Et pourquoi refuserait-elle les jouissances qui sont éparses sur le chemin difficile de

la vie? Elles sont si rares, si clair-semées, qu'il faudrait être fou pour ne pas s'arrêter, se détourner même de son chemin, pour cueillir toutes celles qui sont à notre portée. Il n'en est pas de plus attrayante, selon moi, que de suivre ses idées à la piste, comme le chasseur poursuit le gibier, sans affecter de tenir aucune route. Aussi, lorsque je voyage dans ma chambre, je parcours rarement une ligne droite: je vais de ma table vers un tableau qui est placé dans un coin; de là je pars obliquement pour aller à la porte; mais, quoique en partant mon intention soit bien de m'y rendre, si je rencontre mon fauteuil en chemin, je ne fais pas de façon, et je m'y arrange tout de suite. — C'est un

excellent meuble qu'un fauteuil ; il est surtout de la dernière utilité pour tout homme méditatif. Dans les longues soirées d'hiver, il est quelquefois doux, et toujours prudent de s'y étendre mollement, loin du fracas des assemblées nombreuses. — Un bon feu, des livres, des plumes, que de ressources contre l'ennui ! Et quel plaisir encore d'oublier ses livres et ses plumes pour tisonner son feu, en se livrant à quelque douce méditation, ou en arrangeant quelques rimes pour égayer ses amis ! Les heures glissent alors sur vous, et tombent en silence dans l'éternité, sans vous faire sentir leur triste passage.

CHAPITRE V.

Après mon fauteuil, en marchant vers le nord, on découvre mon lit, qui est placé au fond de ma chambre, et qui forme la plus agréable perspective. Il est situé de la manière la plus heureuse : les premiers rayons du soleil

viennent se jouer dans mes rideaux. — Je les vois, dans les beaux jours d'été, s'avancer le long de la muraille blanche, à mesure que le soleil s'élève : les ormes qui sont devant ma fenêtre les divisent de mille manières, et les font balancer sur mon lit, couleur de rose et blanc, qui répand de tout côté une teinte charmante par leur réflexion. — J'entends le gazouillement confus des hirondelles qui se sont emparées du toit de la maison, et des autres oiseaux qui habitent les ormes : alors mille idées riantes occupent mon esprit; et, dans l'univers entier, personne n'a un réveil aussi agréable, aussi paisible que le mien.

J'avoue que j'aime à jouir de ces doux instans, et que je prolonge toujours,

autant qu'il est possible, le plaisir que je trouve à méditer dans la douce chaleur de mon lit. — Est-il un théâtre qui prête plus à l'imagination, qui réveille de plus tendres idées, que le meuble où je m'oublie quelquefois ? — Lecteur modeste, ne vous effrayez point; — mais ne pourrai-je donc parler du bonheur d'un amant qui serre, pour la première fois, dans ses bras, une épouse vertueuse? plaisir ineffable, que mon mauvais destin me condamne à ne jamais goûter! N'est-ce pas dans un lit qu'une mère, ivre de joie à la naissance d'un fils, oublie ses douleurs? C'est là que les plaisirs fantastiques, fruits de l'imagination et de l'espérance, viennent nous agiter. — Enfin, c'est dans ce

meuble délicieux que nous oublions, pendant une moitié de la vie, les chagrins de l'autre moitié. Mais quelle foule de pensées agréables et tristes se pressent à la fois dans mon cerveau? Mélange étonnant de situations terribles et délicieuses!

Un lit nous voit naître et nous voit mourir; c'est le théâtre variable où le genre humain joue tour à tour des drames intéressans, des farces risibles et des tragédies épouvantables. — C'est un berceau garni de fleurs; — c'est le trône de l'Amour; — c'est un sépulcre.

CHAPITRE VI.

Ce chapitre n'est absolument que pour les métaphysiciens. Il va jeter le plus grand jour sur la nature de l'homme : c'est le prisme avec lequel on pourra analyser et décomposer les facultés de l'homme, en séparant la puissance ani-

male des rayons purs de l'intelligence.

Il me serait impossible d'expliquer comment et pourquoi je me brûlai les doigts aux premiers pas que je fis en commençant mon voyage, sans expliquer, dans le plus grand détail, au lecteur, mon système de *l'ame et de la bête*. — Cette découverte métaphysique influe d'ailleurs tellement sur mes idées et sur mes actions, qu'il serait très-difficile de comprendre ce livre, si je n'en donnais la clef au commencement.

Je me suis aperçu, par diverses observations, que l'homme est composé d'une ame et d'une bête. — Ces deux êtres sont absolument distincts, mais tellement emboîtés l'un dans l'autre, ou l'un sur l'autre, qu'il faut que l'ame ait une

certaine supériorité sur la bête pour être en état d'en faire la distinction.

Je tiens d'un vieux professeur (c'est du plus loin qu'il me souvienne) que Platon appelait la matière l'*autre*. C'est fort bien; mais j'aimerais mieux donner ce nom par excellence à la bête qui est jointe à notre ame. C'est réellement cette substance qui est l'*autre*, et qui nous lutine d'une manière si étrange. On s'aperçoit bien en gros que l'homme est double; mais c'est, dit-on, parce qu'il est composé d'une ame et d'un corps; et l'on accuse ce corps de je ne sais combien de choses, mais bien mal à propos assurément, puisqu'il est aussi incapable de sentir que de penser. C'est à la bête qu'il faut s'en prendre, à cet

être sensible, parfaitement distinct de l'ame, véritable *individu*, qui a son existence séparée, ses goûts, ses inclinations, sa volonté, et qui n'est au-dessus des autres animaux, que parce qu'il est mieux élevé et pourvu d'organes plus parfaits.

Messieurs et mesdames, soyez fiers de votre intelligence tant qu'il vous plaira; mais défiez-vous beaucoup de l'*autre*, surtout quand vous êtes ensemble!

J'ai fait je ne sais combien d'expériences sur l'union de ces deux créatures hétérogènes. Par exemple, j'ai reconnu clairement que l'ame peut se faire obéir par la bête, et que, par un fâcheux retour, celle-ci oblige très-souvent l'ame

d'agir contre son gré. Dans les règles, l'une a le pouvoir législatif et l'autre le pouvoir exécutif; mais ces deux pouvoirs se contrarient souvent. — Le grand art d'un homme de génie est de savoir bien élever sa bête, afin qu'elle puisse aller seule, tandis que l'ame, délivrée de cette pénible accointance, peut s'élever jusqu'au ciel.

Mais il faut éclaircir ceci par un exemple.

Lorsque vous lisez un livre, monsieur, et qu'une idée plus agréable entre tout à coup dans votre imagination, votre ame s'y attache tout de suite et oublie le livre, tandis que vos yeux suivent machinalement les mots et les lignes; vous achevez la page sans la comprendre

et sans vous souvenir de ce que vous avez lu. — Cela vient de ce que votre ame, ayant ordonné à sa compagne de lui faire la lecture, ne l'a point avertie de la petite absence qu'elle allait faire; en sorte que l'*autre* continuait la lecture que votre ame n'écoutait plus.

CHAPITRE VII.

Cela ne vous paraît-il pas clair ? voici un autre exemple.

Un jour de l'été passé, je m'acheminai pour aller à la cour. J'avais peint toute la matinée, et mon ame, se plaisant à méditer sur la peinture, laissa le

soin à la bête de me transporter au palais du roi.

Que la peinture est un art sublime ! pensait mon ame ; heureux celui que le spectacle de la nature a touché, qui n'est pas obligé de faire des tableaux pour vivre, qui ne peint pas uniquement par passe-tems, mais qui, frappé de la majesté d'une belle physionomie, et des jeux admirables de la lumière qui se fond en mille teintes sur le visage humain, tâche d'approcher dans ses ouvrages des effets sublimes de la nature ! Heureux encore le peintre que l'amour du paysage entraîne dans des promenades solitaires, qui sait exprimer sur la toile le sentiment de tristesse que lui inspire un bois sombre ou une

campagne déserte! Ses productions imitent et reproduisent la nature; il crée des mers nouvelles et de noires cavernes inconnues au soleil : à son ordre, de verts bocages sortent du néant, l'azur du ciel se réfléchit dans ses tableaux; il connaît l'art de troubler les airs et de faire mugir les tempêtes. D'autres fois il offre à l'œil du spectateur enchanté les campagnes délicieuses de l'antique Sicile : on voit des nymphes éperdues fuyant, à travers les roseaux, la poursuite d'un satyre; des temples d'une architecture majestueuse élèvent leur front superbe par-dessus la forêt sacrée qui les entoure : l'imagination se perd dans les routes silencieuses de ce pays idéal; les lointains bleuâtres se confon-

dent avec le ciel ; et le paysage entier, se répétant dans les eaux d'un fleuve tranquille, forme un spectacle qu'aucune langue ne peut décrire. — Pendant que mon ame faisait ces réflexions, l'*autre* allait son train, et Dieu sait où elle allait! — Au lieu de se rendre à la cour, comme elle en avait reçu l'ordre, elle dériva tellement sur la gauche, qu'au moment où mon ame la rattrapa, elle était à la porte de Mme de *Hautcastel*, à un demi-mille du palais royal.

Je laisse à penser au lecteur ce qui serait arrivé, si elle était entrée toute seule chez une aussi belle dame.

CHAPITRE VIII.

S'IL est utile et agréable d'avoir une ame dégagée de la matière, au point de la faire voyager toute seule lorsqu'on le juge à propos, cette faculté a aussi ses inconvéniens. C'est à elle, par exemple, que je dois la brûlure dont j'ai parlé

dans les chapitres précédens. — Je donne ordinairement à ma bête le soin des apprêts de mon déjeuner; c'est elle qui fait griller mon pain et le coupe en tranches. Elle fait à merveille le café, et le prend même très-souvent sans que mon ame s'en mêle, à moins que celle-ci ne s'amuse à la voir travailler; mais cela est rare et très-difficile à exécuter: car il est aisé, lorsqu'on fait quelque opération mécanique, de penser à tout autre chose; mais il est extrêmement difficile de se regarder agir, pour ainsi dire; — ou, pour m'expliquer, suivant mon système, d'employer son ame à examiner la marche de sa bête, et de la voir travailler sans y prendre part. — Voilà le plus étonnant tour de force

métaphysique que l'homme puisse exécuter.

J'avais couché mes pincettes sur la braise pour faire griller mon pain ; et, quelque tems après, tandis que mon ame voyageait, voilà qu'une souche enflammée roule sur le foyer : — ma pauvre bête porta la main aux pincettes, et je me brûlai les doigts.

CHAPITRE IX.

J'espère avoir suffisamment développé mes idées dans les chapitres précédens, pour donner à penser au lecteur, et pour le mettre à même de faire des découvertes dans cette brillante carrière : il ne pourra qu'être satisfait de

lui, s'il parvient un jour à savoir faire voyager son ame toute seule; les plaisirs que cette faculté lui procurera balanceront de reste les *quiproquo* qui pourront en résulter. Est-il une jouissance plus flatteuse que celle d'étendre ainsi son existence, d'occuper à la fois la terre et les cieux, et de doubler, pour ainsi dire, son être? — Le désir éternel et jamais satisfait de l'homme n'est-il pas d'augmenter sa puissance et ses facultés, de vouloir être où il n'est pas, de rappeler le passé et de vivre dans l'avenir? — Il veut commander les armées, présider aux académies; il veut être adoré des belles; et, s'il possède tout cela, il regrette alors les champs et la tranquillité, et porte envie à la cabane des bergers :

ses projets, ses espérances échouent sans cesse contre les malheurs réels attachés à la nature humaine ; il ne saurait trouver le bonheur. Un quart d'heure de voyage avec moi lui en montrera le chemin.

Eh ! que ne laisse-t-il à l'*autre* ces misérables soins, cette ambition qui le tourmente ? — Viens, pauvre malheureux ! fais un effort pour rompre ta prison, et, du haut du ciel où je vais te conduire, du milieu des orbes célestes et de l'empyrée, — regarde ta bête, lancée dans le monde, courir toute seule la carrière de la fortune et des honneurs ; vois avec quelle gravité elle marche parmi les hommes : la foule s'écarte avec respect, et, crois-moi, personne ne s'apercevra qu'elle est toute seule ; c'est

le moindre souci de la cohue au milieu de laquelle elle se promène, de savoir si elle a une ame ou non, si elle pense ou non. — Mille femmes sentimentales l'aimeront à la fureur sans s'en apercevoir : elle peut même s'élever, sans le secours de ton ame, à la plus haute faveur et à la plus grande fortune. — Enfin, je ne m'étonnerais nullement si, à notre retour de l'empyrée, ton ame, en rentrant chez elle, se trouvait dans la bête d'un grand seigneur.

CHAPITRE X.

Qu'on n'aille pas croire qu'au lieu de tenir ma parole, en donnant la description de mon voyage autour de ma chambre, je bats la campagne pour me tirer d'affaire : on se tromperait fort, car mon voyage continue réellement; et pendant

que mon ame, se repliant sur elle-même, parcourait, dans le chapitre précédent, les détours tortueux de la métaphysique, — j'étais dans mon fauteuil sur lequel je m'étais renversé, de manière que ses deux pieds antérieurs étaient élevés à deux pouces de terre; et, tout en me balançant à droite et à gauche, et gagnant du terrain, j'étais insensiblement parvenu tout près de la muraille. — C'est la manière dont je voyage lorsque je ne suis pas pressé. — Là, ma main s'était emparée machinalement du portrait de Mme de *Hautcastel*, et l'*autre* s'amusait à ôter la poussière qui le couvrait. — Cette occupation lui donnait un plaisir tranquille, et ce plaisir se faisait sentir à mon ame, quoiqu'elle fût perdue dans

les vastes plaines du ciel : car il est bon d'observer que, lorsque l'esprit voyage ainsi dans l'espace, il tient toujours aux sens par je ne sais quel lien secret; en sorte que, sans se déranger de ses occupations, il peut prendre part aux jouissances paisibles de l'*autre;* mais si ce plaisir augmente à un certain point, ou si elle est frappée par quelque spectacle inattendu, l'ame aussitôt reprend sa place avec la vitesse de l'éclair.

C'est ce qui m'arriva tandis que je nettoyais le portrait.

A mesure que le linge enlevait la poussière et faisait paraître des boucles de cheveux blonds, et la guirlande de roses dont ils sont couronnés, mon ame, depuis le soleil où elle s'était transpor-

tée, sentit un léger frémissement de plaisir, et partagea sympathiquement la jouissance de mon cœur. Cette jouissance devint moins confuse et plus vive, lorsque le linge, d'un seul coup, découvrit le front éclatant de cette charmante physionomie; mon ame fut sur le point de quitter les cieux pour jouir du spectacle. Mais se fût-elle trouvée dans les Champs-Élysées, eût-elle assisté à un concert de chérubins, elle n'y serait pas demeurée une demi-seconde, lorsque sa compagne, prenant toujours plus d'intérêt à son ouvrage, s'avisa de saisir une éponge mouillée qu'on lui présentait, et de la passer tout à coup sur les sourcils et les yeux, — sur le nez, — sur les joues, — sur cette bouche; —

ah Dieu ! le cœur me bat : — sur le menton, sur le sein : ce fut l'affaire d'un moment ; toute la figure parut renaître et sortir du néant. — Mon ame se précipita du ciel comme une étoile tombante ; elle trouva l'*autre* dans une extase ravissante, et parvint à l'augmenter en la partageant. Cette situation singulière et imprévue fit disparaître le tems et l'espace pour moi. — J'existai pour un instant dans le passé, et je rajeunis contre l'ordre de la nature. — Oui, la voilà cette femme adorée, c'est elle-même : je la vois qui sourit ; elle va parler pour dire qu'elle m'aime.— Quel regard ! viens que je te serre contre mon cœur, ame de ma vie, ma seconde existence ! — viens partager mon ivresse et

mon bonheur! — Ce moment fut court, mais il fut ravissant : la froide raison reprit bientôt son empire, et, dans l'espace d'un clin-d'œil, je vieillis d'une année entière; — mon cœur devint froid, glacé, et je me trouvai de niveau avec la foule des indifférens qui pèsent sur le globe.

CHAPITRE XI.

Il ne faut pas anticiper sur les événemens : l'empressement de communiquer au lecteur mon système de l'ame et de la bête m'a fait abandonner la description de mon lit plus tôt que je ne devais ; lorsque je l'aurai terminée, je

reprendrai mon voyage à l'endroit où je l'ai interrompu dans le chapitre précédent. — Je vous prie seulement de vous ressouvenir que nous avons laissé *la moitié de moi-même* tenant le portrait de Mme de *Hautcastel* tout près de la muraille, à quatre pas de mon bureau. J'avais oublié, en parlant de mon lit, de conseiller à tout homme qui le pourra, d'avoir un lit couleur de rose et blanc : il est certain que les couleurs influent sur nous au point de nous égayer ou de nous attrister suivant leurs nuances. — Le rose et le blanc sont deux couleurs consacrées au plaisir et à la félicité. — La nature, en les donnant à la rose, lui a donné la couronne de l'empire de Flore; — et, lorsque le ciel veut annoncer une

belle journée au monde, il colore les nues de cette teinte charmante au lever du soleil.

Un jour nous montions avec peine le long d'un sentier rapide : l'aimable Rosalie était en avant; son agilité lui donnait des ailes : nous ne pouvions la suivre. — Tout à coup, arrivée au sommet d'un tertre, elle se tourna vers nous pour reprendre haleine, et sourit à notre lenteur. — Jamais peut-être les deux couleurs dont je fais l'éloge n'avaient ainsi triomphé. — Ses joues enflammées, ses lèvres de corail, ses dents brillantes, son cou d'albâtre, sur un fond de verdure, frappèrent tous les regards. Il fallut nous arrêter pour la contempler : je ne dis rien de ses yeux

bleus, ni du regard qu'elle jeta sur nous, parce que je sortirais de mon sujet, et que d'ailleurs je n'y pense jamais que le moins qu'il m'est possible. Il me suffit d'avoir donné le plus bel exemple imaginable de la supériorité de ces deux couleurs sur toutes les autres, et de leur influence sur le bonheur des hommes.

Je n'irai pas plus avant aujourd'hui. Quel sujet pourrais-je traiter qui ne fût insipide? Quelle idée n'est pas effacée par cette idée?— Je ne sais même quand je pourrai me remettre à l'ouvrage. — Si je le continue, et que le lecteur désire en voir la fin, qu'il s'adresse à l'ange distributeur des pensées, et qu'il le prie de ne plus mêler l'image de ce tertre

parmi la foule des pensées décousues qu'il me jette à tout instant.

Sans cette précaution, c'en est fait de mon voyage.

CHAPITRE XII.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . le tertre. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

CHAPITRE XIII.

Mes efforts sont vains ; il faut remettre la partie et séjourner ici malgré moi : c'est une étape militaire.

CHAPITRE XIV.

J'ai dit que j'aimais singulièrement à méditer dans la douce chaleur de mon lit, et que sa couleur agréable contribue beaucoup au plaisir que j'y trouve.

Pour me procurer ce plaisir, mon domestique a reçu l'ordre d'entrer dans

ma chambre une demi-heure avant celle où j'ai résolu de me lever. Je l'entends marcher légèrement et *tripoter* dans ma chambre avec discrétion; et ce bruit me donne l'agrément de me sentir sommeiller : plaisir délicat et inconnu de bien des gens.

On est assez éveillé pour s'apercevoir qu'on ne l'est pas tout à fait, et pour calculer confusément que l'heure des affaires et des ennuis est encore dans le sablier du tems. Insensiblement mon homme devient plus bruyant; il est si difficile de se contraindre! d'ailleurs il sait que l'heure fatale s'approche. — Il regarde à ma montre, et fait sonner les breloques pour m'avertir; mais je fais la sourde oreille; et, pour alonger en-

core cette heure charmante, il n'est sorte de chicane que je ne fasse à ce pauvre malheureux. J'ai cent ordres préliminaires à lui donner pour gagner du tems. Il sait fort bien que ces ordres, que je lui donne d'assez mauvaise humeur, ne sont que des prétextes pour rester au lit sans paraître le désirer. Il ne fait pas semblant de s'en apercevoir, et je lui en suis vraiment reconnaissant.

Enfin, lorsque j'ai épuisé toutes mes ressources, il s'avance au milieu de ma chambre, et se plante là, les bras croisés, dans la plus parfaite immobilité.

On m'avouera qu'il n'est pas possible de désapprouver ma pensée avec plus d'esprit et de discrétion : aussi je ne

résiste jamais à cette invitation tacite ; j'étends les bras pour lui témoigner que j'ai compris, et me voilà assis.

Si le lecteur réfléchit sur la conduite de mon domestique, il pourra se convaincre que, dans certaines affaires délicates du genre de celle-ci, la simplicité et le bon sens valent infiniment mieux que l'esprit le plus adroit. J'ose assurer que le discours le plus étudié sur les inconvéniens de la paresse ne me déciderait pas à sortir aussi promptement de mon lit que le reproche muet de M. *Joannetti*.

C'est un parfait honnête homme que M. *Joannetti*, et en même tems celui de tous les hommes qui convenait le plus à un voyageur comme moi. Il est accou-

tumé aux fréquens voyages de mon ame, et ne rit jamais des inconséquences de l'*autre ;* il la dirige même quelquefois lorsqu'elle est seule , en sorte qu'on pourrait dire alors qu'elle est conduite par deux ames. Lorsqu'elle s'habille , par exemple , il m'avertit par un signe qu'elle est sur le point de mettre ses bas à l'envers , ou son habit avant sa veste. — Mon ame s'est souvent amusée à voir le pauvre *Joannetti* courir après la folle sous les berceaux de la citadelle, pour l'avertir qu'elle avait oublié son chapeau; — une autre fois son mouchoir.

Un jour (l'avouerai-je ?) , sans ce fidèle domestique, qui la rattrapa au bas de l'escalier , l'étourdie s'acheminait

vers la cour sans épée, aussi hardiment que le grand-maître des cérémonies portant l'auguste baguette.

CHAPITRE XV.

« TIENS, *Joannetti*, lui dis-je, rac-
» croche ce portrait. » — Il m'avait aidé à le nettoyer, et ne se doutait non plus de tout ce qui a produit le chapitre du portrait que de ce qui se passe dans la lune. C'était lui qui, de son propre

mouvement, m'avait présenté l'éponge mouillée, et qui, par cette démarche, en apparence indifférente, avait fait parcourir à mon ame cent millions de lieues en un instant. Au lieu de le remettre à sa place, il le tenait pour l'essuyer à son tour. — Une difficulté, un problême à résoudre, lui donnait un air de curiosité que je remarquai. — « Voyons, lui » dis-je, que trouves-tu à redire dans ce » portrait ? — Oh ! rien, monsieur. — » Mais encore? » — Il le posa debout sur une des tablettes de mon bureau; puis, s'éloignant de quelques pas : « Je vou- » drais, dit-il, que monsieur m'expliquât » pourquoi ce portrait me regarde tou- » jours, quel que soit l'endroit de la » chambre où je me trouve. Le matin,

» lorsque je fais le lit, la figure se tourne
» vers moi, et, si je vais à la fenêtre, elle
» me regarde encore et me suit des yeux
» en chemin. — En sorte, *Joannetti*, lui
» dis-je, que, si la chambre était pleine
» de monde, cette belle dame lorgnerait
» de tout côté et tout le monde à la fois?
» — Oh! oui, monsieur. — Elle sourirait
» aux allans et aux venans tout comme à
» moi? » — *Joannetti* ne répondit rien. —
Je m'étendis dans mon fauteuil, et, baissant la tête, je me livrai aux méditations les plus sérieuses. — Quel trait de lumière! Pauvre amant! tandis que tu te morfonds loin de ta maîtresse, auprès de laquelle tu es peut-être déjà remplacé; tandis que tu fixes avidement tes yeux sur son portrait et que tu t'ima-

gines (au moins en peinture) être le seul regardé, la perfide effigie, aussi infidèle que l'original, porte ses regards sur tout ce qui l'entoure, et sourit à tout le monde.

Voilà une ressemblance morale entre certains portraits et leurs modèles, qu'aucun philosophe, aucun peintre, aucun observateur n'avait encore aperçue.

Je marche de découvertes en découvertes.

CHAPITRE XVI.

Joannetti était toujours dans la même attitude, en attendant l'explication qu'il m'avait demandée. Je sortis la tête des plis de mon *habit de voyage*, où je l'avais enfoncée pour méditer à mon aise, et pour me remettre des

tristes réflexions que je venais de faire. — « Ne vois-tu pas, *Joannetti,* lui dis-je, » après un moment de silence, et tour- » nant mon fauteuil de son côté, ne vois- » tu pas qu'un tableau étant une surface » plane, les rayons de lumière qui par- » tent de chaque point de cette sur- » face... ? » *Joannetti,* à cette explication, ouvrit tellement les yeux, qu'il en laissait voir la prunelle tout entière; il avait en outre la bouche entr'ouverte : ces deux mouvemens dans la figure humaine annoncent, selon le fameux Le Brun, le dernier période de l'étonnement. C'était ma bête, sans doute, qui avait entrepris une semblable dissertation; mon ame savait de reste que *Joannetti* ignore complètement ce que c'est qu'une sur-

face plane, et encore plus ce que sont des rayons de lumière : la prodigieuse dilatation de ses paupières m'ayant fait rentrer en moi-même, je me remis la tête dans le collet de mon habit de voyage, et je l'y enfonçai tellement, que je parvins à la cacher presque tout entière.

Je résolus de dîner en cet endroit : la matinée était fort avancée, un pas de plus dans ma chambre aurait porté mon dîner à la nuit. Je me glissai jusqu'au bord de mon fauteuil, et, mettant les deux pieds sur la cheminée, j'attendis patiemment le repas. — C'est une attitude délicieuse que celle-là : il serait, je crois, bien difficile d'en trouver une autre qui réunît autant d'avantages, et

qui fût aussi commode pour les séjours inévitables dans un long voyage.

Rosine, ma chienne fidèle, ne manque jamais de venir alors tirailler les basques de mon habit de voyage, pour que je la prenne sur moi; elle y trouve un lit tout arrangé et fort commode, au sommet de l'angle que forment les deux parties de mon corps : un V consonne représente à merveille ma situation. *Rosine* s'élance sur moi, si je ne la prends pas assez tôt à son gré. Je la trouve souvent là sans savoir comment elle y est venue. Mes mains s'arrangent d'elles-mêmes de la manière la plus favorable à son bien-être, soit qu'il y ait une sympathie entre cette aimable bête et la mienne, soit que le hasard seul en dé-

cide;—mais je ne crois point au hasard, à ce triste système, — à ce mot qui ne signifie rien. — Je croirais plutôt au magnétisme; — je croirais plutôt au martinisme. Non, je n'y croirai jamais.

Il y a une telle réalité dans les rapports qui existent entre ces deux animaux, que, lorsque je mets les deux pieds sur la cheminée, par pure distraction; lorsque l'heure du dîner est encore éloignée, et que je ne pense nullement à prendre l'*étape*, toutefois *Rosine*, présente à ce mouvement, trahit le plaisir qu'elle éprouve en remuant légèrement la queue; la discrétion la retient à sa place, et l'*autre*, qui s'en aperçoit, lui en sait gré : quoique incapables de raisonner sur la cause qui le produit, il

s'établit ainsi entre elles un dialogue muet, un rapport de sensation très-agréable, et qui ne saurait absolument être attribué au hasard.

CHAPITRE XVII.

Qu'on ne me reproche pas d'être prolixe dans les détails; c'est la manière des voyageurs. Lorsqu'on part pour monter sur le Mont-Blanc; lorsqu'on va visiter la large ouverture du tombeau d'*Empédocle*, on ne manque jamais de

décrire exactement les moindres circonstances; le nombre des personnes, celui des mulets, la qualité des provisions, l'excellent appétit des voyageurs; tout enfin, jusqu'aux faux pas des montures, est soigneusement enregistré dans le journal pour l'instruction de l'univers sédentaire. Sur ce principe, j'ai résolu de parler de ma chère *Rosine*, aimable animal que j'aime d'une véritable affection, et de lui consacrer un chapitre tout entier.

Depuis six ans que nous vivons ensemble, il n'y a pas eu le moindre refroidissement entre nous; ou, s'il s'est élevé entre elle et moi quelques petites altercations, j'avoue de bonne foi que le plus grand tort a toujours été de mon côté,

et que *Rosine* a toujours fait les premiers pas vers la réconciliation.

Le soir, lorsqu'elle a été grondée, elle se retire tristement et sans murmurer : le lendemain, à la pointe du jour, elle est auprès de mon lit, dans une attitude respectueuse ; et, au moindre mouvement de son maître, au moindre signe de réveil, elle annonce sa présence par les battemens précipités de sa queue sur ma table de nuit.

Et pourquoi refuserais-je mon affection à cet être caressant qui n'a jamais cessé de m'aimer depuis l'époque où nous avons commencé de vivre ensemble ? Ma mémoire ne suffirait pas à faire l'énumération des personnes qui se sont intéressées à moi et qui m'ont oublié. J'ai

eu quelques amis, plusieurs maîtresses, une foule de liaisons, encore plus de connaissances; — et maintenant je ne suis plus rien pour tout ce monde, qui a oublié jusqu'à mon nom.

Que de protestations, que d'offres de services! Je pouvais compter sur leur fortune, sur une amitié éternelle et sans réserve!

Ma chère *Rosine,* qui ne m'a point offert de services, me rend le plus grand service qu'on puisse rendre à l'humanité : elle m'aimait jadis, et m'aime encore aujourd'hui. Aussi, je ne crains point de le dire, je l'aime avec une portion du même sentiment que j'accorde à mes amis.

Qu'on en dise ce qu'on voudra.

CHAPITRE XVIII.

Nous avons laissé *Joannetti* dans l'attitude de l'étonnement, immobile devant moi, attendant la fin de la sublime explication que j'avais commencée.

Lorsqu'il me vit enfoncer tout-à-coup la tête dans ma robe de chambre, et

finir ainsi mon explication, il ne douta pas un instant que je ne fusse resté court, faute de bonnes raisons, et de m'avoir, par conséquent, terrassé par la difficulté qu'il m'avait proposée.

Malgré la supériorité qu'il en acquérait sur moi, il ne sentit pas le moindre mouvement d'orgueil, et ne chercha point à profiter de son avantage.—Après un petit moment de silence, il prit le portrait, le remit à sa place, et se retira légèrement sur la pointe du pied.—Il sentait bien que sa présence était une espèce d'humiliation pour moi, et sa délicatesse lui suggéra de se retirer sans m'en laisser apercevoir.—Sa conduite, dans cette occasion, m'intéressa vivement, et le plaça toujours plus avant

dans mon cœur. Il aura, sans doute, une place dans celui du lecteur; et, s'il en est quelqu'un assez insensible pour la lui refuser après avoir lu le chapitre suivant, le ciel lui a, sans doute, donné un cœur de marbre.

CHAPITRE XIX.

« Morbleu ! lui dis-je un jour, c'est » pour la troisième fois que je vous » ordonne de m'acheter une brosse. » Quelle tête ! quel animal ! » — Il ne répondit pas un mot : il n'avait rien répondu la veille à une pareille incar-

tade. « *Il est si exact!* » disais-je; je n'y concevais rien. — « Allez chercher » un linge pour nettoyer mes sou- » liers, » lui dis-je en colère. Pendant qu'il allait, je me repentais de l'avoir ainsi brusqué. — Mon courroux passa tout-à-fait, lorsque je vis le soin avec lequel il tâchait d'ôter la poussière de mes souliers, sans toucher à mes bas: j'appuyai ma main sur lui, en signe de réconciliation. — « Quoi! dis-je alors » en moi-même, il y a donc des hommes » qui décrottent les souliers des autres » pour de l'argent? » Ce mot d'*argent* fut un trait de lumière qui vint m'éclairer. Je me ressouvins tout-à-coup qu'il y avait long-tems que je n'en avais point donné à mon domestique. « —*Joan-*

» *netti*, lui dis-je, en retirant mon pied, » avez-vous de l'argent? » — Un demi-sourire de justification parut sur ses lèvres, à cette demande. — « Non, » monsieur, il y a huit jours que je n'ai » pas un sou; j'ai dépensé tout ce qui » m'appartenait pour vos petites em- » plettes. — Et la brosse? C'est, sans » doute, pour cela...? » — Il sourit encore. — Il aurait pu dire à son maître : « Non, je ne suis point une tête vide, » un *animal*, comme vous avez eu la » cruauté de le dire à votre fidèle servi- » teur. Payez-moi 23 liv. 10 sous 4 den. » que vous me devez, et je vous achè- » terai votre brosse. » — Il se laissa maltraiter injustement plutôt que d'exposer son maître à rougir de sa colère.

Que le ciel le bénisse ! Philosophes ! chrétiens ! avez-vous lu ?

« Tiens, *Joannetti*, lui dis-je, tiens, » cours acheter la brosse. — Mais, mon- » sieur, voulez-vous rester ainsi avec » un soulier blanc et l'autre noir?

» — Va, te dis-je, acheter la brosse ; » laisse, laisse cette poussière sur mon » soulier. » — Il sortit ; je pris le linge, et je nettoyai délicieusement mon soulier gauche, sur lequel je laissai tomber une larme de repentir.

CHAPITRE XX.

Les murs de ma chambre sont garnis d'estampes et de tableaux qui l'embellissent singulièrement. Je voudrais, de tout mon cœur, les faire examiner aux lecteurs les uns après les autres, pour

l'amuser et le distraire le long du chemin que nous devons encore parcourir pour arriver à mon bureau; mais il est aussi impossible d'expliquer clairement un tableau, que de faire un portrait ressemblant d'après une description.

Quelle émotion n'éprouverait-il pas, par exemple, en contemplant la première estampe qui se présente aux regards! — Il y verrait la malheureuse *Charlotte*, essuyant lentement, et d'une main tremblante, les pistolets d'*Albert*.— De noirs pressentimens et toutes les angoisses de l'amour sans espoir et sans consolation sont empreints sur sa physionomie; tandis que le froid *Albert*, entouré de sacs de procès et de vieux papiers de toute espèce, se tourne froi-

dement pour souhaiter un bon voyage à son ami. Combien de fois n'ai-je pas été tenté de briser la glace qui couvre cette estampe, pour arracher cet *Albert* de sa table, pour le mettre en pièces, le fouler aux pieds ! Mais il restera toujours trop d'*Alberts* en ce monde. Quel est l'homme sensible qui n'a pas le sien, avec lequel il est obligé de vivre, et contre lequel les épanchemens de l'ame, les douces émotions du cœur et les élans de l'imagination, vont se briser, comme les flots sur les rochers ?—Heureux celui qui trouve un ami, dont le cœur et l'esprit lui conviennent ; un ami qui s'unisse à lui par une conformité de goûts, de sentimens et de connaissances ; un ami qui ne soit pas tourmenté par l'am-

bition ou l'intérêt; — qui préfère l'ombre d'un arbre à la pompe d'une cour! — Heureux celui qui possède un ami!

CHAPITRE XXI.

J'EN avais un : la mort me l'a ôté ; elle l'a saisi au commencement de sa carrière, au moment où son amitié était devenue un besoin pressant pour mon cœur. — Nous nous soutenions mutuellement dans les travaux pénibles de la

guerre; nous n'avions qu'une pipe à nous deux; nous buvions dans la même coupe; nous couchions sous la même toile; et, dans les circonstances malheureuses où nous sommes, l'endroit où nous vivions ensemble était pour nous une nouvelle patrie : je l'ai vu en butte à tous les périls de la guerre, et d'une guerre désastreuse. — La mort semblait nous épargner l'un pour l'autre : elle épuisa mille fois ses traits autour de lui sans l'atteindre; mais c'était pour me rendre sa perte plus sensible. Le tumulte des armes, l'enthousiasme qui s'empare de l'ame à l'aspect du danger, auraient peut-être empêché ses cris d'aller jusqu'à mon cœur. — Sa mort eût été utile à son pays et funeste aux ennemis:

— je l'aurais moins regretté. —Mais le perdre au milieu des délices d'un quartier d'hiver ! le voir expirer dans mes bras au moment où il paraissait regorger de santé ; au moment où notre liaison se resserrait encore dans le repos et la tranquillité !—Ah ! je ne m'en consolerai jamais ! Cependant sa mémoire ne vit plus que dans mon cœur ; elle n'existe plus parmi ceux qui l'environnaient et qui l'ont remplacé : cette idée me rend plus pénible le sentiment de sa perte. La nature, indifférente de même au sort des individus, remet sa robe brillante du printems, et se pare de toute sa beauté autour du cimetière où il repose. Les arbres se couvrent de feuilles et entrelacent leurs branches ; les oiseaux

chantent sous le feuillage; les mouches bourdonnent parmi les fleurs; tout respire la joie et la vie dans le séjour de la mort : — et le soir, tandis que la lune brille dans le ciel, et que je médite près de ce triste lieu, j'entends le grillon poursuivre gaîment son chant infatigable, caché sous l'herbe qui couvre la tombe silencieuse de mon ami. La destruction insensible des êtres, et tous les malheurs de l'humanité, sont comptés pour rien dans le grand tout.— La mort d'un homme sensible qui expire au milieu de ses amis désolés, et celle d'un papillon que l'air froid du matin fait périr dans le calice d'une fleur, sont deux époques semblables dans le cours de la nature. L'homme n'est rien qu'un fan-

tôme, une ombre, une vapeur, qui se dissipe dans les airs...

Mais l'aube matinale commence à blanchir le ciel; les noires idées qui m'agitaient s'évanouissent avec la nuit, et l'espérance renaît dans mon cœur.— Non, celui qui inonde ainsi l'orient de lumière ne l'a point fait briller à mes regards pour me plonger bientôt dans la nuit du néant. Celui qui étendit cet horizon incommensurable, celui qui éleva ces masses énormes, dont le soleil dore les sommets glacés, est aussi celui qui a ordonné à mon cœur de battre, et à mon esprit de penser.

Non, mon ami n'est point entré dans le néant; quelle que soit la barrière qui nous sépare, je le reverrai. — Ce n'est

point sur un syllogisme que je fonde mon espérance. — Le vol d'un insecte qui traverse les airs suffit pour me persuader ; et souvent l'aspect de la campagne , le parfum des airs , et je ne sais quel charme répandu autour de moi , élèvent tellement mes pensées, qu'une preuve invincible de l'immortalité entre avec violence dans mon ame et l'occupe tout entière.

CHAPITRE XXII.

Depuis long-tems le chapitre que je viens d'écrire se présentait à ma plume, et je l'avais toujours rejeté. Je m'étais promis de ne laisser voir dans ce livre que la face riante de mon ame ;

mais ce projet m'a échappé comme tant d'autres : j'espère que le lecteur sensible me pardonnera de lui avoir demandé quelques larmes ; et si quelqu'un trouve qu'*à la vérité*[1] j'aurais pu retrancher ce triste chapitre, il peut le déchirer dans son exemplaire, ou même jeter le livre au feu.

Il me suffit que tu le trouves selon ton cœur, ma chère *Jenny*, toi, la meilleure et la plus aimée des femmes ; — toi, la meilleure et la plus aimée des sœurs ; c'est à toi que je dédie mon ouvrage : s'il a ton approbation, il aura celle de tous les cœurs sensibles et dé-

[1] Voyez le roman de *Werther*, lettre XXVIII, 12 août.

licats ; et si tu pardonnes aux folies qui m'échappent quelquefois malgré moi, je brave tous les censeurs de l'univers.

CHAPITRE XXIII.

Je ne dirai qu'un mot de l'estampe suivante.

C'est la famille du malheureux *Ugolin* expirant de faim : autour de lui, un de ses fils est étendu sans mouvement à ses pieds ; les autres lui tendent leurs bras

affaiblis, et lui demandent du pain, tandis que le malheureux père, appuyé contre une colonne de la prison, l'œil fixe et hagard, le visage immobile, — dans l'horrible tranquillité que donne le dernier période du désespoir, meurt à la fois de sa propre mort et de celle de tous ses enfans, et souffre tout ce que la nature humaine peut souffrir.

Brave chevalier d'*Assas*, te voilà expirant sous cent baïonnettes, par un effort de courage, par un héroïsme qu'on ne connaît plus de nos jours !

Et toi qui pleures sous ces palmiers, malheureuse négresse ! toi qu'un barbare, qui sans doute n'était pas Anglais, a trahie et délaissée ; — que dis-je ? toi qu'il a eu la cruauté de vendre comme

une vile esclave, malgré ton amour et tes services, malgré le fruit de la tendresse que tu portais dans ton sein, — je ne passerai point devant ton image sans te rendre l'hommage qui est dû à ta sensibilité et à tes malheurs !

Arrêtons-nous un instant devant cet autre tableau : c'est une jeune bergère qui garde toute seule son troupeau sur le sommet des Alpes : elle est assise sur un vieux tronc de sapin renversé et blanchi par les hivers : ses pieds sont recouverts par les larges feuilles d'une touffe de *cacalia,* dont la fleur lilas s'élève au-dessus de sa tête. La lavande, le thym, l'anémone, la centaurée, des fleurs de toute espèce, qu'on cultive avec peine dans nos serres et nos jardins, et qui

naissent sur les Alpes dans toute leur beauté primitive, forment le tapis brillant sur lequel errent ses brebis. — Aimable bergère, dis-moi où se trouve l'heureux coin de la terre que tu habites? de quelle bergerie éloignée es-tu partie ce matin au lever de l'aurore? — Ne pourrais-je y aller vivre avec toi? — Mais, hélas! la douce tranquillité dont tu jouis ne tardera pas à s'évanouir : le démon de la guerre, non content de désoler les cités, va bientôt porter le trouble et l'épouvante jusque dans ta retraite solitaire. Déjà les soldats s'avancent; je les vois gravir de montagnes en montagnes, et s'approcher des nues.— Le bruit du canon se fait entendre dans le séjour élevé du tonnerre. — Fuis,

bergère, presse ton troupeau, cache-toi dans les antres les plus reculés et les plus sauvages : il n'est plus de repos sur cette triste terre !

CHAPITRE XXIV.

Je ne sais comment cela m'arrive ; depuis quelque tems mes chapitres finissent toujours sur un ton sinistre. En vain je fixe, en les commençant, mes regards sur quelque objet agréable, — en vain je m'embarque par le calme, j'essuie

bientôt une bourrasque qui me fait dériver. — Pour mettre fin à cette agitation, qui ne me laisse pas le maître de mes idées, et pour apaiser les battemens de mon cœur, que tant d'images attendrissantes ont trop agité, je ne vois d'autre remède qu'une dissertation. — Oui, je veux mettre ce morceau de glace sur mon cœur.

Et cette dissertation sera sur la peinture ; car, de disserter sur tout autre objet, il n'y a point moyen. Je ne puis descendre tout-à-fait du point où j'étais monté tout à l'heure : d'ailleurs, c'est le *dada* de mon oncle *Tobie*.

Je voudrais dire, en passant, quelques mots sur la question de la prééminence entre l'art charmant de la pein-

ture et celui de la musique : oui, je veux mettre quelque chose dans la balance, ne fût-ce qu'un grain de sable, un atome.

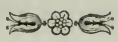
On dit en faveur du peintre qu'il laisse quelque chose après lui ; ses tableaux lui survivent et éternisent sa mémoire.

On répond que les compositeurs en musique laissent aussi des opéras et des concerts ; — mais la musique est sujette à la mode, et la peinture ne l'est pas.— Les morceaux de musique qui attendrissaient nos aïeux sont ridicules pour les amateurs de nos jours, et on les place dans les opéras bouffons pour faire rire les neveux de ceux qu'ils faisaient pleurer autrefois.

Les tableaux de *Raphaël* enchanteront

notre postérité comme ils ont ravi nos ancêtres.

Voilà mon grain de sable.



Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

CHAPITRE XXV.

« Mais que m'importe à moi, me dit
» un jour Mme de *Hautcastel*, que la mu-
» sique de *Cherubini* ou de *Cimarosa*
» diffère de celle de leurs prédéces-
» seurs ? — Que m'importe que l'an-
» cienne musique me fasse rire, pourvu
» que la nouvelle m'attendrisse déli-

» cieusement ? — Est-il donc néces-
» saire à mon bonheur que mes plaisirs
» ressemblent à ceux de ma trisaïeule ?
» Que me parlez-vous de peinture, d'un
» art qui n'est goûté que par une classe
» très-peu nombreuse de personnes,
» tandis que la musique enchante tout
» ce qui respire ? »

Je ne sais pas trop dans ce moment ce qu'on pourrait répondre à cette observation, à laquelle je ne m'attendais pas en commençant ce chapitre.

Si je l'avais prévue, peut-être je n'aurais pas entrepris cette dissertation. Et qu'on ne prenne point ceci pour un tour de musicien. — Je ne le suis point, sur mon honneur ; — non, je ne suis pas musicien : j'en atteste le ciel et tous

ceux qui m'ont entendu jouer du violon.

Mais, en supposant le mérite de l'art égal de part et d'autre, il ne faudrait pas se presser de conclure du mérite de l'art au mérite de l'artiste. — On voit des enfans toucher du clavecin en grands maîtres ; on n'a jamais vu un bon peintre de douze ans. La peinture, outre le goût et le sentiment, exige une tête pensante, dont les musiciens peuvent se passer. On voit tous les jours des hommes sans tête et sans cœur tirer d'un violon, d'une harpe, des sons ravissans.

On peut élever la bête humaine à toucher du clavecin, et, lorsqu'elle est élevée par un bon maître, l'ame peut voyager tout à son aise, tandis que les doigts vont machinalement tirer des sons dont

elle ne se mêle nullement. — On ne saurait, au contraire, peindre la chose du monde la plus simple, sans que l'ame y emploie toutes ses facultés.

Si cependant quelqu'un s'avisait de distinguer entre la musique de composition et celle d'exécution, j'avoue qu'il m'embarrasserait un peu. Hélas ! si tous les faiseurs de dissertations étaient de bonne foi, c'est ainsi qu'elles finiraient toutes. — En commençant l'examen d'une question, on prend ordinairement le ton dogmatique, parce qu'on est décidé en secret, comme je l'étais réellement pour la peinture, malgré mon hypocrite impartialité ; mais la discussion réveille l'objection, — et tout finit par le doute.

CHAPITRE XXVI.

Maintenant que je suis plus tranquille, je vais tâcher de parler sans émotion des deux portraits qui suivent le tableau de la *Bergère des Alpes*.

Raphaël ! ton portrait ne pouvait être peint que par toi-même. Quel autre eût

osé l'entreprendre?—Ta figure ouverte, sensible, spirituelle, annonce ton caractère et ton génie.

Pour complaire à ton ombre, j'ai placé auprès de toi le portrait de ta maîtresse, à qui tous les hommes de tous les siècles demanderont éternellement compte des ouvrages sublimes dont ta mort prématurée a privé les arts.

Lorsque j'examine le portrait de *Raphaël*, je me sens pénétré d'un respect presque religieux pour ce grand homme qui, à la fleur de son âge, avait surpassé toute l'antiquité, et dont les tableaux font l'admiration et le désespoir des artistes modernes. — Mon ame, en l'admirant, éprouve un mouvement d'indignation contre cette Italienne, qui

préféra son amour à son amant, et qui éteignit dans son sein ce flambeau céleste, ce génie divin.

Malheureuse ! ne savais-tu donc pas que *Raphaël* avait annoncé un tableau supérieur à celui de la *Transfiguration?* — Ignorais-tu que tu serrais dans tes bras le favori de la nature, le père de l'enthousiasme, un génie sublime, un dieu ?

Tandis que mon ame fait ces observations, sa *compagne*, en fixant un œil attentif sur la figure ravissante de cette funeste beauté, se sent toute prête à lui pardonner la mort de *Raphaël.*

En vain mon ame lui reproche son extravagante faiblesse, elle n'est point écoutée. — Il s'établit entre ces deux

dames, dans ces sortes d'occasions, un dialogue singulier qui finit trop souvent à l'avantage du *mauvais principe,* et dont je réserve un échantillon pour un autre chapitre.

CHAPITRE XXVII.

Les estampes et les tableaux dont je viens de parler pâlissent et disparaissent au premier coup d'œil qu'on jette sur le tableau suivant : les ouvrages immortels de *Raphaël*, de *Corrège* et de toute l'École d'Italie, ne soutiendraient pas

le parallèle. Aussi je le garde toujours pour le dernier morceau, pour la pièce de réserve, lorsque je procure à quelques curieux le plaisir de voyager avec moi; et je puis assurer que, depuis que je fais voir ce tableau sublime aux connaisseurs et aux ignorans, aux gens du monde, aux artisans, aux femmes et aux enfans, aux animaux mêmes, j'ai toujours vu les spectateurs quelconques donner, chacun à sa manière, des signes de plaisir et d'étonnement : tant la nature y est admirablement rendue !

Eh ! quel tableau pourrait-on vous présenter, messieurs ; quel spectacle pourrait-on mettre sous vos yeux, mesdames, plus sûr de votre suffrage, que la fidèle représentation de vous-mêmes?

Le tableau dont je parle est un miroir, et personne jusqu'à présent ne s'est encore avisé de le critiquer; il est, pour tous ceux qui le regardent, un tableau parfait auquel il n'y a rien à redire.

On conviendra sans doute qu'il doit être compté pour une des merveilles de la contrée où je me promène.

Je passerai sous silence le plaisir qu'éprouve le physicien méditant sur les étranges phénomènes de la lumière qui représente tous les objets de la nature sur cette surface polie. Le miroir présente au voyageur sédentaire mille réflexions intéressantes, mille observations qui le rendent un objet utile et précieux.

Vous que l'Amour a tenus ou tient

encore sous son empire, apprenez que c'est devant un miroir qu'il aiguise ses traits et médite ses cruautés; c'est là qu'il répète ses manœuvres, qu'il étudie ses mouvemens, qu'il se prépare d'avance à la guerre qu'il veut déclarer; c'est là qu'il s'exerce aux doux regards, aux petites mines, aux bouderies savantes, comme un acteur s'exerce en face de lui-même avant de se présenter en public. Toujours impartial et vrai, un miroir renvoie aux yeux du spectateur les roses de la jeunesse et les rides de l'âge, sans calomnier et sans flatter personne. — Seul, entre tous les conseillers des grands, il leur dit constamment la vérité.

Cet avantage m'avait fait désirer l'in-

vention d'un miroir moral, où tous les hommes pourraient se voir avec leurs vices et leurs vertus. Je songeais même à proposer un prix à quelque académie pour cette découverte, lorsque de mûres réflexions m'en ont prouvé l'inutilité.

Hélas ! il est si rare que la laideur se reconnaisse et casse le miroir ! En vain les glaces se multiplient autour de nous, et réfléchissent avec une exactitude géométrique la lumière et la vérité ; au moment où les rayons vont pénétrer dans notre œil, et nous peindre tels que nous sommes, l'amour-propre glisse son prisme trompeur entre nous et notre image, et nous présente une divinité.

Et de tous les prismes qui ont existé, depuis le premier qui sortit des mains

de l'immortel *Newton*, aucun n'a possédé une force de réfraction aussi puissante, et ne produit des couleurs aussi agréables et aussi vives que le prisme de l'amour-propre.

Or, puisque les miroirs communs annoncent en vain la vérité, et que chacun est content de sa figure ; puisqu'ils ne peuvent faire connaître aux hommes leurs imperfections physiques, à quoi servirait mon miroir moral ? Peu de monde y jetterait les yeux, et personne ne s'y reconnaîtrait, — excepté les philosophes. — J'en doute même un peu.

En prenant le miroir pour ce qu'il est, j'espère que personne ne me blâmera de l'avoir placé au-dessus de tous les tableaux de l'École d'Italie. Les da-

mes, dont le goût ne saurait être faux, et dont la décision doit tout régler, jettent ordinairement leur premier coup d'œil sur ce tableau lorsqu'elles entrent dans un appartement.

J'ai vu mille fois des dames, et même des damoiseaux, oublier au bal leurs amans ou leurs maîtresses, la danse et tous les plaisirs de la fête, pour contempler, avec une complaisance marquée, ce tableau enchanteur, — et l'honorer même de tems à autre d'un coup d'œil, au milieu de la contredanse la plus animée.

Qui pourrait donc lui disputer le rang que je lui accorde parmi les chefs-d'œuvre de l'art d'Apelles?

CHAPITRE XXVIII.

J'ÉTAIS enfin arrivé tout près de mon bureau ; déjà même, en alongeant le bras, j'aurais pu en toucher l'angle le plus voisin de moi, lorsque je me vis au moment de voir détruire le fruit de tous mes travaux, et de perdre la vie.

— Je devrais passer sous silence l'accident qui m'arriva, pour ne pas décourager les voyageurs; mais il est si difficile de verser dans la chaise de poste dont je me sers, qu'on sera forcé de convenir qu'il faut être malheureux au dernier point, — aussi malheureux que je le suis, pour courir un semblable danger. Je me trouvai étendu par terre, complétement versé et renversé, et cela si vite, si inopinément, que j'aurais été tenté de révoquer en doute mon malheur, si un tintement dans la tête et une violente douleur à l'épaule gauche ne m'en avaient trop évidemment prouvé l'authenticité.

Ce fut encore un mauvais tour de *ma moitié*. — Effrayée par la voix d'un pau-

vre qui demanda tout-à-coup l'aumône à ma porte, et par les aboiemens de *Rosine*, elle fit tourner brusquement mon fauteuil, avant que mon ame eût le tems de l'avertir qu'il manquait une brique derrière; l'impulsion fut si violente, que ma chaise de poste se trouva absolument hors de son centre de gravité, et se renversa sur moi.

Voici, je l'avoue, une des occasions où j'ai eu le plus à me plaindre de mon ame; car, au lieu d'être fâchée de l'absence qu'elle venait de faire, et de tancer sa compagne sur sa précipitation, elle s'oublia au point de partager le ressentiment le plus *animal*, et de maltraiter de paroles ce pauvre innocent. — « *Fainéant! allez travailler,* » lui dit-elle

(apostrophe exécrable, inventée par l'avare et cruelle richesse)! « *Mon-* » *sieur,* dit-il alors pour m'attendrir, » *je suis de Chambéry*..... — Tant pis » pour vous. — *Je suis Jacques; c'est* » *moi que vous avez vu à la campagne;* » *c'est moi qui menais les moutons aux* » *champs.* — Que venez-vous faire » ici? » — Mon ame commençait à se repentir de la brutalité de mes premières paroles. — Je crois même qu'elle s'en était repentie un instant avant de les laisser échapper. C'est ainsi que, lorsqu'on rencontre inopinément dans sa course un fossé ou un bourbier, on le voit, mais on n'a plus le tems de l'éviter.

Rosine acheva de me ramener au bon

sens et au repentir : elle avait reconnu *Jacques*, qui avait souvent partagé son pain avec elle, et lui témoignait, par ses caresses, son souvenir et sa reconnaissance.

Pendant ce tems, *Joannetti*, ayant rassemblé les restes de mon dîner, qui étaient destinés pour le sien, les donna sans hésiter à *Jacques*.

Pauvre *Joannetti!*

C'est ainsi que, dans mon voyage, je vais prenant des leçons de philosophie et d'humanité de mon domestique et de mon chien.

CHAPITRE XXIX.

Avant d'aller plus loin, je veux détruire un doute qui pourrait s'être introduit dans l'esprit de mes lecteurs.

Je ne voudrais pas, pour tout au monde, qu'on me soupçonnât d'avoir entrepris ce voyage uniquement pour

ne savoir que faire, et forcé, en quelque manière, par les circonstances : j'assure ici, et jure par tout ce qui m'est cher, que j'avais le dessein de l'entreprendre long-tems avant l'événement qui m'a fait perdre ma liberté pendant quarante-deux jours. Cette retraite forcée ne fut qu'une occasion de me mettre en route plus tôt.

Je sais que la protestation gratuite que je fais ici paraîtra suspecte à certaines personnes ; — mais je sais aussi que les gens soupçonneux ne liront pas ce livre : — ils ont assez d'occupation chez eux et chez leurs amis ; ils ont bien d'autres affaires : — et les bonnes gens me croiront.

Je conviens cependant que j'aurais

préféré m'occuper de ce voyage dans un autre tems, et que j'aurais choisi, pour l'exécuter, le carême plutôt que le carnaval : toutefois, des réflexions philosophiques, qui me sont venues du ciel, m'ont beaucoup aidé à supporter la privation des plaisirs que Turin présente en foule dans ces momens de bruit et d'agitation. — Il est très-sûr, me disais-je, que les murs de ma chambre ne sont pas aussi magnifiquement décorés que ceux d'une salle de bal : le silence de ma *cabine* ne vaut pas l'agréable bruit de la musique et de la danse; mais, parmi les brillans personnages qu'on rencontre dans ces fêtes, il en est certainement de plus ennuyés que moi.

Et pourquoi m'attacherais-je à consi-

dérer ceux qui sont dans une situation plus agréable, tandis que le monde fourmille de gens plus malheureux que je ne le suis dans la mienne? — Au lieu de me transporter par l'imagination dans ce superbe *casin*, où tant de beautés sont éclipsées par la jeune *Eugénie;* pour me trouver heureux, je n'ai qu'à m'arrêter un instant le long des rues qui y conduisent. — Un tas d'infortunés, couchés à demi nus sous les portiques de ces appartemens somptueux, semblent près d'expirer de froid et de misère. — Quel spectacle ! Je voudrais que cette page de mon livre fût connue de tout l'univers; je voudrais qu'on sût que, dans cette ville, où tout respire l'opulence, pendant les nuits les plus froides de

l'hiver, une foule de malheureux dorment à découvert, la tête appuyée sur une borne ou sur le seuil d'un palais.

Ici, c'est un groupe d'enfans serrés les uns contre les autres, pour ne pas mourir de froid. — Là, c'est une femme tremblante et sans voix pour se plaindre. — Les passans vont et viennent, sans être émus d'un spectacle auquel ils sont accoutumés. — Le bruit des carrosses, la voix de l'intempérance, les sons ravissans de la musique, se mêlent quelquefois aux cris de ces malheureux, et forment une horrible dissonance.

CHAPITRE XXX.

Celui qui se presserait de juger une ville, d'après le chapitre précédent, se tromperait fort. J'ai parlé des pauvres qu'on y trouve, de leurs cris pitoyables, et de l'indifférence de certaines personnes à leur égard; mais je n'ai rien

dit de la foule d'hommes charitables qui dorment pendant que les autres s'amusent, qui se lèvent à la pointe du jour, et vont secourir l'infortune sans témoins et sans ostentation. — Non, je ne passerai point cela sous silence : — je veux l'écrire sur le revers de la page *que tout l'univers doit lire.*

Après avoir ainsi partagé leur fortune avec leurs frères ; après avoir versé le baume dans ces cœurs froissés par la douleur, ils vont dans les églises, tandis que le vice fatigué dort sur l'édredon, offrir à Dieu leurs prières, et le remercier de ses bienfaits : la lumière de la lampe solitaire combat encore dans le temple celle du jour naissant, et déjà ils sont prosternés aux pieds des autels ;

— et l'Éternel, irrité de la dureté et de l'avarice des hommes, retient sa foudre prête à frapper !

CHAPITRE XXXI.

J'ai voulu dire quelque chose de ces malheureux dans mon voyage, parce que l'idée de leur misère est souvent venue me distraire en chemin. Quelquefois, frappé de la différence de leur situation et de la mienne, j'arrêtais tout-

à-coup ma berline, et ma chambre me paraissait prodigieusement embellie. Quel luxe inutile ! Six chaises ! deux tables ! un bureau ! un miroir ! quelle ostentation ! Mon lit surtout, mon lit couleur de rose et blanc, et mes deux matelas, me semblaient défier la magnificence et la mollesse des monarques de l'Asie. — Ces réflexions me rendaient indifférens les plaisirs qu'on m'avait défendus : et, de réflexions en réflexions, mon accès de philosophie devenait tel, que j'aurais vu un bal dans la chambre voisine, que j'aurais entendu le son des violons et des clarinettes, sans remuer de ma place ; — j'aurais entendu de mes deux oreilles la voix mélodieuse de *Marchesini*, cette voix qui m'a si sou-

vent mis hors de moi-même, — oui, je l'aurais entendue sans m'ébranler : — bien plus, j'aurais regardé, sans la moindre émotion, la plus belle femme de Turin ; *Eugénie* elle-même, parée de la tête aux pieds par les mains de Mlle *Rapous* [1]. — Cela n'est cependant pas bien sûr.

[1] Fameuse marchande de modes à l'époque du *Voyage autour de ma Chambre*, il y a environ trente-trois ans.

CHAPITRE XXXII.

Mais, permettez-moi de vous le demander, messieurs; vous amusez-vous autant qu'autrefois au bal et à la comédie? — Pour moi, je vous l'avoue, depuis quelque tems toutes les assemblées nombreuses m'inspirent une certaine terreur. — J'y suis assailli par un songe

sinistre. — En vain je fais mes efforts pour le chasser, il revient toujours comme celui d'*Athalie*. — C'est peut-être parce que l'ame, inondée aujourd'hui d'idées noires et de tableaux déchirans, trouve partout des sujets de tristesse, — comme un estomac vicié convertit en poisons les alimens les plus sains. — Quoi qu'il en soit, voici mon songe : — Lorsque je suis dans une de ces fêtes, au milieu de cette foule d'hommes aimables et caressans, qui dansent, qui chantent, — qui pleurent aux tragédies, qui n'expriment que la joie, la franchise et la cordialité, je me dis : — Si, dans cette assemblée polie, il entrait tout-à-coup un ours blanc, un philosophe, un tigre, ou quelque autre ani-

mal de cette espèce, et que, montant à l'orchestre, il s'écriât d'une voix forcenée : — « Malheureux humains ! écoutez » la vérité qui vous parle par ma bou- » che : vous êtes opprimés, tyrannisés ; » vous êtes malheureux ; vous vous en- » nuyez. — Sortez de cette léthargie !

» Vous, musiciens, commencez par » briser ces instrumens sur vos têtes ; » que chacun s'arme d'un poignard : ne » pensez plus désormais aux délasse- » mens ni aux fêtes ; montez aux loges, » égorgez tout le monde ; que les femmes » trempent aussi leurs mains timides » dans le sang !

» Sortez, vous êtes *libres*, arrachez » votre roi de son trône et votre Dieu » de son sanctuaire ! »

— Eh bien ! ce que le tigre a dit, combien de ces hommes *charmans* l'exécuteront? — Combien peut-être y pensaient avant qu'il entrât? Qui le sait? — Est-ce qu'on ne dansait pas à Paris il y a cinq ans [1] ?

« *Joannetti*, fermez les portes et les » fenêtres. — Je ne veux plus voir la lu- » mière; qu'aucun homme n'entre dans » ma chambre; — mettez mon sabre à » la portée de ma main, — sortez vous- » même, et ne reparaissez plus devant » moi ! »

[1] On voit que ce chapitre fut écrit en 1794; il est aisé de s'apercevoir, en lisant cet ouvrage, qu'il fut laissé et repris.

CHAPITRE XXXIII.

« Non, non, reste, *Joannetti;* reste,
» pauvre garçon : et toi aussi, ma *Ro-*
» *sine,* toi qui devines mes peines et qui
» les adoucis par tes caresses ; viens,
» ma *Rosine;* viens. — V consonne et
» séjour. »

CHAPITRE XXXIV.

La chute de ma chaise de poste a rendu le service au lecteur de raccourcir mon voyage d'une bonne douzaine de chapitres, parce qu'en me relevant je me trouvai vis-à-vis et tout près de mon bureau, et que je ne fus plus à tems de

faire des réflexions sur le nombre d'estampes et de tableaux que j'avais encore à parcourir, et qui auraient pu alonger mes excursions sur la peinture.

En laissant donc sur la droite les portraits de *Raphaël* et de sa maîtresse, le chevalier d'*Assas* et la bergère des Alpes, et longeant sur la gauche du côté de la fenêtre, on découvre mon bureau : c'est le premier objet et le plus apparent qui se présente aux regards du voyageur, en suivant la route que je viens d'indiquer.

Il est surmonté de quelques tablettes servant de bibliothèque; — le tout est couronné par un buste qui termine la pyramide, et c'est l'objet qui contribue le plus à l'embellissement du pays.

En tirant le premier tiroir à droite, on trouve une écritoire, du papier de toute espèce, des plumes toutes taillées, de la cire à cacheter. — Tout cela donnerait l'envie d'écrire à l'être le plus indolent. — Je suis sûr, ma chère *Jenny*, que, si tu venais à ouvrir ce tiroir par hasard, tu répondrais à la lettre que je t'écrivis l'an passé. — Dans le tiroir correspondant gisent confusément entassés les matériaux de l'histoire attendrissante de la prisonnière de Pignerol, que vous lirez bientôt, mes chers amis [1].

Entre ces deux tiroirs est un enfon-

[1] L'auteur n'a pas tenu parole, et, si quelque chose a paru sous ce titre, l'auteur du *Voyage autour de ma Chambre* déclare qu'il n'y entre pour rien.

cement où je jette les lettres à mesure que je les reçois : on trouve là toutes celles que j'ai reçues depuis dix ans ; les plus anciennes sont rangées, selon leurs dates, en plusieurs paquets : les nouvelles sont pêle-mêle ; il m'en reste plusieurs qui datent de ma première jeunesse.

Quel plaisir de revoir dans ces lettres les situations intéressantes de nos jeunes années, d'être transportés de nouveau dans ces tems heureux que nous ne reverrons plus !

Ah ! comme mon cœur est plein ! comme il jouit tristement, lorsque mes yeux parcourent les lignes tracées par un être qui n'existe plus ! Voilà ses caractères, c'est son cœur qui conduisait

sa main, c'est à moi qu'il écrivait cette lettre, et cette lettre est tout ce qui me reste de lui !

Lorsque je porte la main dans ce réduit, il est rare que je m'en tire de toute la journée. C'est ainsi que le voyageur traverse rapidement quelques provinces d'Italie, en faisant à la hâte quelques observations superficielles, pour se fixer à Rome pendant des mois entiers. — C'est la veine la plus riche de la mine que j'exploite. Quel changement dans mes idées et dans mes sentimens ! quelle différence dans mes amis ! Lorsque je les examine alors et aujourd'hui, je les vois mortellement agités pour des projets qui ne les touchent plus maintenant. Nous regardions comme un grand malheur un

événement; mais la fin de la lettre manque, et l'événement est complètement oublié: je ne puis savoir de quoi il était question. — Mille préjugés nous assiégeaient; le monde et les hommes nous étaient totalement inconnus; mais aussi, quelle chaleur dans notre commerce! quelle liaison intime! quelle confiance sans bornes!

Nous étions heureux par nos erreurs. — Et maintenant: — ah! ce n'est plus cela; il nous a fallu lire, comme les autres, dans le cœur humain; — et la vérité, tombant au milieu de nous comme une bombe, a détruit pour toujours le palais enchanté de l'illusion.

CHAPITRE XXXV.

Il ne tiendrait qu'à moi de faire un chapitre sur cette rose sèche que voilà, si le sujet en valait la peine : c'est une fleur du carnaval de l'année dernière. J'allai moi-même la cueillir dans les serres du *Valentin*, et le soir, une heure

avant le bal, plein d'espérance et dans une agréable émotion, j'allai la présenter à Mme de *Hautcastel*. Elle la prit, — la posa sur sa toilette, sans la regarder et sans me regarder moi-même.— Mais comment aurait-elle fait attention à moi? elle était occupée à se regarder elle-même. Debout devant un grand miroir, toute coiffée, elle mettait la dernière main à sa parure : elle était si fort préoccupée, son attention était si totalement absorbée par des rubans, des gazes et des pompons de toute espèce amoncelés devant elle, que je n'obtins pas même un regard, un signe. — Je me résignai : je tenais humblement des épingles toutes prêtes, arrangées dans ma main ; mais son carreau

se trouvant plus à sa portée, elle les prenait à son carreau, — et, si j'avançais la main, elle les prenait de ma main — indifféremment; — et, pour les prendre, elle tâtonnait, sans ôter les yeux de son miroir, de crainte de se perdre de vue.

Je tins quelque tems un second miroir derrière elle, pour lui faire mieux juger de sa parure; et, sa physionomie se répétant d'un miroir à l'autre, je vis alors une perspective de coquettes, dont aucune ne faisait attention à moi. Enfin, l'avouerai-je? nous faisions, ma rose et moi, une fort triste figure.

Je finis par perdre patience, et, ne pouvant plus résister au dépit qui me dévorait, je posai le miroir que je te-

nais à la main, et je sortis d'un air de colère, et sans prendre congé.

« *Vous en allez-vous?* » me dit-elle en se tournant de côté pour voir sa taille de profil. — Je ne répondis rien; mais j'écoutai quelque tems à la porte, pour savoir l'effet qu'allait produire ma brusque sortie. — « *Ne voyez-vous pas,* » disait-elle à sa femme de chambre, » après un instant de silence, *ne voyez-* » *vous pas que ce* caraco *est beaucoup* » *trop large pour ma taille, surtout en* » *bas, et qu'il y faut faire une baste*[1] » *avec des épingles?* »

Comment et pourquoi cette rose sèche

[1] Terme national employé en badinant pour *rempli.*

se trouve là sur une tablette de mon bureau, c'est ce que je ne dirai certainement pas, parce que j'ai déclaré qu'une rose sèche ne méritait pas un chapitre.

Remarquez bien, mesdames, que je ne fais aucune réflexion sur l'aventure de la rose sèche. Je ne dis point que Mme de *Hautcastel* ait bien ou mal fait de me préférer sa parure, ni que j'eusse le droit d'être reçu autrement.

Je me garde encore avec plus de soin d'en tirer des conséquences générales sur la réalité, la force et la durée de l'affection des dames pour leurs amis. — Je me contente de jeter ce chapitre (puisque c'en est un), de le jeter, dis-je, dans le monde, avec le reste du voyage,

sans l'adresser à personne, et sans le recommander à personne.

Je n'ajouterai qu'un conseil pour vous, messieurs; c'est de vous mettre bien dans l'esprit qu'un jour de bal votre maîtresse n'est plus à vous.

Au moment où la parure commence, l'amant n'est plus qu'un mari, et le bal seul devient l'amant.

Tout le monde sait, de reste, ce que gagne un mari à vouloir se faire aimer par force; prenez donc votre mal en patience et en riant.

Et ne vous faites pas illusion, monsieur : si l'on vous voit venir avec plaisir au bal, ce n'est point en votre qualité d'amant, car vous êtes un mari; c'est parce que vous faites partie du bal, et

que vous êtes, par conséquent, une fraction de sa nouvelle conquête ; vous êtes une *décimale* d'amant : ou bien, peut-être, c'est parce que vous dansez bien, et que vous la ferez briller : enfin, ce qu'il peut y avoir de plus flatteur pour vous, dans le bon accueil qu'elle vous fait, c'est qu'elle espère qu'en déclarant pour son amant un homme de mérite comme vous, elle excitera la jalousie de ses compagnes ; sans cette considération, elle ne vous regarderait seulement pas.

Voilà donc qui est entendu ; il faudra vous résigner, et attendre que votre rôle de mari soit passé. — J'en connais plus d'un qui voudraient en être quittes à si bon marché.

CHAPITRE XXXVI.

J'ai promis un dialogue entre mon ame et l'*autre;* mais il est certains chapitres qui m'échappent, ou plutôt il en est d'autres qui coulent de ma plume, comme malgré moi, et qui déroutent mes projets : de ce nombre est celui de ma bibliothèque, que je ferai le plus

court possible. — Les quarante-deux jours vont finir, et un espace de tems égal ne suffirait pas pour achever la description du riche pays où je voyage si agréablement.

Ma bibliothèque donc est composée de romans, puisqu'il faut vous le dire, — oui, de romans et de quelques poètes choisis.

Comme si je n'avais pas assez de mes maux, je partage encore volontairement ceux de mille personnages imaginaires, et je les sens aussi vivement que les miens : que de larmes n'ai-je pas versées pour cette malheureuse *Clarisse* et pour l'amant de *Charlotte* !

Mais si je cherche ainsi de feintes afflictions, je trouve, en revanche, dans

ce monde imaginaire, la vertu, la bonté, le désintéressement, que je n'ai pas encore trouvés réunis dans le monde réel où j'existe. — J'y trouve une femme comme je la désire, sans humeur, sans légèreté, sans détour : je ne dis rien de la beauté ; on peut s'en fier à mon imagination : je la fais si belle qu'il n'y ait rien à redire. Ensuite, fermant le livre, qui ne répond plus à mes idées, je la prends par la main, et nous parcourons ensemble un pays mille fois plus délicieux que celui d'Éden. Quel peintre pourrait représenter le paysage enchanté où j'ai placé la divinité de mon cœur ? et quel poète pourra jamais décrire les sensations vives et variées que j'éprouve dans ces régions enchantées ?

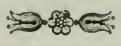
Combien de fois n'ai-je pas maudit ce *Cléveland*, qui s'embarque à tout instant dans de nouveaux malheurs qu'il pourrait éviter ! — Je ne puis souffrir ce livre et cet enchaînement de calamités ; mais, si je l'ouvre par distraction, il faut que je le dévore jusqu'à la fin.

Comment laisser ce pauvre homme chez les *Abaquis?* que deviendrait-il avec ces sauvages ? J'ose encore moins l'abandonner dans l'excursion qu'il fait pour sortir de sa captivité.

Enfin, j'entre tellement dans ses peines, je m'intéresse si fort à lui et à sa famille infortunée, que l'apparition inattendue des féroces *Ruintons* me fait dresser les cheveux : une sueur froide me couvre lorsque je lis ce passage, et

ma frayeur est aussi vive, aussi réelle que si je devais être rôti moi-même, et mangé par cette canaille.

Lorsque j'ai assez pleuré et fait l'amour, je cherche quelque poète, et je pars de nouveau pour un autre monde.



CHAPITRE XXXVII.

Depuis l'expédition des Argonautes jusqu'à l'assemblée des Notables; depuis le fin fond des enfers jusqu'à la dernière étoile fixe au-delà de la voie lactée, jusqu'aux confins de l'univers, jusqu'aux portes du chaos, voilà le vaste champ

où je me promène en long et en large, et tout à loisir ; car le tems ne me manque pas plus que l'espace. C'est là que je transporte mon existence, à la suite d'*Homère*, de *Milton*, de *Virgile*, d'*Ossian*, etc.

Tous les événemens qui ont eu lieu entre ces deux époques, tous les pays, tous les mondes et tous les êtres qui ont existé entre ces deux termes, tout cela est à moi, tout cela m'appartient aussi bien, aussi légitimement que les vaisseaux qui entraient dans le *Pirée* appartenaient à un certain Athénien.

J'aime surtout les poètes qui me transportent dans la plus haute antiquité : la mort de l'ambitieux *Agamemnon*, les fureurs d'*Oreste*, et toute l'histoire tra-

gique de la famille des *Atrées*, persécutée par le ciel, m'inspirent une terreur que les événemens modernes ne sauraient faire naître en moi.

Voilà l'urne fatale qui contient les cendres d'*Oreste*. Qui ne frémirait à cet aspect ? *Électre !* malheureuse sœur, apaise-toi : c'est *Oreste* lui-même qui apporte l'urne, et ces cendres sont celles de ses ennemis !

On ne retrouve plus maintenant de rivages semblables à ceux du *Xante* ou du *Scamandre ;* — on ne voit plus de plaines comme celles de l'*Hespérie* ou de l'*Arcadie*. Où sont aujourd'hui les îles de *Lemnos* et de *Crète ?* Où est le fameux labyrinthe ? Où est le rocher qu'*Ariane* délaissée arrosait de ses lar-

mes? — On ne voit plus de *Thésées*, encore moins d'*Hercules*; les hommes, et même les héros d'aujourd'hui sont des pygmées.

Lorsque je veux me donner ensuite une scène d'enthousiasme, et jouir de toutes les forces de mon imagination, je m'attache hardiment aux plis de la robe flottante du sublime aveugle d'Albion, au moment où il s'élance dans le ciel, et qu'il ose approcher du trône de l'Éternel. — Quelle muse a pu le soutenir à cette hauteur, où nul homme avant lui n'avait osé porter ses regards? — De l'éblouissant parvis céleste que l'avare *Mammon* regardait avec des yeux d'envie, je passe avec horreur dans les vastes cavernes du séjour de Satan; —

j'assiste au conseil infernal ; je me mêle à la foule des esprits rebelles, et j'écoute leurs discours.

Mais il faut que j'avoue ici une faiblesse que je me suis souvent reprochée.

Je ne puis m'empêcher de prendre un certain intérêt à ce pauvre Satan (je parle du Satan de *Milton*) depuis qu'il est ainsi précipité du ciel. Tout en blâmant l'opiniâtreté de l'esprit rebelle, j'avoue que la fermeté qu'il montre dans l'excès du malheur, et la grandeur de son courage, me forcent à l'admiration malgré moi. — Quoique je n'ignore pas les malheurs dérivés de la funeste entreprise qui le conduisit à forcer les portes des enfers pour venir troubler le ménage de nos premiers parens, je ne puis,

quoi que je fasse, souhaiter un moment de le voir périr en chemin, dans la confusion du chaos. Je crois même que je l'aiderais volontiers sans la honte qui me retient. Je suis tous ses mouvemens, et je trouve autant de plaisir à voyager avec lui que si j'étais en bonne compagnie. J'ai beau réfléchir qu'après tout c'est un diable, qu'il est en chemin pour perdre le genre humain, que c'est un vrai démocrate, non de ceux d'Athènes, mais de ceux de Paris; tout cela ne peut me guérir de ma prévention.

Quel vaste projet! et quelle hardiesse dans l'exécution!

Lorsque les spacieuses et triples portes des enfers s'ouvrirent tout-à-coup devant lui à deux battans, et que la pro-

fonde fosse du néant et de la nuit parut à ses pieds dans toute son horreur, — il parcourut d'un œil intrépide le sombre empire du chaos ; et, sans hésiter, ouvrant ses vastes ailes, qui auraient pu couvrir une armée entière, il se précipita dans l'abîme.

Je le donne en quatre au plus hardi. — Et c'est, selon moi, un des beaux efforts de l'imagination, comme un des plus beaux voyages qui aient jamais été faits, — après le voyage autour de ma chambre.

CHAPITRE XXXVIII.

Je ne finirais pas, si je voulais décrire la millième partie des événemens singuliers qui m'arrivent lorsque je voyage près de ma bibliothèque. Les voyages de *Cook* et les observations de ses compagnons de voyage, les docteurs *Banks*

et *Solander*, ne sont rien en comparaison de mes aventures dans ce seul district : aussi je crois que j'y passerais ma vie dans une espèce de ravissement, sans le buste dont j'ai parlé, sur lequel mes yeux et mes pensées finissent toujours par se fixer, quelle que soit la situation de mon ame ; et, lorsqu'elle est trop violemment agitée, ou qu'elle s'abandonne au découragement, je n'ai qu'à regarder ce buste pour la remettre dans son assiette naturelle : c'est le *diapason* avec lequel j'accorde l'assemblage variable et discord de sensations et de perceptions qui forme mon existence.

Comme il est ressemblant! — Voilà bien les traits que la nature avait donnés au plus vertueux des hommes. Ah ! si

le sculpteur avait pu rendre visibles son ame excellente, son génie et son caractère! — Mais qu'ai-je entrepris? Est-ce donc ici le lieu de faire son éloge? Est-ce aux hommes qui m'entourent que je l'adresse? Eh! que leur importe?

Je me contente de me prosterner devant ton image chérie, ô le meilleur des pères! Hélas! cette image est tout ce qui me reste de toi et de ma patrie: tu as quitté la terre au moment où le crime allait l'envahir; et tels sont les maux dont il nous accable, que ta famille elle-même est contrainte de regarder aujourd'hui ta perte comme un bienfait. Que de maux t'eût fait éprouver une plus longue vie! O mon père, le sort de ta nombreuse famille est-il

connu de toi dans le séjour du bonheur? sais-tu que tes enfans sont exilés de cette patrie que tu as servie pendant soixante ans avec tant de zèle et d'intégrité? sais-tu qu'il leur est défendu de visiter ta tombe? — Mais la tyrannie n'a pu leur enlever la partie la plus précieuse de ton héritage, le souvenir de tes vertus et la force de tes exemples : au milieu du torrent criminel qui entraînait leur patrie et leur fortune dans le gouffre, ils sont demeurés inaltérablement unis sur la ligne que tu leur avais tracée; et, lorsqu'ils pourront encore se prosterner sur ta cendre vénérée, elle les reconnaîtra toujours.

CHAPITRE XXXIX.

J'AI promis un dialogue, je tiens parole.— C'était le matin à l'aube du jour : les rayons du soleil doraient à la fois le sommet du mont Viso et celui des montagnes les plus élevées de l'île qui est à nos antipodes ; et déjà *elle* était éveillée,

soit que son réveil prématuré fût l'effet des visions nocturnes qui la mettent souvent dans une agitation aussi fatigante qu'inutile; soit que le carnaval, qui tirait alors vers sa fin, fût la cause occulte de son réveil; ce tems de plaisir et de folie ayant une influence sur la machine humaine comme les phases de la lune et la conjonction de certaines planètes. — Enfin, *elle* était éveillée et très-éveillée, lorsque mon ame se débarrassa elle-même des liens du sommeil.

Depuis long-tems celle-ci partageait confusément les sensations de l'*autre*, mais elle était encore embarrassée dans les crêpes de la nuit et du sommeil; et ces crêpes lui semblaient transformés

en gazes, en linons, en toile des Indes. — Ma pauvre ame était donc comme empaquetée dans tout cet attirail, et le dieu du sommeil, pour la retenir plus fortement dans son empire, ajoutait à ses liens des tresses de cheveux blonds en désordre, des nœuds de rubans, des colliers de perles : c'était une pitié pour qui l'aurait vue se débattre dans ces filets.

L'agitation de la plus noble partie de moi-même se communiquait à l'autre, et celle-ci à son tour agissait puissamment sur mon ame. — J'étais parvenu tout entier à un état difficile à décrire, lorsqu'enfin mon ame, soit par sagacité, soit par hasard, trouva la manière de se délivrer des gazes qui la suffoquaient.

Je ne sais si elle rencontra une ouverture, ou si elle s'avisa tout simplement de les relever, ce qui est plus naturel; le fait est qu'elle trouva l'issue du labyrinthe. Les tresses de cheveux en désordre étaient toujours là; mais ce n'était plus un *obstacle*, c'était plutôt un *moyen*: mon ame le saisit, comme un homme qui se noie s'accroche aux herbes du rivage; mais le collier de perles se rompit dans l'action, et les perles se défilant roulèrent sur le sofa, et de là sur le parquet de Mme de *Hautcastel;* car mon ame, par une bizarrerie dont il serait difficile de rendre raison, s'imaginait être chez cette dame : un gros bouquet de violettes tomba par terre, et mon ame, s'éveillant alors, rentra chez elle,

amenant à sa suite la raison et la réalité. Comme on l'imagine, elle désapprouva fortement tout ce qui s'était passé en son absence ; et c'est ici que commence le dialogue qui fait le sujet de ce chapitre.

Jamais mon ame n'avait été si mal reçue. Les reproches qu'elle s'avisa de faire dans ce moment critique achevèrent de brouiller le ménage : ce fut une révolte, une insurrection formelle.

« Quoi donc ! dit mon ame, c'est ainsi » que, pendant mon absence, au lieu de » réparer vos forces par un sommeil pai- » sible, et vous rendre par-là plus pro- » pre à exécuter mes ordres, vous vous » avisez *insolemment* (le terme était un » peu fort) de vous livrer à des trans-

» ports que ma volonté n'a pas sanc-
» tionnés ? »

Peu accoutumée à ce ton de hauteur, l'*autre* lui repartit en colère :

« Il vous sied bien, MADAME (pour
» éloigner de la discussion toute idée de
» familiarité), il vous sied bien de vous
» donner des airs de décence et de vertu !
» Eh ! n'est-ce pas aux écarts de votre
» imagination et à vos extravagantes
» idées que je dois tout ce qui vous dé-
» plaît en moi ? Pourquoi n'étiez-vous
» pas là ? — Pourquoi auriez-vous le droit
» de jouir sans moi, dans les fréquens
» voyages que vous faites toute seule ? —
» Ai-je jamais désapprouvé vos séances
» dans l'empyrée ou dans les Champs-
» Élysées, vos conversations avec les in-

» telligences, vos spéculations profondes
» (un peu de raillerie, comme on voit),
» vos châteaux en Espagne, vos sys-
» tèmes sublimes? Et je n'aurais pas le
» droit, lorsque vous m'abandonnez
» ainsi, de jouir des bienfaits que m'ac-
» corde la nature, et des plaisirs qu'elle
» me présente? »

Mon ame, surprise de tant de vivacité et d'éloquence, ne savait que répondre. — Pour arranger l'affaire, elle entreprit de couvrir du voile de la bienveillance les reproches qu'*elle* venait de se permettre; et, afin de ne pas avoir l'air de faire les premiers pas vers la réconciliation, elle imagina de prendre aussi le ton de cérémonie. — « MADAME, » dit-elle à son tour avec une cordialité affec-

tée... — (Si le lecteur a trouvé ce mot déplacé lorsqu'il s'adressait à mon ame, que dira-t-il maintenant, pour peu qu'il veuille se rappeler le sujet de la dispute? — Mon ame ne sentit point l'extrême ridicule de cette façon de parler, tant la passion obscurcit l'intelligence!) — « Madame, dit-elle donc, je vous as-
» sure que rien ne me ferait autant de
» plaisir que de vous voir jouir de tous
» les plaisirs dont votre nature est sus-
» ceptible, quand même je ne les par-
» tagerais pas, si ces plaisirs ne vous
» étaient pas nuisibles, et s'ils n'alté-
» raient pas l'harmonie qui... » Ici mon ame fut interrompue vivement : — « Non, non, je ne suis point la dupe de
» votre bienveillance supposée : — le

» séjour forcé que nous faisons ensemble
» dans cette chambre où nous voya-
» geons; la blessure que j'ai reçue, qui
» a failli me détruire, et qui saigne en-
» core; — tout cela n'est-il pas le fruit
» de votre orgueil extravagant et de vos
» préjugés barbares? Mon bien-être et
» mon existence même sont comptés
» pour rien, lorsque vos passions vous
» entraînent, — et vous prétendez vous
» intéresser à moi, et vos reproches
» viennent de votre amitié? »

Mon ame vit bien qu'elle ne jouait pas le meilleur rôle dans cette occasion; — elle commençait d'ailleurs à s'apercevoir que la chaleur de la dispute en avait supprimé la cause, et profitant de la circonstance pour faire une diversion :

« *Faites du café,* » dit-elle à *Joannetti* qui entrait dans la chambre. — Le bruit des tasses attirant toute l'attention de l'*insurgente,* dans l'instant elle oublia tout le reste. C'est ainsi qu'en montrant un hochet aux enfans, on leur fait oublier les fruits malsains qu'ils demandent en trépignant.

Je m'assoupis insensiblement pendant que l'eau chauffait. — Je jouissais de ce plaisir charmant dont j'ai entretenu mes lecteurs, et qu'on éprouve lorsqu'on se sent dormir. Le bruit agréable que faisait *Joannetti,* en frappant de la cafetière sur le chenet, retentissait sur mon cerveau et faisait vibrer toutes mes fibres sensitives, comme l'ébranlement d'une corde de harpe fait résonner les octaves.

— Enfin, je vis comme une ombre devant moi ; j'ouvris les yeux, c'était *Joannetti*.— Ah ! quel parfum ! quelle agréable surprise ! Du café ! de la crême ! une pyramide de pain grillé ! — Bon lecteur, déjeune avec moi.

CHAPITRE XL.

Quel riche trésor de jouissances la bonne nature a livré aux hommes dont le cœur sait jouir ! et quelle variété dans ces jouissances ! Qui pourra compter leurs nuances innombrables dans les divers individus et dans les différens âges de la vie ? — Le souvenir confus de celles

de mon enfance me fait encore tressaillir. Essaierai-je de peindre celle qu'éprouve le jeune homme dont le cœur commence à brûler de tous les feux du sentiment? Dans cet âge heureux où l'on ignore encore jusqu'au nom de l'intérêt, de l'ambition, de la haine, et de toutes les passions honteuses qui dégradent et tourmentent l'humanité; durant cet âge, hélas! trop court, le soleil brille d'un éclat qu'on ne lui retrouve plus dans le reste de la vie. L'air est plus pur; — les fontaines sont plus limpides et plus fraîches; — la nature a des aspects, les bocages ont des sentiers qu'on ne retrouve plus dans l'âge mûr. Dieux! quels parfums envoient ces fleurs! que ces fruits sont déli-

cieux ! de quelles couleurs se pare l'aurore ! — Toutes les femmes sont aimables et fidèles ; tous les hommes sont bons, généreux et sensibles : partout on rencontre la cordialité, la franchise et le désintéressement : il n'existe dans la nature que des fleurs, des vertus et des plaisirs.

Le trouble de l'amour, l'espoir du bonheur n'inondent-ils pas notre cœur de sensations aussi vives que variées ?

Le spectacle de la nature et sa contemplation dans l'ensemble et les détails ouvrent devant la raison une immense carrière de jouissances. Bientôt l'imagination, planant sur cet océan de plaisirs, en augmente le nombre et l'intensité ; les sensations diverses s'unis-

sent et se combinent pour en former de nouvelles ; les rêves de la gloire se mêlent aux palpitations de l'amour ; la bienfaisance marche à côté de l'amour-propre qui lui tend la main ; la mélancolie vient de tems en tems jeter sur nous son crêpe solennel, et changer nos larmes en plaisirs. — Enfin, les perceptions de l'esprit, les sensations du cœur, les souvenirs même des sens sont, pour l'homme, des sources inépuisables de plaisirs et de bonheur. — Qu'on ne s'étonne donc point que le bruit que faisait *Joannetti*, en frappant de la cafetière sur le chenet, et l'aspect imprévu d'une tasse de crême, aient fait sur moi une impression si vive et si agréable.

CHAPITRE XLI.

Je mis aussitôt mon *habit de voyage*, après l'avoir examiné avec un œil de complaisance; et ce fut alors que je résolus de faire un chapitre *ad hoc*, pour le faire connaître au lecteur. La forme et l'utilité de ces habits étant assez gé-

néralement connues, je traiterai plus particulièrement de leur influence sur l'esprit des voyageurs. — Mon habit de voyage pour l'hiver est fait de l'étoffe la plus chaude et la plus moelleuse qu'il m'ait été possible de trouver : il m'enveloppe entièrement de la tête aux pieds; et, lorsque je suis dans mon fauteuil, les mains dans mes poches, et la tête enfoncée dans le collet de l'habit, je ressemble à la statue de *Visnou* sans pieds et sans mains, qu'on voit dans les pagodes des Indes.

On taxera, si l'on veut, de préjugé l'influence que j'attribue aux habits de voyage sur les voyageurs ; ce que je puis dire de certain, à cet égard, c'est qu'il me paraîtrait aussi ridicule d'avancer

d'un seul pas mon voyage autour de ma chambre, revêtu de mon uniforme, et l'épée au côté, que de sortir et d'aller dans le monde en robe de chambre. — Lorsque je me vois ainsi habillé, suivant toutes les rigueurs de la pragmatique, non seulement je ne serais pas à même de continuer mon voyage, mais je crois que je ne serais pas même en état de lire ce que j'en ai écrit jusqu'à présent, et moins encore de le comprendre.

Mais cela vous étonne-t-il? Ne voit-on pas tous les jours des personnes qui se croient malades, parce qu'elles ont la barbe longue, ou parce que quelqu'un s'avise de leur trouver l'air malade et de le dire? Les vêtemens ont tant

d'influence sur l'esprit des hommes, qu'il est des valétudinaires qui se trouvent beaucoup mieux, lorsqu'ils se voient en habit neuf et en perruque poudrée : on en voit qui trompent ainsi le public et eux-mêmes par une parure soutenue ; — ils meurent un beau matin, tout coiffés, et leur mort frappe tout le monde.

On oubliait quelquefois de faire avertir plusieurs jours d'avance le comte de..... qu'il devait monter la garde : — un caporal allait l'éveiller de grand matin, le jour même où il devait la monter, et lui annoncer cette triste nouvelle ; mais l'idée de se lever tout de suite, de mettre ses guêtres et de sortir ainsi, sans y avoir pensé la veille, le troublait

tellement, qu'il aimait mieux faire dire qu'il était malade, et ne pas sortir de chez lui. Il mettait donc sa robe de chambre et renvoyait le perruquier; cela lui donnait un air pâle, malade, qui alarmait sa femme et toute la famille. — Il se trouvait réellement lui-même *un peu défait* ce jour-là.

Il le disait à tout le monde, un peu pour soutenir gageure, un peu aussi parce qu'il croyait l'être tout de bon. — Insensiblement l'influence de la robe de chambre opérait; les bouillons qu'il avait pris, bon gré, mal gré, lui causaient des nausées; bientôt les parens et les amis envoyaient demander des nouvelles : il n'en fallait pas tant pour le mettre décidément au lit.

Le soir, le docteur *Ranson*[1] lui trouvait le pouls *concentré*, et ordonnait la saignée pour le lendemain. Si le service avait duré un mois de plus, c'en était fait du malade.

Qui pourra douter de l'influence des habits de voyage sur les voyageurs, lorsqu'on réfléchira que le pauvre comte de..... pensa plus d'une fois faire le voyage de l'autre monde pour avoir mis mal à propos sa robe de chambre dans celui-ci ?

[1] Médecin fort connu à Turin lorsque ce chapitre fut écrit.

CHAPITRE XLII.

J'ÉTAIS assis près de mon feu, après dîner, plié dans mon *habit de voyage*, et livré volontairement à toute son influence en attendant l'heure du départ, lorsque les vapeurs de la digestion, se portant à mon cerveau, obstruèrent tel-

lement les passages par lesquels les idées s'y rendent en venant des sens, que toute communication se trouva interceptée; et de même que mes sens ne transmettaient plus aucune idée à mon cerveau, celui-ci, à son tour, ne pouvait plus envoyer le fluide électrique qui les anime, et avec lequel l'ingénieux docteur *Valli* ressuscite des grenouilles mortes.

On concevra facilement, après avoir lu ce préambule, pourquoi ma tête tomba sur ma poitrine, et comment les muscles du pouce et de l'index de ma main droite, n'étant plus irrités par ce fluide, se relâchèrent au point qu'un volume des œuvres du marquis *Caraccioli*, que je tenais serré entre ces deux

doigts, m'échappa sans que je m'en aperçusse, et tomba sur le foyer.

Je venais de recevoir des visites, et ma conversation avec les personnes qui étaient sorties avait roulé sur la mort du fameux médecin *Cigna*, qui venait de mourir, et qui était universellement regretté : il était savant, laborieux, bon physicien et fameux botaniste. — Le mérite de cet homme habile occupait ma pensée : et cependant, me disais-je, s'il m'était permis d'évoquer les ames de tous ceux qu'il peut avoir fait passer dans l'autre monde, qui sait si sa réputation ne souffrirait pas quelque échec?

Je m'acheminais insensiblement à une dissertation sur la médecine et sur

les progrès qu'elle a faits depuis *Hippocrate*. — Je me demandais si les personnages fameux de l'antiquité qui sont morts dans leur lit, comme *Périclès*, *Platon*, la célèbre *Aspasie*, et *Hippocrate* lui-même, étaient morts comme des gens ordinaires, d'une fièvre putride, inflammatoire ou vermineuse; si on les avait saignés et bourrés de remèdes?

Dire pourquoi je songeai à ces quatre personnages plutôt qu'à d'autres, c'est ce qui ne me serait pas possible. — Qui peut rendre raison d'un songe? — Tout ce que je puis dire, c'est que ce fut mon ame qui évoqua le docteur de Cos, celui de Turin, et le fameux homme d'état qui fit de si belles choses et de si grandes fautes.

Mais, pour son élégante amie, j'avoue humblement que ce fut l'*autre* qui lui fit signe.—Cependant, quand j'y pense, je serais tenté d'éprouver un petit mouvement d'orgueil; car il est clair que, dans ce songe, la balance en faveur de la raison était de quatre contre un. — C'est beaucoup pour un militaire de mon âge.

Quoi qu'il en soit, pendant que je me livrais à ces réflexions, mes yeux achevèrent de se fermer, et je m'endormis profondément; mais, en fermant les yeux, l'image des personnages auxquels j'avais pensé demeura peinte sur cette toile fine qu'on appelle *mémoire*, et ces images, se mêlant dans mon cerveau avec l'idée de l'évocation des

morts, je vis bientôt arriver à la file *Hippocrate*, *Platon*, *Périclès*, *Aspasie*, et le docteur *Cigna* avec sa perruque.

Je les vis tous s'asseoir sur les siéges encore rangés autour du feu ; *Périclès* seul resta debout pour lire les gazettes.

« Si les découvertes dont vous me » parlez étaient vraies, disait *Hippocrate* » au docteur, et si elles avaient été aussi » utiles à la médecine que vous le pré- » tendez, j'aurais vu diminuer le nom- » bre des hommes qui descendent chaque » jour dans le royaume sombre, et dont » la liste commune, d'après les registres » de *Minos*, que j'ai vérifiés moi-même, » est constamment la même qu'autre- » fois. »

Le docteur *Cigna* se tourna vers moi :

« Vous avez sans doute ouï parler de ces » découvertes ? me dit-il ; vous con- » naissez celle d'*Harvey* sur la circula- » tion du sang ; celle de l'immortel » *Spallanzani* sur la digestion, dont » nous connaissons maintenant tout le » mécanisme ; » — et il fit un long détail de toutes les découvertes qui ont trait à la médecine, et de la foule de remèdes qu'on doit à la chimie ; il fit enfin un discours académique en faveur de la médecine moderne.

« Croirai-je, lui répondis-je alors, » que ces grands hommes ignorent tout » ce que vous venez de leur dire, et que » leur ame, dégagée des entraves de la » matière, trouve quelque chose d'obs- » cur dans toute la nature ? — Ah !

» quelle est votre erreur! s'écria le *proto-*
» *médecin*[1] du Péloponèse ; les mystères
» de la nature sont cachés aux morts
» comme aux vivans ; celui qui a créé
» et qui dirige tout sait lui seul le
» grand secret auquel les hommes s'ef-
» forcent en vain d'atteindre : voilà ce
» que nous apprenons de certain sur les
» bords du Styx ; et, croyez-moi, ajou-
» ta-t-il en adressant la parole au doc-
» teur, dépouillez-vous de ce reste d'es-
» prit de corps, que vous avez apporté
» du séjour des mortels ; et, puisque
» les travaux de mille générations et
» toutes les découvertes des hommes

[1] Titre fort connu dans la législation du roi de Sardaigne, ce qui forme ici une plaisanterie purement locale.

» n'ont pu alonger d'un seul instant leur
» existence; puisque *Caron* passe chaque
» jour dans sa barque une égale quan-
» tité d'ombres, ne nous fatiguons plus
» à défendre un art qui, chez les morts
» où nous sommes, ne serait pas même
» utile aux médecins. » Ainsi parla le fameux *Hippocrate*, à mon grand étonnement.

Le docteur *Cigna* sourit; et, comme les esprits ne sauraient se refuser à l'évidence, ni taire la vérité, non seulement il fut de l'avis d'*Hippocrate*, mais il avoua même, en rougissant à la manière des intelligences, qu'il s'en était toujours douté.

Périclès, qui s'était approché de la fenêtre, fit un grand soupir, dont je de-

vinai la cause. Il lisait un numéro du *Moniteur,* qui annonçait la décadence des arts et des sciences; il voyait des savans illustres quitter leurs sublimes spéculations pour inventer de nouveaux crimes; et il frémissait d'entendre une horde de cannibales se comparer aux héros de la généreuse Grèce, en faisant périr sur l'échafaud, sans honte et sans remords, des vieillards vénérables, des femmes, des enfans, et commettant de sang-froid les crimes les plus atroces et les plus inutiles.

Platon, qui avait écouté sans rien dire notre conversation, la voyant tout-à-coup terminée d'une manière inattendue, prit la parole à son tour. — « Je » conçois, nous dit-il, comment les

» découvertes qu'ont faites vos grands
» hommes dans toutes les branches de
» la physique sont inutiles à la méde-
» cine, qui ne pourra jamais changer le
» cours de la nature qu'aux dépens de la
» vie des hommes; mais il n'en sera pas
» de même sans doute des recherches
» qu'on a faites sur la politique. Les
» découvertes de *Locke* sur la nature de
» l'esprit humain, l'invention de l'im-
» primerie, les observations accumu-
» lées tirées de l'histoire, tant de livres
» profonds qui ont répandu la science
» jusque parmi le peuple; — tant de
» merveilles enfin auront sans doute
» contribué à rendre les hommes meil-
» leurs, et cette république heureuse
» et sage que j'avais imaginée, et que

» le siècle dans lequel je vivais m'avait
» fait regarder comme un songe impra-
» ticable, existe sans doute aujourd'hui
» dans le monde? » — A cette demande, l'honnête docteur baissa les yeux, et ne répondit que par ses larmes; puis, comme il les essuyait avec son mouchoir, il fit involontairement tourner sa perruque, de manière qu'une partie de son visage en fut cachée. — « Dieux immor-
» tels! dit *Aspasie* en poussant un cri
» perçant, quelle étrange figure! est-ce
» donc une découverte de vos grands
» hommes qui vous a fait imaginer de
» vous coiffer ainsi avec le crâne d'un
» autre? »

Aspasie, que les dissertations des philosophes faisaient bâiller, s'était em-

parée d'un journal des modes qui était sur la cheminée, et qu'elle feuilletait depuis quelque tems, lorsque la perruque du médecin lui fit faire cette exclamation; et, comme le siége étroit et chancelant sur lequel elle était assise était fort incommode pour elle, elle avait placé sans façon ses deux jambes nues, ornées de bandelettes, sur la chaise de paille qui se trouvait entre elle et moi, et s'appuyait du coude sur une des larges épaules de *Platon*.

« Ce n'est point un crâne, lui répon-
» dit le docteur, en prenant sa perruque
» et la jetant au feu; c'est une perruque,
» mademoiselle; et je ne sais pour-
» quoi je n'ai pas jeté cet ornement ri-
» dicule dans les flammes du Tartare

» lorsque j'arrivai parmi vous : mais les » ridicules et les préjugés sont si fort » inhérens à notre misérable nature, » qu'ils nous suivent encore quelque » tems au-delà du tombeau. » — Je prenais un plaisir singulier à voir le docteur abjurer ainsi tout à la fois sa médecine et sa perruque.

« Je vous assure, lui dit *Aspasie*, que » la plupart des coiffures qui sont repré- » sentées dans le cahier que je feuillette » mériteraient le même sort que la vôtre, » tant elles sont extravagantes ! » — La belle Athénienne s'amusait extrêmement à parcourir ces estampes, et s'étonnait avec raison de la variété et de la bizarrerie des ajustemens modernes. Une figure entr'autres la frappa : c'était

celle d'une jeune dame, représentée avec une coiffure des plus élégantes, et qu'*Aspasie* trouva seulement un peu trop haute; mais la pièce de gaze qui couvrait la gorge était d'une ampleur si extraordinaire, qu'à peine apercevait-on la moitié du visage. *Aspasie*, ne sachant pas que ces formes prodigieuses n'étaient que l'ouvrage de l'amidon, ne put s'empêcher de témoigner un étonnement qui aurait redoublé en sens inverse, si la gaze eût été transparente.

« Mais apprenez-nous, dit-elle, pour-
» quoi les femmes d'aujourd'hui sem-
» blent plutôt avoir des habillemens
» pour se cacher que pour se vêtir : à
» peine laissent-elles apercevoir leur

» visage, auquel seul on peut recon-
» naître leur sexe, tant les formes de
» leur corps sont défigurées par les plis
» bizarres des étoffes! De toutes les fi-
» gures qui sont représentées dans ces
» feuilles, aucune ne laisse à découvert
» la gorge, les bras et les jambes : com-
» ment vos jeunes guerriers n'ont-ils
» pas tenté de détruire une semblable
» coutume? Apparemment, ajouta-t-elle,
» la vertu des femmes d'aujourd'hui,
» qui se montre dans tous leurs habil-
» lemens, surpasse de beaucoup celle
» de mes contemporaines? » — En finis-
sant ces mots, *Aspasie* me regardait et
semblait me demander une réponse. —
Je feignis de ne m'en pas apercevoir;
— et, pour me donner un air de distrac-

tion, je poussai sur la braise, avec les pincettes, les restes de la perruque du docteur qui avaient échappé à l'incendie. — M'apercevant ensuite qu'une des bandelettes qui serraient le brodequin d'*Aspasie* était dénouée : « Permettez, » lui dis-je, charmante personne; » — et, en parlant ainsi, je me baissai vivement, portant les mains vers la chaise, où je croyais voir ces deux jambes qui firent jadis extravaguer de grands philosophes.

Je suis persuadé que, dans ce moment, je touchais au véritable somnambulisme, car le mouvement dont je parle fut très-réel; mais *Rosine*, qui reposait en effet sur la chaise, prit ce mouvement pour elle; et, sautant légè-

rement dans mes bras, elle replongea dans les enfers les ombres fameuses évoquées par mon habit de voyage.

Charmant pays de l'imagination, toi que l'Être bienfaisant par excellence a livré aux hommes pour les consoler de la réalité, il faut que je te quitte. — C'est aujourd'hui que certaines personnes, dont je dépends, prétendent me rendre ma liberté, comme s'ils me l'avaient enlevée! comme s'il était en leur pouvoir de me la ravir un seul instant, et de m'empêcher de parcourir à mon gré le vaste espace toujours ouvert devant moi! — Ils m'ont défendu de

parcourir une ville, un point; mais ils m'ont laissé l'univers entier : l'immensité et l'éternité sont à mes ordres.

C'est aujourd'hui donc que je suis libre, ou plutôt que je vais rentrer dans les fers! Le joug des affaires va de nouveau peser sur moi; je ne ferai plus un pas qui ne soit mesuré par la bienséance et le devoir. — Heureux encore si quelque déesse capricieuse ne me fait pas oublier l'un et l'autre, et si j'échappe à cette nouvelle et dangereuse captivité!

Eh! que ne me laissait-on achever mon voyage! Était-ce donc pour me punir qu'on m'avait relégué dans ma chambre? — dans cette contrée délicieuse, qui renferme tous les biens et

toutes les richesses du monde ? Autant vaudrait exiler une souris dans un grenier.

Cependant jamais je ne me suis aperçu plus clairement que je suis *double*. — Pendant que je regrette mes jouissances imaginaires, je me sens consolé par force : une puissance secrète m'entraîne ; — elle me dit que j'ai besoin de l'air et du ciel, et que la solitude ressemble à la mort. — Me voilà paré ; — ma porte s'ouvre ; — j'erre sous les spacieux portiques de la rue du Pô ; — mille fantômes agréables voltigent devant mes yeux. — Oui, voilà bien cet hôtel, — cette porte, — cet escalier ; — je tressaille d'avance.

C'est ainsi qu'on éprouve un avant-

goût acide, lorsqu'on coupe un citron pour le manger.

O ma bête, ma pauvre bête, prends garde à toi !

FIN DU VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE.

EXPÉDITION

NOCTURNE

AUTOUR DE MA CHAMBRE.

EXPÉDITION NOCTURNE

AUTOUR

DE MA CHAMBRE.

CHAPITRE PREMIER.

Pour jeter quelque intérêt sur la nouvelle chambre dans laquelle j'ai fait une expédition nocturne, je dois apprendre aux curieux comment elle m'était tombée en partage. Continuellement distrait de mes occupations dans la maison bruyante que j'habitais, je me propo-

sais depuis long-tems de me procurer dans le voisinage une retraite plus solitaire, lorsqu'un jour, en parcourant une notice biographique sur M. de Buffon, j'y lus que cet homme célèbre avait choisi dans ses jardins un pavillon isolé qui ne contenait aucun autre meuble qu'un fauteuil et le bureau sur lequel il écrivait, ni aucun autre ouvrage que le manuscrit auquel il travaillait.

Les chimères dont je m'occupe offrent tant de disparate avec les travaux immortels de M. de Buffon, que la pensée de l'imiter, même en ce point, ne me serait sans doute jamais venue à l'esprit, sans un accident qui m'y détermina. Un domestique, en ôtant la poussière des meubles, crut en voir beaucoup

sur un tableau peint au pastel que je venais de terminer, et l'essuya si bien avec un linge, qu'il parvint en effet à le débarrasser de toute la poussière que j'y avais arrangée avec beaucoup de soin. Après m'être mis fort en colère contre cet homme, qui était absent, et ne lui avoir rien dit quand il revint, suivant mon habitude, je me mis aussitôt en campagne, et je rentrai chez moi avec la clef d'une petite chambre que j'avais louée au cinquième étage, dans la rue *de la Providence*. J'y fis transporter dans la même journée les matériaux de mes occupations favorites, et j'y passai dans la suite la plus grande partie de mon tems, à l'abri du fracas domestique et des nettoyeurs de

tableaux. Les heures s'écoulaient pour moi comme des minutes dans ce réduit isolé, et plus d'une fois mes rêveries m'y ont fait oublier l'heure du dîner.

O douce solitude! j'ai connu les charmes dont tu enivres tes amans. Malheur à celui qui ne peut être seul un jour de sa vie, sans éprouver le tourment de l'ennui, et qui préfère, s'il le faut, converser avec des sots plutôt qu'avec lui-même!

Je l'avouerai toutefois, j'aime la solitude dans les grandes villes; mais, à moins que d'y être forcé par quelque circonstance grave, comme un voyage autour de ma chambre, je ne veux être ermite que le matin : le soir, j'aime à revoir des faces humaines. Les incon-

véniens de la vie sociale et ceux de la solitude se détruisent ainsi mutuellement, et ces deux modes d'existence s'embellissent l'un par l'autre.

Cependant l'inconstance et la fatalité des choses de ce monde sont telles, que la vivacité même des plaisirs dont je jouissais dans ma nouvelle demeure aurait dû me faire prévoir combien ils seraient de courte durée. La révolution française, qui débordait de toutes parts, venait de surmonter les Alpes, et se précipitait sur l'Italie. Je fus entraîné par la première vague jusqu'à Bologne : je gardai mon ermitage, dans lequel je fis transporter tous mes meubles, jusqu'à des tems plus heureux. J'étais depuis quelques années sans patrie ; j'ap-

pris un beau matin que j'étais sans emploi. Après une année passée tout entière à voir des hommes et des choses que je n'aimais guère, et à désirer des choses et des hommes que je ne voyais plus, je revins à Turin. Il fallait prendre un parti. Je sortis de l'auberge de la *Bonne-Femme*, où j'étais débarqué, dans l'intention de rendre la petite chambre au propriétaire, et de me défaire de mes meubles.

En rentrant dans mon ermitage, j'éprouvai des sensations difficiles à décrire : tout y avait conservé l'ordre, c'est-à-dire le désordre, dans lequel je l'avais laissé : les meubles entassés contre les murs avaient été mis à l'abri de la poussière par la hauteur du gîte; mes

plumes étaient encore dans l'encrier desséché, et je trouvai sur la table une lettre commencée.

Je suis encore chez moi, me dis-je, avec une véritable satisfaction. Chaque objet me rappelait quelque événement de ma vie, et ma chambre était tapissée de souvenirs. Au lieu de retourner à l'auberge, je pris la résolution de passer la nuit au milieu de mes propriétés : j'envoyai prendre ma valise, et je fis en même tems le projet de partir le lendemain, sans prendre congé ni conseil de personne, m'abandonnant sans réserve à la Providence.

CHAPITRE II.

Tandis que je faisais ces réflexions, et tout en me glorifiant d'un plan de voyage bien combiné, le tems s'écoulait, et mon domestique ne revenait point. C'était un homme que la nécessité m'avait fait prendre à mon service

depuis quelques semaines, et sur la fidélité duquel j'avais conçu des soupçons. L'idée qu'il pouvait m'avoir emporté ma valise s'était à peine présentée à moi, que je courus à l'auberge : il était tems. Comme je tournais le coin de la rue où se trouve l'hôtel de la *Bonne-Femme*, je le vis sortir précipitamment de la porte, précédé d'un porte-faix chargé de ma valise. Il s'était chargé lui-même de ma cassette, et, au lieu de tourner de mon côté, il s'acheminait à gauche dans une direction opposée à celle qu'il devait tenir. Son intention devenait manifeste. Je le joignis aisément, et, sans lui rien dire, je marchai quelque tems à côté de lui, avant qu'il s'en aperçût. Si l'on voulait pein-

dre l'expression de l'étonnement et de l'effroi, portée au plus haut degré sur la figure humaine, il en aurait été le modèle parfait, lorsqu'il me vit à ses côtés. J'eus tout le loisir d'en faire l'étude; car il était si déconcerté de mon apparition inattendue et du sérieux avec lequel je le regardais, qu'il continua de marcher quelque tems avec moi sans proférer une parole, comme si nous avions été à la promenade ensemble. Enfin il balbutia le prétexte d'une affaire dans la rue *Grand-Doire;* mais je le remis dans le bon chemin, et nous revînmes à la maison où je le congédiai.

Ce fut alors seulement que je me proposai de faire un nouveau voyage

dans ma chambre, pendant la dernière nuit que je devais y passer, et je m'occupai à l'instant même des préparatifs.

CHAPITRE III.

Depuis long-tems je désirais revoir le pays que j'avais parcouru jadis si délicieusement, et dont la description ne me paraissait pas complète. Quelques amis qui l'avaient goûtée me sollicitaient de la continuer, et je m'y serais

décidé plus tôt sans doute, si je n'avais pas été séparé de mes compagnons de voyage. Je rentrais à regret dans la carrière. Hélas ! j'y rentrais seul. J'allais voyager sans mon cher Joannetti et sans l'aimable Rosine. Ma première chambre elle-même avait subi la plus désastreuse révolution ; que dis-je ? elle n'existait plus. Son enceinte faisait alors partie d'une horrible masure noircie par les flammes, et toutes les inventions meurtrières de la guerre s'étaient réunies pour la détruire de fond en comble [1]. Le mur, auquel était suspendu le portrait

[1] Cette chambre était située dans la citadelle de Turin, et ce nouveau voyage fut entrepris quelque tems après la prise de cette place par les Austro-Russes.

de Mme de Hautcastel, avait été percé par une bombe. Enfin, si heureusement je n'avais pas fait mon voyage avant cette catastrophe, les savans de nos jours n'auraient jamais eu connaissance de cette chambre remarquable. C'est ainsi que, sans les observations d'Hipparque, ils ignoreraient aujourd'hui qu'il existait jadis une étoile de plus dans les Pléiades, qui est disparue depuis ce fameux astronome.

Déjà, forcé par les circonstances, j'avais depuis quelque tems abandonné ma chambre et transporté mes pénates ailleurs. Le malheur n'est pas grand, dira-t-on. Mais comment remplacer Joannetti et Rosine? Ah! cela n'est pas possible. Joannetti m'était devenu si

nécessaire que sa perte ne sera jamais réparée pour moi. Qui peut, au reste, se flatter de vivre toujours avec les personnes qu'il chérit? Semblable à ces essaims de moucherons que l'on voit tourbillonner dans les airs pendant les belles soirées d'été, les hommes se rencontrent par hasard et pour bien peu de tems. Heureux encore si, dans leur mouvement rapide, aussi adroits que les moucherons, ils ne se rompent pas la tête les uns contre les autres!

Je me couchais un soir. Joannetti me servait avec son zèle ordinaire et paraissait même plus attentif. Lorsqu'il emporta la lumière, je jetai les yeux sur lui, et je vis une altération marquée sur sa physionomie. Devais-je croire cepen-

dant que le pauvre Joannetti me servait pour la dernière fois ? Je ne tiendrai point le lecteur dans une incertitude plus cruelle que la vérité. Je préfère lui dire sans ménagement que Joannetti se maria dans la nuit même, et me quitta le lendemain.

Mais qu'on ne l'accuse pas d'ingratitude pour avoir quitté son maître si brusquement. Je savais son intention depuis long-tems, et j'avais eu tort de m'y opposer. Un officieux vint de grand matin chez moi pour me donner cette nouvelle, et j'eus le loisir, avant de revoir Joannetti, de me mettre en colère et de m'apaiser, ce qui lui épargna les reproches auxquels il s'attendait. Avant d'entrer dans ma chambre, il affecta de

parler haut à quelqu'un depuis la galerie, pour me faire croire qu'il n'avait pas peur; et, s'armant de toute l'effronterie qui pouvait entrer dans une bonne ame comme la sienne, il se présenta d'un air déterminé. Je lus à l'instant sur sa figure tout ce qui se passait dans son ame, et je ne lui en sus pas mauvais gré. Les mauvais plaisans de nos jours ont tellement effrayé les bonnes gens sur ces dangers du mariage, qu'un nouveau marié ressemble souvent à un homme qui vient de faire une chute épouvantable, sans se faire aucun mal, et qui est à la fois troublé de frayeur et de satisfaction, ce qui lui donne un air ridicule. Il n'était donc pas étonnant que les actions de mon fidèle serviteur se

ressentissent de la bizarrerie de sa situation.

« Te voilà donc marié, mon cher » Joannetti? » lui dis-je en riant. Il ne s'était précautionné que contre ma colère, en sorte que tous ses préparatifs furent perdus. Il retomba tout-à-coup dans son assiette ordinaire, et même un peu plus bas, car il se mit à pleurer. « Que voulez-vous, monsieur? me dit-il » d'une voix altérée; j'avais donné ma » parole. — Eh morbleu! tu as bien » fait, mon ami; puisses-tu être content » de ta femme et surtout de toi-même! » puisses-tu avoir des enfans qui te res- » semblent! Il faudra donc nous sépa- » rer! — Oui, monsieur, nous comptons » aller nous établir à Asti. — Et quand

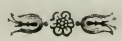
» veux-tu me quitter ? » Ici Joannetti baissa les yeux d'un air embarrassé, et répondit de deux tons plus bas : « Ma » femme a trouvé un voiturier de son » pays qui retourne avec sa voiture vide, » et qui part aujourd'hui. Ce serait une » belle occasion ; mais... cependant... » ce sera quand il plaira à monsieur..., » quoiqu'une semblable occasion se re- » trouverait difficilement. — Eh quoi ! » si tôt ? » lui dis-je. Un sentiment de regret et d'affection, mêlé d'une forte dose de dépit, me fit garder un instant le silence. « Non certainement, lui ré- » pondis-je assez durement, je ne vous » retiendrai point ; partez à l'heure » même, si cela vous arrange. » Joannetti pâlit. « Oui, pars, mon ami, va

» trouver ta femme; sois toujours aussi » bon, aussi honnête que tu l'as été avec » moi. » Nous fîmes quelques arrangemens; je lui dis tristement adieu : il sortit.

Cet homme me servait depuis quinze ans. Un instant nous a séparés. Je ne l'ai plus revu.

Je réfléchissais, en me promenant dans ma chambre, à cette brusque séparation. Rosine avait suivi Joannetti sans qu'il s'en aperçût. Un quart d'heure après, la porte s'ouvrit; Rosine entra. Je vis la main de Joannetti qui la poussa dans la chambre; la porte se referma, et je sentis mon cœur se serrer..... Il n'entre déjà plus chez moi! — Quelques minutes ont suffi pour rendre étrangers

l'un à l'autre deux vieux compagnons de quinze ans. O triste, triste condition de l'humanité, de ne pouvoir jamais trouver un seul objet stable sur lequel placer la moindre de ses affections !



CHAPITRE IV.

Rosine aussi vivait alors loin de moi. Vous apprendrez sans doute avec quelque intérêt, ma chère Marie, qu'à l'âge de quinze ans elle était encore le plus aimable des animaux, et que la même supériorité d'intelligence, qui la distin-

guait jadis de toute son espèce, lui servit également à supporter le poids de la vieillesse. J'aurais désiré ne m'en point séparer; mais, lorsqu'il s'agit du sort de ses amis, ne doit-on consulter que son plaisir ou son intérêt? L'intérêt de Rosine était de quitter la vie ambulante qu'elle menait avec moi, et de goûter enfin, dans ses vieux jours, un repos que son maître n'espérait plus. Son grand âge m'obligeait à la faire porter. Je crus devoir lui accorder ses invalides. Une religieuse bienfaisante se chargea de la soigner le reste de ses jours, et je sais que, dans cette retraite, elle a joui de tous les avantages que ses bonnes qualités, son âge et sa réputation, lui avaient si justement mérités.

Et puisque telle est la nature des hommes, que le bonheur semble n'être pas fait pour eux, puisque l'ami offense son ami sans le vouloir, et que les amans eux-mêmes ne peuvent vivre sans se quereller; enfin puisque, depuis Lycurgue jusqu'à nos jours, tous les législateurs ont échoué dans leurs efforts pour rendre les hommes heureux, j'aurai du moins la consolation d'avoir fait le bonheur d'un chien.

CHAPITRE V.

Maintenant que j'ai fait connaître au lecteur les derniers traits de l'histoire de Joannetti et de Rosine, il ne me reste plus qu'à dire un mot de l'ame et de la bête, pour être parfaitement en règle avec lui. Ces deux personnages, le dernier surtout, ne joueront plus un

rôle aussi intéressant dans mon voyage. Un aimable voyageur, qui a suivi la même carrière que moi [1], prétend qu'ils doivent être fatigués. Hélas! il n'a que trop raison. Ce n'est pas que mon ame ait rien perdu de son activité, autant du moins qu'elle peut s'en apercevoir; mais ses relations avec l'*autre* ont changé. Celle-ci n'a plus la même vivacité dans ses reparties; elle n'a plus.... comment expliquer cela?... J'allais dire la même présence d'esprit, comme si une bête pouvait en avoir! Quoi qu'il en soit, et sans entrer dans une explication embarrassante, je dirai seulement qu'entraîné par la confiance que me té-

[1] *Second Voyage autour de ma Chambre*, par un anonyme, chapitre premier.

moignait la jeune Alexandrine je lui avais écrit une lettre assez tendre, lorsque j'en reçus une réponse polie, mais froide, qui finissait par ces propres termes : « Soyez sûr, monsieur, que je » conserverai toujours pour vous les sen- » timens de l'estime la plus sincère. » Juste ciel ! m'écriai-je aussitôt ; me voilà perdu. Depuis ce jour fatal, je résolus de ne plus mettre en avant mon système de l'ame et de la bête. En conséquence, sans faire de distinction entre ces deux êtres et sans les séparer, je les ferai passer l'un portant l'autre, comme certains marchands leurs marchandises, et je voyagerai en bloc pour éviter tout inconvénient.

CHAPITRE VI.

Il serait inutile de parler des dimensions de ma nouvelle chambre. Elle ressemble si fort à la première qu'on s'y méprendrait au premier coup d'œil, si, par une précaution de l'architecte, le plafond ne s'inclinait obliquement du

côté de la rue, et ne laissait au toit la direction qu'exigent les lois de l'hydraulique pour l'écoulement de la pluie. Elle reçoit le jour par une seule ouverture de deux pieds et demi de large sur quatre pieds de haut, élevée de six à sept pieds environ au-dessus du plancher, et à laquelle on arrive au moyen d'une petite échelle.

L'élévation de ma fenêtre, au-dessus du plancher, est une de ces circonstances heureuses qui peuvent être également dues au hasard ou au génie de l'architecte. Le jour presque perpendiculaire qu'elle répandait dans mon réduit lui donnait un aspect mystérieux. Le temple antique du Panthéon reçoit le jour à peu près de la même manière.

En outre aucun objet extérieur ne pouvait me distraire. Semblable à ces navigateurs qui, perdus sur le vaste océan, ne voient plus que le ciel et la mer, je ne voyais que le ciel et ma chambre, et les objets extérieurs les plus voisins, sur lesquels pouvaient se porter mes regards, étaient la lune, ou l'étoile du matin; ce qui me mettait dans un rapport immédiat avec le ciel, et donnait à mes pensées un vol élevé qu'elles n'auraient jamais eu si j'avais choisi mon logement au rez-de-chaussée.

La fenêtre dont j'ai parlé s'élevait au-dessus du toit et formait la plus jolie lucarne. Sa hauteur sur l'horizon était si grande que, lorsque les premiers rayons du soleil venaient l'éclairer, il

faisait encore sombre dans la rue. Aussi je jouissais d'une des plus belles vues qu'on puisse imaginer. Mais la plus belle vue nous fatigue bientôt lorsqu'on la voit trop souvent; l'œil s'y habitue et l'on n'en fait plus de cas. La situation de ma fenêtre me préservait encore de cet inconvénient, parce que je ne voyais jamais le magnifique spectacle de la campagne de Turin, sans monter quatre ou cinq échelons, ce qui me procurait des jouissances toujours vives parce qu'elles étaient ménagées. Lorsque, fatigué, je voulais me donner une agréable récréation, je terminais ma journée en montant à ma fenêtre.

Au premier échelon, je ne voyais encore que le ciel; bientôt le temple

colossal de Supergue [1] commençait à paraître. La colline de Turin, sur laquelle il repose, s'élevait peu à peu devant moi, couverte de forêts et de riches vignobles, offrant avec orgueil au soleil couchant ses jardins et ses palais, tandis que des habitations simples et modestes semblaient se cacher à moitié dans ses vallons, pour servir de retraite au sage et favoriser ses méditations.

Charmante colline! tu m'as vu souvent rechercher tes retraites solitaires et préférer tes sentiers écartés aux pro-

[1] Ou la Superga, église magnifique élevée par le roi Victor-Amédée Ier, en 1706, pour l'accomplissement du vœu qu'il avait fait à la Vierge, si les Français levaient le siége de Turin. La Superga sert de sépulture aux princes de la maison de Savoie.

menades brillantes de la capitale; tu m'as vu souvent perdu dans tes labyrinthes de verdure, attentif au chant de l'alouette matinale, le cœur plein d'une vague inquiétude et du désir ardent de me fixer pour jamais dans tes vallons enchantés. — Je te salue, colline charmante! tu es peinte dans mon cœur! Puisse la rosée céleste rendre, s'il est possible, tes champs plus fertiles et tes bocages plus touffus! puissent tes habitans jouir en paix de leur bonheur, et tes ombrages leur être favorables et salutaires! puisse enfin ton heureuse terre être toujours le doux asile de la vraie philosophie, de la science modeste, de l'amitié sincère et hospitalière que j'y ai trouvée!

CHAPITRE VII.

Je commençai mon voyage à huit heures du soir précises. Le tems était calme et promettait une belle nuit. J'avais pris mes précautions pour ne pas être dérangé par des visites qui sont très-rares à la hauteur où je logeais, dans les circonstances surtout où je me trouvais alors, et pour rester seul jus-

qu'à minuit. Quatre heures suffisaient amplement à l'exécution de mon entreprise, ne voulant faire pour cette fois qu'une simple excursion autour de ma chambre. Si le premier voyage a duré quarante-trois jours, c'est parce que je n'avais pas été le maître de le faire plus court. Je ne voulus pas non plus m'assujettir à voyager beaucoup en voiture, comme auparavant, persuadé qu'un voyageur pédestre voit beaucoup de choses qui échappent à celui qui court la poste. Je résolus donc d'aller alternativement, et suivant les circonstances, à pied ou à cheval : nouvelle méthode que je n'ai pas encore fait connaître et dont on verra bientôt l'utilité. Enfin je me proposai de prendre des

notes en chemin et d'écrire mes observations, à mesure que je les faisais, pour ne rien oublier.

Afin de mettre de l'ordre dans mon entreprise, et de lui donner une nouvelle chance de succès, je pensai qu'il fallait commencer par composer une épître dédicatoire, et l'écrire en vers pour la rendre plus intéressante. Mais deux difficultés m'embarrassaient et faillirent à m'y faire renoncer, malgré tout l'avantage que j'en pouvais retirer. La première était de savoir à qui j'adresserais l'épître, la seconde comment je m'y prendrais pour faire des vers. Après y avoir mûrement réfléchi, je ne tardai pas à comprendre qu'il était raisonnable de faire premièrement mon épître de

mon mieux, et de chercher ensuite quelqu'un à qui elle pût convenir. Je me mis à l'instant à l'ouvrage, et je travaillai pendant plus d'une heure, sans pouvoir trouver une rime au premier vers que j'avais fait et que je voulais conserver, parce qu'il me paraissait très-heureux. Je me souvins alors fort à propos d'avoir lu quelque part que le célèbre Pope ne composait jamais rien d'intéressant sans être obligé de déclamer long-tems à haute voix, et de s'agiter en tous sens dans son cabinet pour exciter sa verve. J'essayai à l'instant de l'imiter. Je pris les poésies d'Ossian et je les récitai tout haut, en me promenant à grands pas pour me monter à l'enthousiasme.

Je vis en effet que cette méthode exaltait insensiblement mon imagination, et me donnait un sentiment secret de capacité poétique dont j'aurais certainement profité pour composer, avec succès, mon épître dédicatoire en vers, si malheureusement je n'avais oublié l'obliquité du plafond de ma chambre, dont l'abaissement rapide empêcha mon front d'aller aussi avant que mes pieds dans la direction que j'avais prise. Je frappai si rudement de la tête contre cette maudite cloison que le toit de la maison en fut ébranlé : les moineaux qui dormaient sur les tuiles s'envolèrent épouvantés, et le contre-coup me fit reculer de trois pas en arrière.

CHAPITRE VIII.

Tandis que je me promenais ainsi pour exciter ma verve, une jeune et jolie femme, qui logeait au-dessous de moi, étonnée du tapage que je faisais, et, croyant peut-être que je donnais un bal dans ma chambre, députa son mari

pour s'informer de la cause du bruit. J'étais encore tout étourdi de la contusion que j'avais reçue, lorsque la porte s'entr'ouvrit. Un homme âgé, portant un visage mélancolique, avança la tête et promena ses regards curieux dans la chambre. Quand la surprise de me trouver seul lui permit de parler : « Ma » femme a la migraine, monsieur, me » dit-il d'un air fâché. Permettez-moi » de vous faire observer que..... » Je l'interrompis aussitôt, et mon style se ressentit de la hauteur de mes pensées. « Respectable messager de ma belle voi- » sine, lui dis-je dans le langage des » Bardes, pourquoi tes yeux brillent- » ils sous tes épais sourcils, comme » deux météores dans la forêt noire de

» Cromba? Ta belle compagne est un
» rayon de lumière, et je mourrais mille
» fois, plutôt que de vouloir troubler
» son repos; mais ton aspect, ô respec-
» table messager!... ton aspect est som-
» bre comme la voûte la plus reculée de
» la caverne de Carmora, lorsque les
» nuages amoncelés de la tempête ob-
» scurcissent la face de la nuit, et pè-
» sent sur les campagnes silencieuses de
» Morven. »

Le voisin, qui n'avait apparemment jamais lu les poésies d'Ossian, prit mal à propos l'accès d'enthousiasme qui m'animait pour un accès de folie, et parut fort embarrassé. Mon intention n'étant point de l'offenser, je lui offris un siége, et je le priai de s'asseoir; mais

je m'aperçus qu'il se retirait doucement, et se signait en disant à demi-voix : « *È matto, per Bacco, è matto!* »

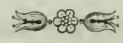
CHAPITRE IX.

Je le laissai sortir sans vouloir approfondir jusqu'à quel point son observation était fondée, et je m'assis à mon bureau pour prendre note de ces événemens, comme je fais toujours; mais, à peine eus-je ouvert un tiroir dans le-

quel j'espérais trouver du papier, que je le refermai brusquement, troublé par un des sentimens les plus désagréables que l'on puisse éprouver, celui de l'amour-propre humilié. L'espèce de surprise dont je fus saisi dans cette occasion, ressemble à celle qu'éprouve un voyageur altéré, lorsqu'approchant ses lèvres d'une fontaine limpide il aperçoit au fond de l'eau une grenouille qui le regarde. Ce n'était cependant autre chose que les ressorts et la carcasse d'une colombe artificielle, qu'à l'exemple d'Archytas je m'étais proposé jadis de faire voler dans les airs. J'avais travaillé sans relâche à sa construction pendant plus de trois mois. Le jour de l'essai venu, je la plaçai sur le bord d'une table, après

avoir soigneusement fermé la porte, afin de tenir la découverte secrète, et de causer une aimable surprise à mes amis. Un fil tenait le mécanisme immobile. Qui pourrait imaginer les palpitations de mon cœur et les angoisses de mon amour-propre, lorsque j'approchai les ciseaux pour couper le lien fatal?.. Zest... le ressort de la colombe part et se développe avec bruit. Je lève les yeux pour la voir passer; mais, après avoir fait quelques tours sur elle-même, elle tombe et va se cacher sous la table. Rosine, qui dormait là, s'éloigna tristement. Rosine, qui ne vit jamais ni poulet, ni pigeon, ni le plus petit oiseau sans les attaquer et les poursuivre, ne daigna pas même regarder ma colombe qui se débattait

sur le plancher... Ce fut le coup de grâce pour mon amour-propre. J'allai prendre l'air sur les remparts.



CHAPITRE X.

Tel fut le sort de ma colombe artificielle. Tandis que le génie de la mécanique la destinait à suivre l'aigle dans les cieux, le destin lui donna les inclinations d'une taupe.

Je me promenais tristement et décou-

ragé, comme on l'est toujours après une grande espérance déçue, lorsque, levant les yeux, j'aperçus un vol de grues qui passait sur ma tête. Je m'arrêtai pour les examiner. Elles s'avançaient en ordre triangulaire, comme la colonne anglaise à la bataille de Fontenoy. Je les voyais traverser le ciel de nuage en nuage. « Ah ! qu'elles volent bien ! disais-je » tout bas ; avec quelle assurance elles » semblent glisser sur l'invisible sentier » qu'elles parcourent ! » L'avouerai-je ? hélas ! qu'on me le pardonne ! L'horrible sentiment de l'envie est une fois, une seule fois entré dans mon cœur, et c'était pour des grues. Je les poursuivis de mes regards jaloux jusqu'aux bornes de l'horizon. Long-tems immobile au

milieu de la foule qui se promenait, j'observais le mouvement rapide des hirondelles, et je m'étonnais de les voir suspendues dans les airs, comme si je n'avais jamais vu ce phénomène. Le sentiment d'une admiration profonde, inconnu pour moi jusqu'alors, éclairait mon ame. Je croyais voir la nature pour la première fois. J'entendais avec surprise le bourdonnement des mouches, le chant des oiseaux, et ce bruit mystérieux et confus de la création vivante qui célèbre involontairement son auteur. Concert ineffable, auquel l'homme seul a le privilége sublime de pouvoir joindre des accens de reconnaissance ! « Quel est l'auteur de ce brillant méca-
» nisme ? m'écriai-je dans le transport

» qui m'animait. Quel est celui qui,
» ouvrant sa main créatrice, laissa échap-
» per la première hirondelle dans les
» airs? — Celui qui donna l'ordre à ces
» arbres de sortir de la terre et d'élever
» leurs rameaux vers le ciel? — Et toi,
» qui t'avances majestueusement sous
» leur ombre, créature ravissante, dont
» les traits commandent le respect et
» l'amour, qui t'a placée sur la surface
» de la terre pour l'embellir? Quelle est
» la pensée qui dessina tes formes di-
» vines, qui fut assez puissante pour
» créer le regard et le sourire de l'inno-
» cente beauté?... Et moi-même qui
» sens palpiter mon cœur... Quel est le
» but de mon existence? — que suis-je,
» et d'où viens-je! moi, l'auteur de la

» colombe artificielle centripète ?... » A peine eus-je prononcé ce mot barbare, que, revenant tout-à-coup à moi comme un homme endormi sur lequel on jetterait un seau d'eau, je m'aperçus que plusieurs personnes m'avaient entouré pour m'examiner, tandis que mon enthousiasme me faisait parler seul. Je vis alors la belle Georgine qui me devançait de quelques pas. La moitié de sa joue gauche, chargée de rouge, que j'entrevoyais à travers les boucles de sa perruque blonde, acheva de me remettre au courant des affaires de ce monde, dont je venais de faire une petite absence.

CHAPITRE XI.

Dès que je fus un peu remis du trouble que m'avait causé l'aspect de ma colombe artificielle, la douleur de la contusion que j'avais reçue se fit sentir vivement. Je passai la main sur mon front, et j'y reconnus une nouvelle protubérance précisément à cette partie de

la tête où le docteur Gall a placé la protubérance poétique. Mais je n'y songeais point alors, et l'expérience devait seule me démontrer la vérité du système de cet homme célèbre.

Après m'être recueilli quelques instans pour faire un dernier effort en faveur de mon épître dédicatoire, je pris un crayon et me mis à l'ouvrage. Quel fut mon étonnement!... les vers coulaient d'eux-mêmes sous ma plume; j'en remplis deux pages en moins d'une heure, et je conclus de cette circonstance que, si le mouvement était nécessaire à la tête de Pope pour composer des vers, il ne fallait pas moins qu'une contusion pour en tirer de la mienne. Je ne donnerai cependant pas au lecteur

ceux que je fis alors, parce que la rapidité prodigieuse avec laquelle se succédaient les aventures de mon voyage m'empêcha d'y mettre la dernière main. Malgré cette réticence, il n'est pas douteux qu'on doit regarder l'accident qui m'était arrivé comme une découverte précieuse, et dont les poètes ne sauraient trop user.

Je suis en effet si convaincu de l'infaillibilité de cette nouvelle méthode, que, dans le poème en vingt-quatre chants que j'ai composé depuis lors, et qui sera publié avec *la Prisonnière de Pignerol* [1], je n'ai pas cru nécessaire

[1] L'auteur paraît avoir renoncé depuis à publier jamais *la Prisonnière de Pignerol*, cet ouvrage rentrant trop dans le genre du roman.

jusqu'à présent de commencer les vers; mais j'ai mis au net cinq cents pages de notes qui forment, comme l'on sait, tout le mérite et le volume de la plupart des poèmes modernes.

Comme je rêvais profondément à mes découvertes, en marchant dans ma chambre, je rencontrai mon lit sur lequel je tombai assis, et ma main se trouvant par hasard placée sur mon bonnet, je pris le parti de m'en couvrir la tête et de me coucher.

CHAPITRE XII.

J'ÉTAIS au lit depuis un quart d'heure, et, contre mon ordinaire, je ne dormais point encore. A l'idée de mon épître dédicatoire, avaient succédé les réflexions les plus tristes : ma lumière, qui tirait vers sa fin, ne jetait plus

qu'une lueur inconstante et lugubre du fond de la bobèche, et ma chambre avait l'air d'un tombeau. Un coup de vent ouvrit tout-à-coup la fenêtre, éteignit ma bougie, et ferma la porte avec violence. La teinte noire de mes pensées s'accrut avec l'obscurité.

Tous mes plaisirs passés, toutes mes peines présentes vinrent fondre à la fois dans mon cœur, et le remplirent de regrets et d'amertume.

Quoique je fasse des efforts continuels pour oublier mes chagrins et les chasser de ma pensée, il m'arrive quelquefois, lorsque je n'y prends pas garde, qu'ils rentrent tous à la fois dans ma mémoire, comme si on leur ouvrait une écluse. Il ne me reste plus d'autre parti à prendre

dans ces occasions, que de m'abandonner au torrent qui m'entraîne, et mes idées deviennent alors si noires, tous les objets me paraissent si lugubres, que je finis ordinairement par rire de ma folie, en sorte que le remède se trouve dans la violence même du mal.

J'étais encore dans toute la force d'une de ces crises mélancoliques, lorsqu'une partie de la bouffée de vent qui avait ouvert ma fenêtre et fermé ma porte en passant, après avoir fait quelques tours dans ma chambre, feuilleté mes livres et jeté une feuille volante de mon voyage par terre, entra finalement dans mes rideaux, et vint mourir sur ma joue. Je sentis la douce fraîcheur de la nuit, et, regardant cela comme une invitation de

sa part, je me levai tout de suite, et j'allai sur mon échelle jouir du calme de la nature.

CHAPITRE XIII.

Le tems était serein : la voie lactée, comme un léger nuage, partageait le ciel; un doux rayon partait de chaque étoile pour venir jusqu'à moi, et, lorsque j'en examinais une attentivement, ses compagnes semblaient scintiller plus vivement pour attirer mes regards.

C'est un charme toujours nouveau pour moi, que celui de contempler le ciel étoilé, et je n'ai pas à me reprocher d'avoir fait un seul voyage, ni même une simple promenade nocturne, sans payer le tribut d'admiration que je dois aux merveilles du firmament. Quoique je sente toute l'impuissance de ma pensée dans ces hautes méditations, je trouve un plaisir inexprimable à m'en occuper. J'aime à penser que ce n'est point le hasard qui conduit jusqu'à mes yeux cette émanation des mondes éloignés, et chaque étoile verse avec sa lumière un rayon d'espérance dans mon cœur. Eh quoi! ces merveilles n'auraient-elles d'autre rapport avec moi que celui de briller à mes yeux? Et

ma pensée qui s'élève jusqu'à elles, mon cœur qui s'émeut à leur aspect, leur seraient-ils étrangers ?... Spectateur éphémère d'un spectacle éternel, l'homme lève un instant les yeux vers le ciel, et les referme pour toujours; mais, pendant cet instant rapide, qui lui est accordé, de tous les points du ciel et depuis les bornes de l'univers, un rayon consolateur part de chaque monde, et vient frapper ses regards pour lui annoncer qu'il existe un rapport entre l'immensité et lui, et qu'il est associé à l'éternité.

CHAPITRE XIV.

Un sentiment fâcheux troublait cependant le plaisir que j'éprouvais en me livrant à ces méditations. Combien peu de personnes, me disais-je, jouissent maintenant avec moi du spectacle sublime que le ciel étale inutilement pour les hommes assoupis !... Passe encore

pour ceux qui dorment ; mais qu'en coûterait-il à ceux qui se promènent, à ceux qui sortent en foule du théâtre, de regarder un instant, et d'admirer les brillantes constellations qui rayonnent de toutes parts sur leur tête? — Non, les spectateurs attentifs de Scapin ou de Jocrisse ne daigneront pas lever les yeux : ils vont rentrer brutalement chez eux, ou ailleurs, sans songer que le ciel existe. Quelle bizarrerie!... parce qu'on peut le voir souvent et gratis, ils n'en veulent pas. Si le firmament était toujours voilé pour nous, si le spectacle qu'il nous offre dépendait d'un entrepreneur, les premières loges sur les toits seraient hors de prix, et les dames de Turin s'arracheraient ma lucarne.

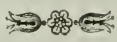
« Oh ! si j'étais souverain d'un pays, » m'écriai-je, saisi d'une juste indigna- » tion, je ferais chaque nuit sonner le » tocsin, et j'obligerais mes sujets de » tout âge, de tout sexe et de toute con- » dition de se mettre à la fenêtre et de » regarder les étoiles. » Ici la raison, qui, dans mon royaume, n'a qu'un droit contesté de remontrance, fut cependant plus heureuse qu'à l'ordinaire dans les représentations qu'elle me proposa au sujet de l'édit inconsidéré que je voulais proclamer dans mes états. « Sire, me » dit-elle, votre majesté ne daignerait- » elle pas faire une exception en faveur » des nuits pluvieuses, puisque, dans » ce cas, le ciel étant couvert...— Fort » bien, fort bien, répondis-je, je n'y

» avais pas songé : vous noterez une ex-
» ception en faveur des nuits pluvieuses.
» — Sire, ajouta-t-elle, je pense qu'il
» serait à propos d'excepter aussi les
» nuits sereines, lorsque le froid est ex-
» cessif et que la bise souffle, puisque
» l'exécution rigoureuse de l'édit acca-
» blerait vos heureux sujets de rhumes
» et de catarrhes. » Je commençais à voir beaucoup de difficultés dans l'exécution de mon projet, mais il m'en coûtait de revenir sur mes pas. « Il faudra,
» dis-je, écrire au conseil de médecine
» et à l'académie des sciences, pour
» fixer le degré du thermomètre centi-
» grade auquel mes sujets pourront se
» dispenser de se mettre à la fenêtre ;
» mais je veux, j'exige absolument que

» l'ordre soit exécuté à la rigueur. — Et
» les malades, sire? — Cela va sans
» dire; qu'ils soient exceptés : l'huma-
» nité doit aller avant tout. — Si je ne
» craignais de fatiguer votre majesté, je
» lui ferais encore observer que l'on
» pourrait (dans le cas où elle le jugerait
» à propos, et que la chose ne présentât
» pas de grands inconvéniens) ajouter
» aussi une exception en faveur des
» aveugles, puisqu'étant privés de l'or-
» gane de la vue... — Eh bien! est-ce
» tout? interrompis-je avec humeur. —
» Pardon, sire; mais les amoureux? le
» cœur débonnaire de votre majesté
» pourrait-il les contraindre à regarder
» aussi les étoiles? — C'est bon, c'est
» bon, dit le roi, remettons cela; nous

» y penserons à tête reposée. Vous me
» donnerez un mémoire détaillé là-
» dessus. »

Bon Dieu !... bon Dieu !... combien il faut y réfléchir, avant de donner un édit de haute police !



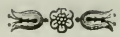
CHAPITRE XV.

Les étoiles les plus brillantes n'ont jamais été celles que je contemple avec plus de plaisir; mais les plus petites, celles qui, perdues dans un éloignement incommensurable, ne paraissent que

comme des points imperceptibles, ont toujours été mes étoiles favorites. La raison en est toute simple : on concevra facilement qu'en faisant faire à mon imagination autant de chemin de l'autre côté de leur sphère, que mes regards en font de celui-ci, pour parvenir jusqu'à elles, je me trouve porté sans effort à une distance où peu de voyageurs sont parvenus avant moi, et je m'étonne, en me trouvant là, de n'être encore qu'au commencement de ce vaste univers : car il serait, je crois, ridicule de penser qu'il existe une barrière au-delà de laquelle le néant commence ; comme si le néant était plus facile à comprendre que l'existence ! Après la dernière étoile, j'en imagine encore une autre, qui ne

saurait non plus être la dernière. En assignant des limites à la création, tant soient-elles éloignées, l'univers ne me paraît plus qu'un point lumineux comparé à l'immensité de l'espace vide qui l'environne, à cet affreux et sombre néant, au milieu duquel il serait suspendu comme une lampe solitaire. — Ici je me couvris les yeux avec les deux mains, pour éloigner toute espèce de distraction, et donner à mes idées la profondeur qu'un semblable sujet exige; et, faisant un effort de tête surnaturel, je composai un système du monde, le plus complet qui ait encore paru. Le voici dans tous ses détails; il est le résultat des méditations de toute ma vie. « Je crois que l'espace étant... » Mais

ceci mérite un chapitre à part; et, vu l'importance de la matière, il sera le seul de mon voyage qui portera un titre.



CHAPITRE XVI.

Système du Monde.

Je crois donc que l'espace étant infini, la création l'est aussi, et que Dieu a créé dans son éternité une infinité de mondes dans l'immensité de l'espace.

CHAPITRE XVII.

J'AVOUERAI cependant de bonne foi que je ne comprends guère mieux mon système que tous les autres systèmes éclos jusqu'à ce jour de l'imagination des philosophes anciens et modernes ; mais le mien a l'avantage précieux d'être

contenu dans quatre lignes, tout énorme qu'il est. Le lecteur indulgent voudra bien observer aussi qu'il a été composé tout entier au sommet d'une échelle. Je l'aurais cependant embelli de commentaires et de notes, si, dans le moment où j'étais le plus fortement occupé de mon sujet, je n'avais été distrait par des sons enchanteurs qui vinrent frapper agréablement mon oreille. Une voix telle que je n'en ai jamais entendu de plus mélodieuse, sans en excepter même celle de Zénéide, une de ces voix qui sont toujours à l'unisson des fibres de mon cœur, chantait tout près de moi une romance dont je ne perdis pas un mot, et qui ne sortira jamais de ma mémoire. En écoutant avec atten-

tion, je découvris que la voix partait d'une fenêtre plus basse que la mienne: malheureusement je ne pouvais la voir, l'extrémité du toit, au-dessus duquel s'élevait ma lucarne, la cachant à mes yeux. Cependant le désir d'apercevoir la sirène qui me charmait par ses accords augmentait à proportion du charme de la romance dont les paroles touchantes auraient arraché des larmes à l'être le plus insensible. Bientôt, ne pouvant plus résister à ma curiosité, je montai jusqu'au dernier échelon, je mis un pied sur le bord du toit, et, me tenant d'une main au montant de la fenêtre, je me suspendis ainsi sur la rue, au risque de me précipiter.

Je vis alors sur un balcon à ma gauche,

un peu au-dessous de moi, une jeune femme en déshabillé blanc : sa main soutenait sa tête charmante, assez penchée pour laisser entrevoir, à la lueur des astres, le profil le plus intéressant, et son attitude semblait imaginée pour présenter dans tout son jour, à un voyageur aérien comme moi, une taille svelte et bien prise : un de ses pieds nus, jeté négligemment en arrière, était tourné de façon qu'il m'était possible, malgré l'obscurité, d'en présumer les heureuses dimensions, tandis qu'une jolie petite mule, dont il était séparé, les déterminait encore mieux à mon œil curieux. Je vous laisse à penser, ma chère Sophie, quelle était la violence de ma situation. Je n'osais

faire la moindre exclamation de peur d'effaroucher ma belle voisine, ni le moindre mouvement de peur de tomber dans la rue. Un soupir m'échappa cependant malgré moi, mais je fus à tems d'en retenir la moitié ; le reste fut emporté par un zéphyr qui passait, et j'eus tout le loisir d'examiner la rêveuse, soutenu dans cette position périlleuse par l'espoir de l'entendre chanter encore. Mais, hélas ! sa romance était finie, et mon mauvais destin lui fit garder le silence le plus opiniâtre. Enfin, après avoir attendu bien longtems, je crus pouvoir me hasarder à lui adresser la parole : il ne s'agissait plus que de trouver un compliment digne d'elle et des sentimens qu'elle m'avait

inspirés. Oh ! combien je regrettai de n'avoir pas terminé mon épître dédicatoire en vers ! comme je l'aurais placée à propos dans cette occasion ! Ma présence d'esprit ne m'abandonna cependant pas au besoin. Inspiré par la douce influence des astres, et par le désir plus puissant encore de réussir auprès d'une belle, après avoir toussé légèrement pour la prévenir, et pour rendre le son de ma voix plus doux : « Il fait bien » beau tems cette nuit, » lui dis-je du ton le plus affectueux qu'il me fut possible.

CHAPITRE XVIII.

Je crois entendre d'ici Mme de Hautcastel, qui ne me passe rien, me demander compte de la romance dont j'ai parlé dans le chapitre précédent. Pour la première fois de ma vie, je me trouve dans la dure nécessité de lui refuser

quelque chose. Si j'insérais ces vers dans mon voyage, on ne manquerait pas de m'en croire l'auteur, ce qui m'attirerait, sur la nécessité des contusions, plus d'une mauvaise plaisanterie que je veux éviter. Je continuerai donc la relation de mon aventure avec mon aimable voisine, aventure dont la catastrophe inattendue, ainsi que la délicatesse avec laquelle je l'ai conduite, sont faites pour intéresser toutes les classes de lecteurs. Mais, avant de savoir ce qu'elle me répondit, et comment fut reçu le compliment ingénieux que je lui avais adressé, je dois répondre d'avance à certaines personnes qui se croient plus éloquentes que moi, et qui me condamneront sans pitié pour avoir commencé la conversa-

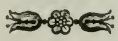
tion d'une manière si triviale à leur sens. Je leur prouverai que, si j'avais fait de l'esprit dans cette occasion importante, j'aurais manqué ouvertement aux règles de la prudence et du bon goût. Tout homme qui entre en conversation avec une belle en disant un bon mot ou en faisant un compliment, quelque flatteur qu'il puisse être, laisse entrevoir des prétentions qui ne doivent paraître que lorsqu'elles commencent à être fondées. En outre, s'il fait de l'esprit, il est évident qu'il cherche à briller, et par conséquent qu'il pense moins à sa dame qu'à lui-même. Or les dames veulent qu'on s'occupe d'elles; et, quoique elles ne fassent pas toujours exactement les mêmes réflexions que je viens d'écrire,

elles possèdent un sens exquis et naturel qui leur apprend qu'une phrase triviale, dite par le seul motif de lier la conversation et de s'approcher d'elles, vaut mille fois mieux qu'un trait d'esprit inspiré par la vanité, et mieux encore (ce qui paraîtra bien étonnant) qu'une épître dédicatoire en vers. Bien plus, je soutiens (dût mon sentiment être regardé comme un paradoxe) que cet esprit léger et brillant de la conversation n'est pas même nécessaire dans la plus longue liaison, si c'est vraiment le cœur qui l'a formée; et, malgré tout ce que les personnes qui n'ont aimé qu'à demi disent des longs intervalles que laissent entre eux les sentimens vifs de l'amour et de l'amitié, la journée est

toujours courte lorsqu'on la passe auprès de son amie, et le silence est aussi intéressant que la discussion.

Quoi qu'il en soit de ma dissertation, il est très-sûr que je ne vis rien de mieux à dire, sur le bord du toit où je me trouvais, que les paroles en question. Je ne les eus pas plus tôt prononcées que mon ame se transporta tout entière au tympan de mes oreilles, pour saisir jusqu'à la moindre nuance des sons que j'espérais entendre. La belle releva sa tête pour me regarder : ses longs cheveux se déployèrent comme un voile, et servirent de fond à son visage charmant qui réfléchissait la lumière mystérieuse des étoiles. Déjà sa bouche était entr'ouverte, ses douces paroles s'avançaient

sur ses lèvres... Mais, ô ciel! quelle fut ma surprise et ma terreur!... Un bruit sinistre se fit entendre : « Que faites-» vous là, madame, à cette heure? Ren-» trez! » dit une voix mâle et sonore, dans l'intérieur de l'appartement. Je fus pétrifié.



CHAPITRE XIX.

Tel doit être le bruit qui vient effrayer les coupables, lorsqu'on ouvre tout-à-coup devant eux les portes brûlantes du Tartare; ou tel encore doit être celui que font, sous les voûtes infernales, les sept cataractes du Styx, dont les poètes ont oublié de parler.

CHAPITRE XX.

Un feu follet traversa le ciel en ce moment, et disparut presque aussitôt. Mes yeux, que la clarté du météore avait détournés un instant, se reportèrent sur le balcon, et n'y virent plus que la petite pantoufle. Ma voisine, dans

sa retraite précipitée, avait oublié de la reprendre. Je contemplai long-tems ce joli moule d'un pied digne du ciseau de Praxitèle, avec une émotion dont je n'oserais avouer toute la force; mais, ce qui pourra paraître bien singulier, et ce dont je ne saurais me rendre raison à moi-même, c'est qu'un charme insurmontable m'empêchait d'en détourner mes regards, malgré tous les efforts que je faisais pour les porter sur d'autres objets.

On raconte que, lorsqu'un serpent regarde un rossignol, le malheureux oiseau, victime d'un charme irrésistible, est forcé de s'approcher du reptile vorace. Ses ailes rapides ne lui servent plus qu'à le conduire à sa perte, et

chaque effort qu'il fait pour s'éloigner le rapproche de l'ennemi qui le poursuit de son regard inévitable.

Tel était sur moi l'effet de cette pantoufle, sans que cependant je puisse dire avec certitude qui, de la pantoufle ou de moi, était le serpent, puisque, selon les lois de la physique, l'attraction devait être réciproque. Il est certain que cette influence funeste n'était point un jeu de mon imagination. J'étais si réellement et si fortement attiré, que je fus deux fois au moment de lâcher la main, et de me laisser tomber. Cependant, comme le balcon sur lequel je voulais aller n'était pas exactement sous ma fenêtre, mais un peu de côté, je vis fort bien que, la force de gravita-

tion inventée par Newton venant à se combiner avec l'attraction oblique de la pantoufle, j'aurais suivi dans ma chute une diagonale, et je serais tombé sur une guérite, qui ne me paraissait pas plus grosse qu'un œuf, de la hauteur où je me trouvais, en sorte que mon but aurait été manqué..... Je me cramponnai donc plus fortement encore à la fenêtre, et, faisant un effort de résolution, je parvins à lever les yeux et à regarder le ciel.

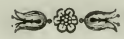
CHAPITRE XXI.

Je serais fort en peine d'expliquer et de définir exactement l'espèce de plaisir que j'éprouvais dans cette circonstance. Tout ce que je puis affirmer, c'est qu'il n'avait rien de commun avec celui que m'avait fait ressentir, quelques

momens plus tôt, l'aspect de la voie lactée et du ciel étoilé. Cependant, comme, dans les situations les plus embarrassantes de ma vie, j'ai toujours aimé me rendre raison de ce qui se passe dans mon ame, je voulus à cette occasion me faire une idée bien nette du plaisir que peut ressentir un honnête homme lorsqu'il contemple la pantoufle d'une dame, comparé au plaisir que lui fait éprouver la contemplation des étoiles. Pour cet effet, je choisis dans le ciel la constellation la plus apparente. C'était, si je ne me trompe, la chaise de Cassiopée, qui se trouvait au-dessus de ma tête, et je regardai tour à tour la constellation et la pantoufle, la pantoufle et la constellation. Je vis alors

que ces deux sensations étaient de nature toute différente : l'une était dans ma tête, tandis que l'autre me semblait avoir son siége dans la région du cœur. Mais ce que je n'avouerai pas sans un peu de honte, c'est que l'attrait qui me portait vers la pantoufle enchantée absorbait toutes mes facultés. L'enthousiasme que m'avait causé quelque tems auparavant l'aspect du ciel étoilé n'existait plus que faiblement, et bientôt il s'anéantit tout-à-fait, lorsque j'entendis la porte du balcon se rouvrir, et que j'aperçus un petit pied, plus blanc que l'albâtre, s'avancer doucement et s'emparer de la petite mule. Je voulus parler; mais, n'ayant pas eu le tems de me préparer comme la première fois,

je ne retrouvai plus ma présence d'esprit ordinaire, et j'entendis la porte du balcon se refermer avant d'avoir imaginé quelque chose de convenable à dire.



CHAPITRE XXII.

Les chapitres précédens suffiront, j'espère, pour répondre victorieusement à une inculpation de Mme de Hautcastel, qui n'a pas craint de dénigrer mon premier voyage, sous le prétexte qu'on n'a pas l'occasion d'y faire l'a-

mour. Elle ne pourrait faire à ce nouveau voyage le même reproche; et, quoique mon aventure avec mon aimable voisine n'ait pas été poussée bien loin, je puis assurer que j'y trouvai plus de satisfaction que dans plus d'une autre circonstance, où je m'étais imaginé être très-heureux, faute d'objet de comparaison. Chacun jouit de la vie à sa manière; mais je croirais manquer à ce que je dois à la bienveillance du lecteur, si je lui laissais ignorer une découverte qui, plus que toute autre chose, a contribué jusqu'ici à mon bonheur (à condition toutefois que cela restera entre nous) : car il ne s'agit de rien moins que d'une nouvelle méthode de faire l'amour, beaucoup plus avan-

tageuse que la précédente, sans avoir aucun de ses nombreux inconvéniens. Cette invention étant spécialement destinée aux personnes qui voudront adopter ma nouvelle manière de voyager, je crois devoir consacrer quelques chapitres à leur instruction.

CHAPITRE XXIII.

J'avais observé, dans le cours de ma vie, que, lorsque j'étais amoureux suivant la méthode ordinaire, mes sensations ne répondaient jamais à mes espérances, et que mon imagination se voyait déjouée dans tous ses plans. En y réflé-

chissant avec attention, je pensai que, s'il m'était possible d'étendre le sentiment qui me porte à l'amour individuel sur tout le sexe qui en est l'objet, je me procurerais des jouissances nouvelles sans me compromettre en aucune façon. Quel reproche, en effet, pourrait-on faire à un homme qui se trouverait pourvu d'un cœur assez énergique pour aimer toutes les femmes aimables de l'univers? Oui, madame, je les aime toutes, et non seulement celles que je connais, ou que j'espère rencontrer, mais toutes celles qui existent sur la surface de la terre. Bien plus, j'aime toutes les femmes qui ont existé, et celles qui existeront, sans compter un bien plus grand nombre encore que mon imagination tire du

néant : toutes les femmes possibles enfin sont comprises dans le vaste cercle de mes affections.

Par quel injuste et bizarre caprice renfermerais-je un cœur comme le mien dans les bornes étroites d'une société ? Que dis-je ? pourquoi circonscrire son essor aux limites d'un royaume ou même d'une république ?

Assise au pied d'un chêne battu par la tempête, une jeune veuve indienne mêle ses soupirs au bruit des vents déchaînés. Les armes du guerrier qu'elle aimait sont suspendues sur sa tête, et le bruit lugubre qu'elles font entendre en se heurtant ramène dans son cœur le souvenir de son bonheur passé. Cependant la foudre sillonne les nuages,

et la lumière livide des éclairs se réfléchit dans ses yeux immobiles. Tandis que le bûcher qui doit la consumer s'élève; seule, sans consolation, dans la stupeur du désespoir, elle attend une mort affreuse qu'un préjugé cruel lui fait préférer à la vie.

Quelle douce et mélancolique jouissance n'éprouve point un homme sensible en approchant de cette infortunée pour la consoler? Tandis qu'assis sur l'herbe, à côté d'elle, je cherche à la dissuader de l'horrible sacrifice, et que, mêlant mes soupirs aux siens et mes larmes à ses larmes, je tâche de la distraire de ses douleurs, toute la ville accourt chez Mme d'A***, dont le mari vient de mourir d'un coup d'apoplexie. Ré-

solue aussi de ne point survivre à son malheur, insensible aux larmes et aux prières de ses amis, elle se laisse mourir de faim, et, depuis ce matin, où imprudemment on est venu lui annoncer cette nouvelle, la malheureuse n'a mangé qu'un biscuit, et n'a bu qu'un petit verre de vin de Malaga. Je ne donne à cette femme désolée que la simple attention nécessaire pour ne pas enfreindre les lois de mon système universel, et je m'éloigne bientôt de chez elle, parce que je suis naturellement jaloux, et ne veux pas me compromettre avec une foule de consolateurs, non plus qu'avec les personnes trop aisées à consoler.

Les beautés malheureuses ont parti-

culièrement des droits sur mon cœur, et le tribut de sensibilité que je leur dois n'affaiblit point l'intérêt que je porte à celles qui sont heureuses. Cette disposition varie à l'infini mes plaisirs, et me permet de passer tour à tour de la mélancolie à la gaîté, et d'un repos sentimental à l'exaltation.

Souvent aussi je forme des intrigues amoureuses dans l'histoire ancienne, et j'efface des lignes entières dans les vieux registres du destin. Combien de fois n'ai-je pas arrêté la main parricide de Virginius, et sauvé la vie à sa fille infortunée, victime à la fois de l'excès du crime et de celui de la vertu ! Cet événement me remplit de terreur lorsqu'il revient à ma pensée ; je ne m'étonne

point s'il fut l'origine d'une révolution.

J'espère que les personnes raisonnables, ainsi que les ames compatissantes, me sauront gré d'avoir arrangé cette affaire à l'amiable; et tout homme qui connaît un peu le monde jugera comme moi que, si on avait laissé faire le décemvir, cet homme passionné n'aurait pas manqué de rendre justice à la vertu de Virginie : les parens s'en seraient mêlés; le père Virginius, à la fin, se serait apaisé, et le mariage s'en serait suivi dans toutes les formes voulues par la loi.

Mais le malheureux amant délaissé, que serait-il devenu? Eh bien, l'amant! qu'a-t-il gagné à ce meurtre? Mais, puisque vous voulez bien vous apitoyer sur

son sort, je vous apprendrai, ma chère Marie, que, six mois après la mort de Virginie, il était non seulement consolé, mais très-heureusement marié, et qu'après avoir eu plusieurs enfans il perdit sa femme, et se remaria, six semaines après, avec la veuve d'un tribun du peuple. Ces circonstances, ignorées jusqu'à ce jour, ont été découvertes et déchiffrées dans un manuscrit palimpseste de la Bibliothèque Ambrosienne par un savant antiquaire italien. Elles augmenteront malheureusement d'une page l'histoire abominable et déjà trop longue de la république romaine.

CHAPITRE XXIV.

Après avoir sauvé l'intéressante Virginie, j'échappe modestement à sa reconnaissance, et, toujours désireux de rendre service aux belles, je profite de l'obscurité d'une nuit pluvieuse, et je vais furtivement ouvrir le tombeau d'une jeune vestale, que le sénat romain a eu

la barbarie de faire enterrer vivante, pour avoir laissé éteindre le feu sacré de Vesta, ou peut-être bien pour s'y être légèrement brûlée. Je marche en silence dans les rues détournées de Rome avec le charme intérieur qui précède les bonnes actions, surtout lorsqu'elles ne sont pas sans danger. J'évite avec soin le Capitole, de peur d'éveiller les oies, et, me glissant à travers les gardes de la porte Colline, j'arrive heureusement au tombeau sans être aperçu.

Au bruit que je fais en soulevant la pierre qui le couvre, l'infortunée détache sa tête échevelée du sol humide du caveau. Je la vois, à la lueur de la lampe sépulcrale, jeter autour d'elle des regards égarés : dans son délire, la malheureuse

victime croit être déjà sur les rives du Cocyte. « O Minos ! s'écrie-t-elle, ô juge » inexorable ! J'aimais, il est vrai, sur » la terre, contre les lois sévères de » Vesta. Si les dieux sont aussi barbares » que les hommes, ouvre, ouvre pour » moi les abîmes du Tartare ! J'aimais » et j'aime encore. — Non, non, tu n'es » point encore dans le royaume des » morts; viens, jeune infortunée, re- » parais sur la terre, renais à la lumière » et à l'amour ! » Cependant je saisis sa main déjà glacée par le froid de la tombe; je l'enlève dans mes bras, je la serre contre mon cœur, et je l'arrache enfin de cet horrible lieu, toute palpitante de frayeur et de reconnaissance.

Gardez-vous bien de croire, madame,

qu'aucun intérêt personnel soit le mobile de cette bonne action. L'espoir d'intéresser en ma faveur la belle ex-vestale n'entre pour rien dans tout ce que je fais pour elle; car je rentrerais ainsi dans l'ancienne méthode : je puis assurer, parole de voyageur, que, tant qu'a duré notre promenade, depuis la porte Colline jusqu'à l'endroit où se trouve maintenant le tombeau des Scipions, malgré l'obscurité profonde, et dans les momens même où sa faiblesse m'obligeait de la soutenir dans mes bras, je n'ai cessé de la traiter avec les égards et le respect dus à ses malheurs, et je l'ai scrupuleusement rendue à son amant qui l'attendait sur la route.

CHAPITRE XXV.

Une autre fois, conduit par mes rêveries, je me trouvai par hasard à l'enlèvement des Sabines : je vis avec beaucoup de surprise que les Sabins prenaient la chose tout autrement que ne le raconte l'histoire. N'entendant rien à cette

bagarre, j'offris ma protection à une femme qui fuyait, et je ne pus m'empêcher de rire en l'accompagnant, lorsque j'entendis un Sabin furieux s'écrier avec l'accent du désespoir : « Dieux im-
» mortels ! pourquoi n'ai-je point amené
» ma femme à la fête ? »

CHAPITRE XXVI.

Outre la moitié du genre humain, à laquelle je porte une si vive affection, le dirai-je et voudra-t-on me croire? Mon cœur est doué d'une telle capacité de tendresse, que tous les êtres vivans et les choses inanimées elles-mêmes en

ont aussi une bonne part. J'aime les arbres qui me prêtent leur ombre, et les oiseaux qui gazouillent sous le feuillage, et le cri nocturne de la chouette, et le bruit des torrens : j'aime tout... j'aime la lune !

Vous riez, mademoiselle : il est aisé de tourner en ridicule les sentimens que l'on n'éprouve pas ; mais les cœurs qui ressemblent au mien me comprendront.

Oui, je m'attache d'une véritable affection à tout ce qui m'entoure. J'aime les chemins où je passe, la fontaine dans laquelle je bois ; je ne me sépare pas sans quelque peine du rameau que j'ai pris au hasard dans une haie : je le regarde encore après l'avoir jeté ; nous

avions déjà fait connaissance : je regrette les feuilles qui tombent, et jusqu'au zéphyr qui passe. Où est maintenant celui qui agitait tes cheveux noirs, Élisa, lorsqu'assise auprès de moi sur les bords de la Doire, la veille de notre éternelle séparation, tu me regardais dans un triste silence? Où est ton regard? où est cet instant douloureux et chéri?

O tems !... divinité terrible ! ce n'est pas ta faux cruelle qui m'épouvante; je ne crains que tes hideux enfans : l'indifférence et l'oubli, qui font une longue mort des trois quarts de notre existence.

Hélas ! ce zéphyr, ce regard, ce sourire sont aussi loin de moi que les aventures d'Ariane : il ne reste plus au fond

de mon cœur que des regrets et de vains souvenirs; triste mélange sur lequel ma vie surnage encore, comme un vaisseau fracassé par la tempête flotte quelque tems encore sur la mer agitée!... jusqu'à ce que, l'eau s'introduisant peu à peu entre les planches brisées, le malheureux vaisseau disparaisse englouti dans l'abîme. Les vagues le recouvrent, la tempête s'apaise, et l'hirondelle de mer rase la plaine solitaire et tranquille de l'océan.

CHAPITRE XXVII.

Je me vois forcé de terminer ici l'explication de ma nouvelle méthode de faire l'amour, parce que je m'aperçois qu'elle tombe dans le noir. Il ne sera pas cependant hors de propos d'ajouter encore quelques éclaircissemens sur

cette découverte, qui ne convient pas généralement à tout le monde ni à tous les âges. Je ne conseillerais à personne de la mettre en usage à vingt ans. L'inventeur lui-même n'en usait pas à cette époque de sa vie. Pour en tirer tout le parti possible, il faut avoir éprouvé tous les chagrins de la vie sans être découragé, et toutes les jouissances sans en être dégoûté. Point difficile! Elle est surtout utile à cet âge où la raison nous conseille de renoncer aux habitudes de la jeunesse, et peut servir d'intermédiaire et de passage insensible entre le plaisir et la sagesse. Ce passage, comme l'ont observé tous les moralistes, est très-difficile. Peu d'hommes ont le noble courage de le franchir galamment, et

souvent, après avoir fait le pas, ils s'ennuient sur l'autre bord, et repassent le fossé en cheveux gris et à leur grande honte. C'est ce qu'ils éviteront sans peine par ma nouvelle manière de faire l'amour. En effet, la plupart de nos plaisirs n'étant autre chose qu'un jeu de l'imagination, il est essentiel de lui présenter une pâture innocente pour la détourner des objets auxquels nous devons renoncer, à peu près comme l'on présente des joujoux aux enfans, lorsqu'on leur refuse des bonbons. De cette manière on a le tems de s'affermir sur le terrain de la sagesse sans penser y être encore; et l'on y arrive par le chemin de la folie, ce qui en facilitera singulièrement l'accès à beaucoup de monde.

Je crois donc ne m'être point trompé dans l'espoir d'être utile qui m'a fait prendre la plume, et je n'ai plus qu'à me défendre du mouvement naturel d'amour-propre que je pourrais légitimement ressentir en dévoilant aux hommes de semblables vérités.

CHAPITRE XXVIII.

Toutes ces confidences, ma chère Sophie, ne vous auront pas fait oublier, j'espère, la position gênante dans laquelle vous m'avez laissé sur ma fenêtre. L'émotion que m'avait causée l'aspect du joli pied de ma voisine durait encore,

et j'étais plus que jamais retombé sous le charme dangereux de la pantoufle, lorsqu'un événement imprévu vint me tirer du péril où j'étais de me précipiter du cinquième étage dans la rue. Une chauve-souris qui rôdait autour de la maison, et qui, me voyant immobile depuis si long-tems, me prit apparemment pour une cheminée, vint tout-à-coup s'abattre sur moi et s'accrocher à mon oreille. Je sentis sur ma joue l'horrible fraîcheur de ses ailes humides. Tous les échos de Turin répondirent au cri furieux que je poussai malgré moi. Les sentinelles éloignées donnèrent le *qui vive*, et j'entendis dans la rue la marche précipitée d'une patrouille.

J'abandonnai sans beaucoup de peine

la vue du balcon qui n'avait plus aucun attrait pour moi. Le froid de la nuit m'avait saisi. Un léger frisson me parcourut de la tête aux pieds, et, comme je croisais ma robe de chambre pour me réchauffer, je vis, à mon grand regret, que cette sensation de froid, jointe à l'insulte de la chauve-souris, avait suffi pour changer de nouveau le cours de mes idées. La pantoufle magique n'aurait pas eu dans ce moment plus d'influence sur moi que la chevelure de Bérénice, ou toute autre constellation. Je calculai tout de suite combien il était déraisonnable de passer la nuit exposé à l'intempérie de l'air, au lieu de suivre le vœu de la nature qui nous ordonne le sommeil. Ma raison qui, dans ce mo-

ment, agissait seule en moi, me fit voir cela prouvé comme une proposition d'Euclide. Enfin, je fus tout-à-coup privé d'imagination et d'enthousiasme, et livré sans secours à la triste réalité. Existence déplorable! Autant vaudrait-il être un arbre sec dans une forêt, ou bien un obélisque au milieu d'une place!

Les deux étranges machines, m'écriai-je alors, que la tête et le cœur de l'homme! Emporté tour à tour par ces deux mobiles de ses actions, dans deux directions contraires, la dernière qu'il suit lui semble toujours la meilleure! O folie de l'enthousiasme et du sentiment! dit la froide raison; ô faiblesse et incertitude de la raison! dit le senti-

ment. Qui pourra jamais, qui osera décider entre eux?

Je pensai qu'il serait beau de traiter la question sur place, et de décider une bonne fois auquel de ces deux guides il convenait de me confier pour le reste de ma vie. Suivrai-je désormais ma tête ou mon cœur? Examinons.

CHAPITRE XXIX.

En disant ces mots, je m'aperçus d'une douleur sourde dans celui de mes pieds qui reposait sur l'échelon. J'étais en outre très-fatigué de la position difficile que j'avais gardée jusqu'alors. Je me baissai doucement pour m'asseoir,

et, laissant pendre mes jambes à droite et à gauche de la fenêtre, je commençai mon voyage à cheval. J'ai toujours préféré cette manière de voyager à toute autre, et j'aime passionnément les chevaux; cependant, de tous ceux que j'ai vus, ou dont j'ai pu entendre parler, celui dont j'aurais le plus ardemment désiré la possession est le cheval de bois dont il est parlé dans les *Mille et une Nuits*, sur lequel on pouvait voyager dans les airs, et qui partait comme l'éclair lorsqu'on tournait une petite cheville entre ses oreilles.

Or, l'on peut remarquer que ma monture ressemble beaucoup à celle des *Mille et une Nuits*. Par sa position, le voyageur à cheval sur sa fenêtre com-

munique d'un côté avec le ciel, et jouit de l'imposant spectacle de la nature; les météores et les astres sont à sa disposition : de l'autre, l'aspect de sa demeure et les objets qu'elle contient le ramènent à l'idée de son existence, et le font rentrer en lui-même. Un seul mouvement de la tête remplace la cheville enchantée, et suffit pour opérer, dans l'ame du voyageur, un changement aussi rapide qu'extraordinaire. Tour à tour habitant de la terre et des cieux, son esprit et son cœur parcourent toutes les jouissances qu'il est donné à l'homme d'éprouver.

Je pressentis d'avance tout le parti que je pouvais tirer de ma monture. Lorsque je me sentis bien en selle et arrangé de mon mieux, certain de n'a-

voir rien à craindre des voleurs, ni des faux pas de mon cheval, je crus l'occasion très-favorable pour me livrer à l'examen du problème que je devais résoudre, touchant la prééminence de la raison ou du sentiment. Mais la première réflexion que je fis à ce sujet m'arrêta tout court. Est-ce bien à moi de m'établir juge dans une semblable cause? me dis-je tout bas; à moi, qui, dans ma conscience, donne d'avance gain de cause au sentiment? — Mais, d'autre part, si j'exclus les personnes dont le cœur l'emporte sur la tête, qui pourrai-je consulter? un géomètre? bah! ces gens-là sont vendus à la raison. Pour décider ce point, il faudrait trouver un homme qui eût reçu de la nature une

égale dose de raison et de sentiment, et qu'au moment de la décision, ces deux facultés fussent parfaitement en équilibre... chose impossible ! Il serait plus aisé d'équilibrer une république.

Le seul juge compétent serait donc celui qui n'aurait rien de commun ni avec l'un ni avec l'autre ; un homme enfin sans tête et sans cœur. Cette étrange conséquence révolta ma raison ; mon cœur, de son côté, protesta n'y avoir aucune part. Cependant il me semblait avoir raisonné juste, et j'aurais, à cette occasion, pris la plus mauvaise idée de mes facultés intellectuelles, si je n'avais réfléchi que, dans les spéculations de haute métaphysique, comme celle dont il est question, des philosophes du pre-

mier ordre ont été souvent conduits, par des raisonnemens suivis, à des conséquences affreuses qui ont influé sur le bonheur de la société humaine. Je me consolai donc, pensant que le résultat de mes spéculations ne ferait au moins de mal à personne. Je laissai la question indécise, et je résolus, pour le reste de mes jours, de suivre alternativement ma tête ou mon cœur, suivant que l'un des deux l'emporterait sur l'autre. Je crois, en effet, que c'est la meilleure méthode. Elle ne m'a pas fait faire, à la vérité, une grande fortune jusqu'ici, me disais-je. N'importe, je vais, descendant le sentier rapide de la vie, sans crainte et sans projets, en riant et en pleurant tour à tour, et souvent à la fois, ou bien

en sifflant quelque vieux air pour me désennuyer le long du chemin. D'autres fois, je cueille une marguerite dans le coin d'une haie; j'en arrache les feuilles les unes après les autres, en disant : « Elle m'aime, un peu, beaucoup, pas-» sionnément, pas du tout. » La dernière amène presque toujours *pas du tout.* En effet, Élisa ne m'aime plus.

Tandis que je m'occupe ainsi, la génération entière des vivans passe : semblable à une immense vague, elle va bientôt se briser avec moi sur le rivage de l'éternité; et, comme si l'orage de la vie n'était pas assez impétueux, comme s'il nous poussait trop lentement aux barrières de l'existence, les nations en masse s'égorgent en courant, et pré-

viennent le terme fixé par la nature. Des conquérans, entraînés eux-mêmes par le tourbillon rapide du tems, s'amusent à jeter des milliers d'hommes sur le carreau. Eh ! messieurs, à quoi songez-vous ? Attendez !... ces bonnes gens allaient mourir de leur belle mort. Ne voyez-vous pas la vague qui s'avance ? elle écume déjà près du rivage... Attendez, au nom du ciel, encore un instant ; et vous, et vos ennemis, et moi, et les marguerites, tout cela va finir ! Peut-on s'étonner assez d'une semblable démence ! Allons, c'est un point résolu ; dorénavant, moi-même, je n'effeuillerai plus de marguerites.

CHAPITRE XXX.

Après m'être fixé pour l'avenir une règle de conduite prudente, au moyen d'une logique lumineuse, comme on l'a vu dans les chapitres précédens, il me restait un point très-important à décider au sujet du voyage que j'allais en-

treprendre. Ce n'est pas tout, en effet, que de se placer en voiture ou à cheval, il faut encore savoir où l'on veut aller. J'étais si fatigué des recherches métaphysiques dont je venais de m'occuper, qu'avant de me décider sur la région du globe à laquelle je donnerais la préférence, je voulus me reposer quelque tems en ne pensant à rien. C'est une manière d'exister qui est aussi de mon invention, et qui m'a souvent été d'un grand avantage; mais il n'est pas accordé à tout le monde de savoir en user : car, s'il est aisé de donner de la profondeur à ses idées en s'occupant fortement d'un sujet, il ne l'est point autant d'arrêter tout-à-coup sa pensée comme l'on arrête le balancier d'une pendule. Molière

a fort mal à propos tourné en ridicule un homme qui s'amusait à faire des ronds dans un puits : je serais, quant à moi, très-porté à croire que cet homme était un philosophe qui avait le pouvoir de suspendre l'action de son intelligence pour se reposer, opération des plus difficiles que puisse exécuter l'esprit humain. Je sais que les personnes qui ont reçu cette faculté sans l'avoir désirée, et qui ne pensent ordinairement à rien, m'accuseront de plagiat et réclameront la priorité d'invention ; mais l'état d'immobilité intellectuelle dont je veux parler est tout autre que celui dont ils jouissent, et dont M. Necker a fait l'apologie [1]. Le mien est toujours volontaire

[1] *Sur le Bonheur des Sots.* Paris, 1782, in-18.

et ne peut être que momentané : pour en jouir dans toute sa plénitude, je fermai les yeux en m'appuyant des deux mains sur la fenêtre, comme un cavalier fatigué s'appuie sur le pommeau de sa selle, et bientôt le souvenir du passé, le sentiment du présent et la prévoyance de l'avenir s'anéantirent dans mon ame.

Comme ce mode d'existence favorise puissamment l'invasion du sommeil, après une demi-minute de jouissance, je sentis que ma tête tombait sur ma poitrine : j'ouvris à l'instant mes yeux, et mes idées reprirent leur cours ; circonstance qui prouve évidemment que l'espèce de léthargie volontaire dont il s'agit est bien différente du sommeil, puisque je fus éveillé par le sommeil

lui-même : accident qui n'est certainement jamais arrivé à personne.

En élevant mes regards vers le ciel, j'aperçus l'étoile polaire sur le faîte de la maison, ce qui me parut d'un bien bon augure au moment où j'allais entreprendre un long voyage. Pendant l'intervalle de repos dont je venais de jouir, mon imagination avait repris toute sa force, et mon cœur était prêt à recevoir les plus douces impressions; tant ce passager anéantissement de la pensée peut augmenter son énergie! Le fond de chagrin que ma situation précaire dans le monde me faisait sourdement éprouver fut remplacé tout-à-coup par un sentiment vif d'espérance et de courage; je me sentis capable d'affron-

ter la vie et toutes les chances d'infortune ou de bonheur qu'elle traîne après elle.

Astre brillant! m'écriai-je dans l'extase délicieuse qui me ravissait, incompréhensible production de l'éternelle pensée! toi qui seul, immobile dans les cieux, veilles depuis le jour de la création sur une moitié de la terre! toi qui diriges le navigateur sur les déserts de l'océan, et dont un seul regard a souvent rendu l'espoir et la vie au matelot pressé par la tempête! si jamais, lorsqu'une nuit sereine m'a permis de contempler le ciel, je n'ai manqué de te chercher parmi tes compagnes, assiste-moi, lumière céleste! Hélas! la terre m'abandonne : sois aujourd'hui mon

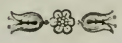
conseil et mon guide ; apprends-moi quelle est la région du globe où je dois me fixer !

Pendant cette invocation, l'étoile semblait rayonner plus vivement et se réjouir dans le ciel en m'invitant à me rapprocher de son influence protectrice.

Je ne crois point aux pressentimens, mais je crois à une providence divine qui conduit les hommes par des moyens inconnus. Chaque instant de notre existence est une création nouvelle, un acte de la toute-puissante volonté. L'ordre inconstant qui produit les formes toujours nouvelles et les phénomènes inexplicables des nuages, est déterminé pour chaque instant jusque dans la moindre parcelle d'eau qui les com-

pose : les événemens de notre vie ne sauraient avoir d'autre cause, et les attribuer au hasard serait le comble de la folie. Je puis même assurer qu'il m'est quelquefois arrivé d'entrevoir les fils imperceptibles avec lesquels la Providence fait agir les plus grands hommes comme des marionnettes, tandis qu'ils s'imaginent conduire le monde; un petit mouvement d'orgueil qu'elle leur souffle dans le cœur suffit pour faire périr des armées entières, et pour retourner une nation sens dessus dessous. Quoi qu'il en soit, je croyais si fermement à la réalité de l'invitation que j'avais reçue de l'étoile polaire, que mon parti fut pris à l'instant même d'aller vers le nord, et, quoique je n'eusse dans ces

régions éloignées aucun point de préférence ni aucun but déterminé, lorsque je partis de Turin le jour suivant, je sortis par la porte *Palais*, qui est au nord de la ville, persuadé que l'étoile polaire ne m'abandonnerait pas.



CHAPITRE XXXI.

J'en étais là de mon voyage, lorsque je fus obligé de descendre précipitamment de cheval. Je n'aurais pas tenu compte de cette particularité, si je ne devais en conscience instruire les personnes qui voudraient adopter cette

manière de voyager, des petits inconvéniens qu'elle présente, après leur en avoir exposé les immenses avantages.

Les fenêtres, en général, n'ayant pas été primitivement inventées pour la nouvelle destination que je leur ai donnée, les architectes qui les construisent négligent de leur donner la forme commode et arrondie d'une selle anglaise. Le lecteur intelligent comprendra, je l'espère, sans autre explication, la cause douloureuse qui me força de faire une halte. Je descendis assez péniblement, et je fis quelques tours à pied dans la longueur de ma chambre pour me dégourdir, en réfléchissant sur le mélange de peines et de plaisirs dont la vie est parsemée, ainsi que sur l'espèce de fa-

talité qui rend les hommes esclaves des circonstances les plus insignifiantes. Après quoi je m'empressai de remonter à cheval muni d'un coussin d'édredon : ce que je n'aurais pas osé faire quelques jours auparavant, de crainte d'être hué par la cavalerie ; mais, ayant rencontré la veille aux portes de Turin un parti de cosaques qui arrivaient sur de semblables coussins, des bords des Palus-Méotides et de la mer Caspienne, je crus, sans déroger aux lois de l'équitation que je respecte beaucoup, pouvoir adopter le même usage.

Délivré de la sensation désagréable que j'ai laissé deviner, je pus m'occuper sans inquiétude de mon plan de voyage.

Une des difficultés qui me tracassait le plus, parce qu'elle tenait à ma conscience, était de savoir si je faisais bien ou mal d'abandonner ma patrie, dont la moitié m'avait elle-même abandonné[1]. Une semblable démarche me semblait trop importante pour m'y décider légèrement. En réfléchissant sur ce mot de patrie, je m'aperçus que je n'en avais pas une idée bien claire. « Ma patrie? » En quoi consiste la patrie? Serait-ce » un assemblage de maisons, de champs, » de rivières? Je ne saurais le croire. » C'est peut-être ma famille, mes amis » qui constituent ma patrie? mais ils » l'ont déjà quittée. Ah! m'y voilà, c'est

[1] L'auteur servait en Piémont, lorsque la Savoie, où il est né, fut réunie à la France.

» le gouvernement? mais il est changé. » Bon Dieu! où donc est ma patrie? » Je passai la main sur mon front dans un état d'inquiétude inexprimable. L'amour de la patrie est tellement énergique! Les regrets que j'éprouvais moi-même, à la seule pensée d'abandonner la mienne, m'en prouvaient si bien la réalité, que je serais resté à cheval toute ma vie, plutôt que de désemparer avant d'avoir coulé à fond cette difficulté.

Je vis bientôt que l'amour de la patrie dépend de plusieurs élémens réunis, c'est-à-dire de la longue habitude que prend l'homme, depuis son enfance, des individus, de la localité et du gouvernement. Il ne s'agissait plus que

d'examiner en quoi ces trois bases contribuent, chacune pour leur part, à constituer la patrie.

L'attachement à nos compatriotes, en général, dépend du gouvernement et n'est autre chose que le sentiment de la force et du bonheur qu'il nous donne en commun ; car le véritable attachement se borne à la famille et à un petit nombre d'individus dont nous sommes environnés immédiatement. Tout ce qui rompt l'habitude ou la facilité de se rencontrer rend les hommes ennemis : une chaîne de montagnes forme de part et d'autre des ultra-montains qui ne s'aiment pas ; les habitans de la rive droite d'un fleuve se croient fort supérieurs à ceux de la rive gauche, et ceux-

ci se moquent à leur tour de leurs voisins. Cette disposition se remarque jusque dans les grandes villes partagées par un fleuve, malgré les ponts qui réunissent ses bords. La différence du langage éloigne bien davantage encore les hommes du même gouvernement : enfin la famille elle-même, dans laquelle réside notre véritable affection, est souvent dispersée dans la patrie ; elle change continuellement dans la forme et dans le nombre : en outre, elle peut être transportée. Ce n'est donc ni dans nos compatriotes, ni dans notre famille que réside absolument l'amour de la patrie.

La localité contribue pour le moins autant à l'attachement que nous portons

à notre pays natal. Il se présente à ce sujet une question fort intéressante : on a remarqué de tout tems que les montagnards sont, de tous les peuples, ceux qui sont le plus attachés à leur pays, et que les peuples nomades habitent en général les grandes plaines. Quelle peut être la cause de cette différence dans l'attachement de ces peuples à la localité? Si je ne me trompe, la voici : dans les montagnes, la patrie a une physionomie; dans les plaines, elle n'en a point. C'est une femme sans visage qu'on ne saurait aimer, malgré toutes ses bonnes qualités. Que reste-t-il en effet de sa patrie locale à l'habitant d'un village de bois, lorsqu'après le passage de l'ennemi le village est brûlé et les arbres

coupés? Le malheureux cherche en vain, dans la ligne uniforme de l'horizon, quelque objet connu qui puisse lui donner des souvenirs : il n'en existe aucun. Chaque point de l'espace lui présente le même aspect et le même intérêt. Cet homme est nomade par le fait, à moins que l'habitude du gouvernement ne le retienne; mais son habitation sera ici ou là, n'importe; sa patrie est partout où le gouvernement a son action : il n'aura qu'une demi-patrie. Le montagnard s'attache aux objets qu'il a sous les yeux depuis son enfance, et qui ont des formes visibles et indestructibles : de tous les points de la vallée, il voit et reconnaît son champ sur le penchant de la côte. Le bruit du torrent qui bouil-

lonne entre les rochers n'est jamais interrompu ; le sentier qui conduit au village se détourne auprès d'un bloc immuable de granit. Il voit en songe le contour des montagnes qui est peint dans son cœur, comme, après avoir regardé long-tems les vitraux d'une fenêtre, on les voit encore en fermant les yeux : le tableau gravé dans sa mémoire fait partie de lui-même et ne s'efface jamais. Enfin, les souvenirs eux-mêmes se rattachent à la localité ; mais il faut qu'elle ait des objets dont l'origine soit ignorée, et dont on ne puisse prévoir la fin. Les anciens édifices, les vieux ponts, tout ce qui porte le caractère de grandeur et de longue durée, remplace en partie les montagnes dans l'af-

fection des localités : cependant les monumens de la nature ont plus de puissance sur le cœur. Pour donner à Rome un surnom digne d'elle, les orgueilleux Romains l'appelèrent *la ville aux sept collines*. L'habitude prise ne peut jamais être détruite. Le montagnard, à l'âge mûr, ne s'affectionne plus aux localités d'une grande ville, et l'habitant des villes ne saurait devenir un montagnard. De là vient peut-être qu'un des plus grands écrivains de nos jours, qui a peint avec génie les déserts de l'Amérique, a trouvé les Alpes mesquines, et le Mont-Blanc considérablement trop petit.

La part du gouvernement est évidente : il est la première base de la pa-

trie. C'est lui qui produit l'attachement réciproque des hommes, et qui rend plus énergique celui qu'ils portent naturellement à la localité; lui seul, par des souvenirs de bonheur ou de gloire, peut les attacher au sol qui les a vus naître.

Le gouvernement est-il bon? la patrie est dans toute sa force; devient-il vicieux? la patrie est malade; change-t-il? elle meurt. C'est alors une nouvelle patrie, et chacun est le maître de l'adopter ou d'en choisir une autre.

Lorsque toute la population d'Athènes quitta cette ville sur la foi de Thémistocle, les Athéniens abandonnèrent-ils leur patrie, ou l'emportèrent-ils avec eux sur leurs vaisseaux?

Lorsque Coriolan.....

Bon Dieu ! dans quelle discussion me suis-je engagé ! j'oublie que je suis à cheval sur ma fenêtre.

CHAPITRE XXXII.

J'AVAIS une vieille parente de beaucoup d'esprit, dont la conversation était des plus intéressantes; mais sa mémoire, à la fois inconstante et fertile, la faisait passer souvent d'épisodes en épisodes, et de digressions en digressions, au point

qu'elle était obligée d'implorer le secours de ses auditeurs : « Que voulais-je » donc vous raconter ? » disait-elle, et souvent aussi ses auditeurs l'avaient oublié, ce qui jetait toute la société dans un embarras inexprimable. Or, l'on a pu remarquer que le même accident m'arrive souvent dans mes narrations, et je dois convenir en effet que le plan et l'ordre de mon voyage sont exactement calqués sur l'ordre et le plan des conversations de ma tante ; mais je ne demande main-forte à personne, parce que je me suis aperçu que mon sujet revient de lui-même, et au moment où je m'y attends le moins.

CHAPITRE XXXIII.

Les personnes qui n'approuveront pas ma dissertation sur la patrie doivent être prévenues que, depuis quelque tems, le sommeil s'emparait de moi, malgré les efforts que je faisais pour le combattre. Cependant je ne suis pas bien

sûr maintenant si je m'endormis alors tout de bon, et si les choses extraordinaires que je vais raconter furent l'effet d'un rêve ou d'une vision surnaturelle.

Je vis descendre du ciel un nuage brillant qui s'approchait de moi peu à peu, et qui recouvrait, comme d'un voile transparent, une jeune personne de vingt-deux à vingt-trois ans. Je chercherais vainement des expressions pour décrire le sentiment que son aspect me fit éprouver. Sa physionomie, rayonnante de bonté et de bienveillance, avait le charme des illusions de la jeunesse, et était douce comme les rêves de l'avenir; son regard, son paisible sourire, tous ses traits, enfin, réalisaient à mes yeux l'être idéal que cherchait mon cœur

depuis si long-tems, et que j'avais désespéré de rencontrer jamais.

Tandis que je la contemplais dans une extase délicieuse, je vis briller l'étoile polaire entre les boucles de sa chevelure noire, que soulevait le vent du nord, et au même instant des paroles consolatrices se firent entendre. Que dis-je? des paroles! c'était l'expression mystérieuse de la pensée céleste qui dévoilait l'avenir à mon intelligence, tandis que mes sens étaient enchaînés par le sommeil; c'était une communication prophétique de l'astre favorable que je venais d'invoquer, et dont je vais tâcher d'exprimer le sens dans une langue humaine.

« Ta confiance en moi ne sera point

» trompée, disait une voix dont le tim-
» bre ressemblait au son des harpes
» éoliennes. Regarde, voici la compagne
» que je t'ai réservée; voici le bien au-
» quel aspirent vainement les hommes
» qui pensent que le bonheur est un
» calcul, et qui demandent à la terre ce
» qu'on ne peut obtenir que du ciel. »
A ces mots, le météore rentra dans la profondeur des cieux; l'aérienne divinité se perdit dans les brumes de l'horizon; mais, en s'éloignant, elle jeta sur moi des regards qui remplirent mon cœur de confiance et d'espoir.

Aussitôt, brûlant de la suivre, je piquai des deux de toute ma force; et, comme j'avais oublié de mettre des éperons, je frappai du talon droit contre

l'angle d'une tuile, avec tant de violence, que la douleur me réveilla en sursaut.

CHAPITRE XXXIV.

Cet accident fut d'un avantage réel pour la partie géologique de mon voyage, parce qu'il me donna l'occasion de connaître exactement la hauteur de ma chambre, au-dessus des couches d'alluvion qui forment le sol sur lequel est bâtie la ville de Turin.

Mon cœur palpitait fortement, et je venais d'en compter trois battemens et demi, depuis l'instant où j'avais piqué mon cheval, lorsque j'entendis le bruit de ma pantoufle qui était tombée dans la rue, ce qui, calcul fait du tems que mettent les corps graves dans leur chute accélérée, et de celui qu'avaient employé les ondulations sonores de l'air pour venir de la rue à mon oreille, détermine la hauteur de ma fenêtre à quatre-vingt-quatorze pieds, trois lignes et neuf dixièmes de ligne, depuis le niveau du pavé de Turin, en supposant que mon cœur, agité par le rêve, battait cent vingt fois par minute, ce qui ne peut être très-éloigné de la vérité. Ce n'est que sous le rapport de la science,

qu'après avoir parlé de la pantoufle intéressante de ma belle voisine j'ai osé faire mention de la mienne : aussi je préviens que ce chapitre n'est absolument fait que pour les savans.

CHAPITRE XXXV.

La brillante vision dont je venais de jouir me fit sentir plus vivement, à mon réveil, toute l'horreur de l'isolement dans lequel je me trouvais. Je promenai mes regards autour de moi, et je ne vis plus que des toits et des chemi-

nées. Hélas ! suspendu au cinquième étage entre le ciel et la terre, environné d'un océan de regrets, de désirs et d'inquiétudes, je ne tenais plus à l'existence que par une lueur incertaine d'espoir : appui fantastique, dont j'avais éprouvé trop souvent la fragilité. Le doute rentra bientôt dans mon cœur, encore tout meurtri des mécomptes de la vie, et je crus fermement que l'étoile polaire s'était moquée de moi. Injuste et coupable défiance, dont l'astre m'a puni par dix ans d'attente ! Oh ! si j'avais pu prévoir alors que toutes ces promesses seraient accomplies, et que je retrouverais un jour sur la terre l'être adoré dont je n'avais fait qu'entrevoir l'image dans le ciel ! Chère Sophie, si

j'avais su que mon bonheur surpasserait toutes mes espérances !..... Mais il ne faut pas anticiper sur les événemens : je reviens à mon sujet, ne voulant pas intervertir l'ordre méthodique et sévère auquel je me suis assujetti dans la rédaction de mon voyage.

CHAPITRE XXXVI.

L'HORLOGE du clocher de Saint-Philippe sonna lentement minuit. Je comptai l'un après l'autre chaque tintement de la cloche, et le dernier m'arracha un soupir. « Voilà donc, me dis-je, un jour » qui vient se détacher de ma vie, et,

» quoique les vibrations décroissantes
» du son de l'airain frémissent encore à
» mon oreille, la partie de mon voyage
» qui a précédé minuit est déjà tout
» aussi loin de moi que le voyage d'U-
» lysse ou celui de Jason. Dans cet
» abîme du passé, les instans et les
» siècles ont la même longueur ; et l'a-
» venir a-t-il plus de réalité ? » Ce sont deux néants entre lesquels je me trouve en équilibre, comme sur le tranchant d'une lame. En vérité, le tems me paraît quelque chose de si inconcevable, que je serais tenté de croire qu'il n'existe réellement pas, et que ce qu'on nomme ainsi n'est autre chose qu'une punition de la pensée.

Je me réjouissais d'avoir trouvé cette

définition du tems aussi ténébreuse que le tems lui-même, lorsqu'une autre horloge sonna minuit, ce qui me donna un sentiment désagréable. Il me reste toujours un fond d'humeur lorsque je me suis inutilement occupé d'un problême insoluble, et je trouvai fort déplacé ce second avertissement de la cloche à un philosophe comme moi. Mais j'éprouvai décidément un véritable dépit quelques secondes après, lorsque j'entendis de loin une troisième cloche, celle du couvent des capucins situé sur l'autre rive du Pô, sonner encore minuit comme par malice.

Lorsque ma tante appelait une ancienne femme de chambre, un peu revêche, qu'elle affectionnait cependant

beaucoup, elle ne se contentait pas, dans son impatience, de sonner une fois, mais elle tirait sans relâche le cordon de la sonnette jusqu'à ce que la suivante parût. « Arrivez donc, Mlle Branchet ! » et celle-ci, fâchée de se voir presser ainsi, venait tout doucement, et répondait, avec beaucoup d'aigreur, avant d'entrer au salon : « On y va, madame, » on y va. » Tel fut aussi le sentiment d'humeur que j'éprouvai lorsque j'entendis la cloche indiscrète des capucins sonner minuit pour la troisième fois. « Je le sais, m'écriai-je, en étendant » les mains du côté de l'horloge ; oui, » je le sais, je sais qu'il est minuit : je » ne le sais que trop. »

C'est, il n'en faut pas douter, par un

conseil insidieux de l'esprit malin, que les hommes ont chargé cette heure de diviser leurs jours. Renfermés dans leurs habitations, ils dorment ou s'amusent, tandis qu'elle coupe un des fils de leur existence : le lendemain ils se lèvent gaîment, sans se douter le moins du monde qu'ils ont un jour de plus. En vain la voix prophétique de l'airain leur annonce l'approche de l'éternité, en vain elle leur répète tristement chaque heure qui vient de s'écouler, ils n'entendent rien ; ou, s'ils entendent, ils ne comprennent pas. O minuit !... heure terrible !... Je ne suis pas superstitieux, mais cette heure m'inspira toujours une espèce de crainte, et j'ai le pressentiment que, si jamais je venais à

mourir, ce serait à minuit. Je mourrai donc un jour? Comment! je mourrai? moi qui parle, moi qui me sens et qui me touche, je pourrais mourir? J'ai quelque peine à le croire: car enfin, que les autres meurent, rien n'est plus naturel; on voit cela tous les jours: on les voit passer, on s'y habitue; mais mourir soi-même! mourir en personne! c'est un peu fort. Et vous, messieurs, qui prenez ces réflexions pour du galimatias, apprenez que telle est la manière de penser de tout le monde, et la vôtre à vous-mêmes. Personne ne songe qu'il doit mourir. S'il existait une race d'hommes immortels, l'idée de la mort les effraierait plus que nous.

Il y a là-dedans quelque chose que je ne m'explique pas. Comment se fait-il que les hommes, sans cesse agités par l'espérance et par les chimères de l'avenir, s'inquiètent si peu de ce que cet avenir leur offre de certain et d'inévitable ? Ne serait-ce point la nature bienfaisante elle-même qui nous aurait donné cette heureuse insouciance, afin que nous puissions remplir en paix notre destinée ? Je crois en effet que l'on peut être fort honnête homme sans ajouter, aux maux réels de la vie, cette tournure d'esprit qui porte aux réflexions lugubres, et sans se troubler l'imagination par de noirs fantômes. Enfin, je pense qu'il faut se permettre de rire, ou du moins de sourire, toutes

les fois que l'occasion innocente s'en présente.

Ainsi finit la méditation que m'avait inspirée l'horloge de Saint-Philippe. Je l'aurais poussée plus loin, s'il ne m'était survenu quelque scrupule sur la sévérité de la morale que je venais d'établir. Mais, ne voulant pas approfondir ce doute, je sifflai l'air des *Folies d'Espagne*, qui a la propriété de changer le cours de mes idées, lorsqu'elles s'acheminent mal. L'effet en fut si prompt que je terminai sur-le-champ ma promenade à cheval.

CHAPITRE XXXVII.

Avant de rentrer dans ma chambre, je jetai un coup d'œil sur la ville et la campagne sombre de Turin, que j'allais quitter peut-être pour toujours, et je leur adressai mes derniers adieux. Jamais la nuit ne m'avait paru si belle ;

jamais le spectacle que j'avais sous les yeux ne m'avait intéressé si vivement. Après avoir salué la montagne et le temple de Supergue, je pris congé des tours, des clochers, de tous les objets connus que je n'aurais jamais cru pouvoir regretter avec tant de force, et de l'air et du ciel, et du fleuve dont le sourd murmure semblait répondre à mes adieux. Oh ! si je savais peindre le sentiment tendre et cruel à la fois, qui remplissait mon cœur, et tous les souvenirs de la plus belle moitié de ma vie écoulée, qui se pressaient autour de moi, comme des farfadets, pour me retenir à Turin ! Mais, hélas ! les souvenirs du bonheur passé sont les rides de l'ame ! Lorsqu'on est malheureux, il

faut les chasser de sa pensée comme des fantômes moqueurs qui viennent insulter à notre situation présente : il vaut mille fois mieux alors s'abandonner aux illusions trompeuses de l'espérance, et surtout il faut faire bonne mine à mauvais jeu, et se bien garder de mettre personne dans la confidence de ses malheurs. J'ai remarqué, dans les voyages ordinaires que j'ai faits parmi les hommes, qu'à force d'être malheureux on finit par devenir ridicule. Dans ces momens affreux rien n'est plus convenable que la nouvelle manière de voyager dont on vient de lire la description. J'en fis alors une expérience décisive ; non-seulement je parvins à oublier le passé, mais encore à prendre bravement mon

parti sur mes peines présentes. Le tems les emportera, me dis-je pour me consoler ; il prend tout et n'oublie rien en passant, et soit que nous voulions l'arrêter, soit que nous le poussions, comme on dit, avec l'épaule, nos efforts sont également vains, et ne changent rien à son cours invariable. Quoique je m'inquiète en général très-peu de sa rapidité, il est telle circonstance, telle filiation d'idées qui me la rappellent d'une manière frappante. C'est lorsque les hommes se taisent, lorsque le démon du bruit est muet au milieu de son temple, au milieu d'une ville endormie, c'est alors que le tems élève sa voix et se fait entendre à mon ame. Le silence et l'obscurité deviennent ses

interprètes et me dévoilent sa marche mystérieuse ; ce n'est plus un être de raison que ne peut saisir ma pensée : mes sens eux-mêmes l'aperçoivent. Je le vois dans le ciel qui chasse devant lui les étoiles vers l'occident. Le voilà qui pousse les fleuves à la mer, et qui roule avec les brouillards le long de la colline..... J'écoute : les vents gémissent sous l'effort de ses ailes rapides, et la cloche lointaine frémit à son terrible passage.

« Profitons, profitons de sa course, » m'écriai-je. Je veux employer utile- » ment les instans qu'il va m'enlever. » — Voulant tirer parti de cette bonne résolution, à l'instant même je me penchai en avant pour m'élancer coura-

geusement dans la carrière, en faisant avec la langue un certain claquement qui fut destiné de tout tems à pousser les chevaux, mais qu'il est impossible d'écrire selon les règles de l'orthographe :

gh ! gh ! gh !

et je terminai mon excursion à cheval par une galopade.

CHAPITRE XXXVIII.

Je soulevais mon pied droit pour descendre, lorsque je me sentis frapper assez rudement sur l'épaule. Dire que je ne fus point effrayé de cet accident serait trahir la vérité, et c'est ici l'occa-

sion de faire observer au lecteur et de lui prouver, sans trop de vanité, combien il serait difficile, à tout autre qu'à moi, d'exécuter un semblable voyage. En supposant au nouveau voyageur mille fois plus de moyens et de talens pour l'observation que je n'en puis avoir, pourrait-il se flatter de rencontrer des aventures aussi singulières, aussi nombreuses que celles qui me sont arrivées dans l'espace de quatre heures, et qui tiennent évidemment à ma destinée? Si quelqu'un en doute, qu'il essaie de deviner qui m'avait frappé!

Dans le premier moment de mon trouble, ne réfléchissant pas à la situation dans laquelle je me trouvais, je crus que mon cheval avait rué ou qu'il

m'avait cogné contre un arbre. Dieu sait combien d'idées funestes se présentèrent à moi pendant le court espace de tems que je mis à tourner la tête pour regarder dans ma chambre. Je vis alors, comme il arrive souvent dans les choses qui paraissent le plus extraordinaires, que la cause de ma surprise était toute naturelle. La même bouffée de vent qui, dans le commencement de mon voyage, avait ouvert ma fenêtre et fermé ma porte en passant, et dont une partie s'était glissée entre les rideaux de mon lit, rentrait alors dans ma chambre avec fracas. Elle ouvrit brusquement la porte et sortit par la fenêtre, en poussant le vitrage contre mon épaule; ce qui me causa la surprise dont je viens de parler.

On se rappellera que c'était à l'invitation que m'avait apportée ce coup de vent que j'avais quitté mon lit. La secousse que je venais de recevoir était bien évidemment une invitation d'y rentrer, à laquelle je me crus obligé de me rendre.

Il est beau sans doute d'être ainsi dans une relation familière avec la nuit, le ciel et les météores, et de savoir tirer parti de leur influence. Ah ! les relations qu'on est forcé d'avoir avec les hommes sont bien plus dangereuses ! Combien de fois n'ai-je pas été la dupe de ma confiance en ces messieurs ! J'en disais même ici quelque chose dans une note que j'ai supprimée parce qu'elle s'est trouvée plus longue que le texte

entier, ce qui aurait altéré les justes proportions de mon voyage, dont le petit volume est le plus grand mérite.

FIN DE L'EXPÉDITION NOCTURNE.

TABLE.

VOYAGE

Autour de ma Chambre.

	Pages.
Chapitre Ier	1
II	4
III	8
IV	13
V	17
VI	21
VII	27
VIII	31
IX	34
X	38

Pages.

CHAPITRE XI..... 44
XII..... 49
XIII..... 50
XIV..... 51
XV..... 57
XVI..... 61
XVII..... 67
XVIII..... 71
XIX..... 74
XX..... 78
XXI..... 82
XXII..... 88
XXIII..... 91
XXIV..... 96
XXV..... 100
XXVI..... 104
XXVII..... 108
XXVIII..... 115
XXIX..... 120
XXX..... 125

Pages.

CHAPITRE XXXI 128
XXXII 131
XXXIII 135
XXXIV 136
XXXV 142
XXXVI 149
XXXVII 154
XXXVIII 161
XXXIX 165
XL 176
XLI 180
XLII 186

EXPÉDITION NOCTURNE

Autour de ma Chambre.

CHAPITRE Ier 209
II 216
III 220

Pages.

CHAPITRE IV 230
V 233
VI 236
VII 242
VIII 247
IX 251
X 255
XI 260
XII 264
XIII 268
XIV 271
XV 277
XVI. *Système du Monde* 281
XVII 282
XVIII 288
XIX 294
XX 295
XXI 299
XXII 303
XXIII 306

Pages.

CHAPITRE XXIV 314
XXV 318
XXVI 320
XXVII 324
XXVIII 328
XXIX 333
XXX 341
XXXI 350
XXXII 363
XXXIII 365
XXXIV 370
XXXV 373
XXXVI 376
XXXVII 384
XXXVIII 390

FIN DU TOME PREMIER.

Universitas BIBLIOTHECA

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

SEP 10 1986

SEP 04 1986

10 DEC. 1993

22 AVR. 1994

JUL 05 1995

22 JUIN 1995

a39003 002340395b